



Bouts-rimés, publiés

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

BOULEVARD MONTMARTRE

Cj-y^^ (^/k/o

QUELQUES M(XF& NÉCES&MBES

«MM*iMnM>**a

Ce recuett, sdns pcécédent dans Thistoire litt6rairev a une origine toute particulière.

Dans usue de mes Correspondances du i^^^c^ /ournâ!i(nu«iérodu 1*' novembre 1864), j'écrivais ceci :

« J'ai peononcé le nom de Méry au commence' ment de cette lettre : ce n'est ni un hasard ni une complaisance amicale. Hélas I avec une lettre bordée de noir comme celle de ma sœur Marie, je viens de recevoir tout l'héritage d'une morte, peut-être douze pu quinze cents lettres de moi.

» Au milieu de ces lettres se trouvait un dotible autographe, mi-parti de l'écriture de Méry, miparti de la mienne.

» Cet autographe me rappelait bien des choses, — la dernière partie de la vie n'est guère qu'un souvenir, — et, entre autres choses, il me rappelait une de ces bonnes soirées que nous avons passées entre amis dans le grand atelier de la petite maison de la rue d'Amsterdam,

» On dessinait, on riait, on causait, on chantait, on disait des vers, on faisait des bouts-rimés. Méry fut, comme toujours, mis

au défi. Comme toujours, il accepta, avec la confiance de Socrate dans son démon familier.

» Je fus chargé de chercher les rimes, et je dois dire, quelque confiance que j'aie dans le démon de Socrate, je dois dire que si Périclès ou Alcibiade lui eût donné les rimes que je donnai au démon de Méry, le démon grec eût, certes, jeté sa langue aux chiens.

» J'ai, par ma foi, envie de les donner en blanc aux deux cent mille abonnés et au million de lecteurs du Petit Journal^ et celui qui les aura remplies de la façon la plus intelligente aura cet autographe même de Méry et de moi, que je retrouve ou plutôt qu'une main qui sort de la tombe me rend après dix ans. C'est dit, n'est-ce pas?

» Les voici :

Femme.

Orestie.

Gatilina.

Gabrio (i).

Ame.

Répartie.

Fouina.

Agio.

Jongle.

Figue.

Citoyen.

Faisan.

Ongle.

Ligue.

Païen.

Parmesan.

Mirabelle.

Noisette.

Mirabeau.

Pâté.

Belle.

Grisette.

Flambeau.

Bâté.

(i) Nom que nous donnions dans l'intimité à madame la corn-

» Tirez-vous-en comme vous pourrez, chers lecteurs : je déclare qu'il n'y a qu'un homme capable de s'en tirer comme s'en est tiré Méry. »

Soit qu'on attachât un grand prix au double autographe de mon cher Méry et de moi, soit que chacun, poète ou non, fût jaloux de profiter de l'occasion pour donner des vers de sa façon, le résultat de ce concours poétique fut vraiment étonnant. -

Voici comment j'en rendais compte dans le numéro du 30 novembre du Petit Journal:

« Le moment est venu, mon cher directeur, de vous parler des personnes qui ont bien voulu répondre à mon appel , en remplissant les mêmes bouts-rimés que notre ami Méry.

j Le nombre a dépassé mes prévisions.

» J'ai reçu deux cent vingt lettres.

» Beaucoup de nos correspondants avaient fait preuve d'une louable bonne volonté, mais voilà tout.

» Dites-moi pourquoi il ne vient jamais à l'idée d'un homme qui n'a point appris la peinture de peindre, — qui n'a point appris la musique de faire un opéra, — tandis qu'un homme qui ne sait pas la première règle de la poésie croit qu'il n'y a qu'à tremper sa plume dans l'encre et la promener sur le papier pour faire des vers comme Hugo, comme Lamartine, comme Méry !

tesse Dash, auteur de tant de livres charmants, et dont le nom de baptême est Gabrielle.

ir J'ai donc reçu 220 lettres, contenant chacune 24 vers; total, 5,280 vers sur 5,280 vers.

» Je voudrais avoir cinq cents souscripteurs à 1 fr. pour payer les frais de publication, et je te ferais imprimer. Ce serait une chose curieuse que de voir comment deux cent vingt personnes, — c'est-à-dire deux cent vingt esprits différents, — aboutissent à un même but.

» Mais vous-même; mon cher directeur, vous me refuseriez bien certainement l'insertion de 5,280 vers. Je suis donc forcé de

faire un choix, et de consigner ici seulement les siix pièces qui m'ont para les plus remarquables.

ï Je leur assignerai l'ordre qu'elles tiennent dains mon esprit, et je terminerai par celle de Méry, qui appartient dans mon appréciation à M. Monzin.

T Je demande seuilen^ent aux cinq autres personnes citées la permission de leur envoyer, non à titre d'accessit, mais à titre de partage, cinq autres autograplies. »

Je citais ici la pièce de M. Monzin, et j'ajouliais :

c Je suis sûr que tous ceux qui liront ces veri» vraiment remarquables diront avac moi qu'il y a. là plus que des bouts-rimés. Il y a lacune compositioniii, un petit poème plein d'idées énergiques, comiques ou gracieuses, énergiquement, eomiquement ou gracieusement rendues.

\ Donc, à M. Monzin, quj voudra bien m'envoyer son adresse, les vers de Méry. »

Venaient ensuite les vers anonymes dictés à un

médèam^par l'cspri* d'Eugène de PradeL, (juePradel, vivafit nl^eât pas> désa^E^siu^.

Enfila je donnais. lesivem da M. âËdcmgen, mec ce* quelques mo<a que je crois» devoir répéta! pour élafelirque je suîâ tottjoiir&psrêt à remplir ma pro** messe :

« L'éloge que fait de ma cuisine M. d'Eclingen nv'engage peut-^e à. le faire passer avant son tour; mais c'est une de mes faiblesses d'être aussi accessible à la vanité culinaire. Je m'empreserai donc, aussitôt qu'il m'aura donné soa adresse, de lui faire

passer quelque bonne recette, signée de moi, sur la manière de faire cuire le poulet à la ficelle et de confectionner le macaroni aux tomates. »

Le lendemain, 1^{er} décembre, je reprenais, en faisant connaître l'idée qui m'était venue à la quantité de pièces que j'avais reçues :

« En relisant les vers qui me sont adressés, je
m'aperçois qu'il y en a beaucoup plus de remarqua-
blés que je ne l'avais cru au premier abord.

» Que faire ? Des injustices, en sacrifiant, à mérite égal, les uns aux autres ?

» C'est bien facile à dire « des injustices ; » mais, pour faire des injustices, il faut être dans une certaine position.

» Je suis tout simplement un imprudent qui a ouvert un concours où il croyait que se présenteraient douze ou quinze concurrents, et qui se trouve avoir deux cent vingt poètes sur ses bras.

» ^ Tous voudraient se voir imprimés.

» De plus, bon nombre de lecteurs du Petit Journal ^ ne connaissant pas le chiffre des chevaliers se disposant à prendre part au tournoi, m'écrivent :

« Obtenez de M. le directeur du Petit Journal qu'il publie tous les bouts-rimés qui vous ont été • envoyés. »

» Vous voyez qu'on me demande là chose impossible : le Petit Journal ne peut pas publier cinq mille deux cent quatre-vingts vers.

» Mais, comme, — je ne sais par quelle magie, mon cher directeur, — vous êtes parvenu à faire de vos deux cent mille abonnés une seule famille, je vais m'adresser à eux comme on s'adresse à des gens de la famille.

» Je leur dirai donc :

» Messieurs mes frères, mesdames mes sœurs, mes chers enfants,

» Il y a un joli et curieux volume à faire de la collection de ces bouts-rimés venant de toutes les parties de la France.

» Ce volume, je m'engage à le faire pour vous.

» Il sera précédé de l' autographie des vers de Méry.

» Vous êtes deux cent mille.

j> Que sur ces deux cent mille que vous êtes, cinq cents seulement m'écrivent directement :

« A Monsieur Alexandre Dumas, à Saint-Gratien, près d'Enghien-les-Bains.

» Nous souscrivons pour un franc (vous voyez

que je ne veux pas vous ruiner) au volume des Bouts-rimés. »

» Et je fais faire le volume à mon goût, espérant que mon goût sera le vôtre.

» Il n'est besoin de rien envoyer d'avance. Quand j'aurai les 500 souscripteurs, je ferai composer le volume, et, quand le volume sera composé, je mettrai dans le Petit Journal : « Envoyez-moi mes vingt sous, » — ou plutôt j'écirai moi-même âmes sous-

cripteurs, sur papier du même format que le volume : « Envoyez-moi mes vingt sous, » et je signerai. Je dis : du même format que le volume, parce que si, par hasard, mes souscripteurs attachent quelque prix à mon autographe, ils pourront le mettre en tête du volume, ce qui prouvera k leurs enfants et petits-enfants qu'ils en sont propriétaires légitimes.

» On ne dira pas que mes autographes, vendus six cents francs à la foire de Pittsburg, m'aient donné un orgueil exagéré.

ï C'est donc convenu : je fais acheter aujourd'hui même à Paris un registre pour inscrire les souscripteurs au volume des Bouts-rimés, et j'attends mes cinq cents souscripteurs, pour leur offrir à chacun leur volume.

» Je vous préviens que si, par hasard, au lieu de cinq cents souscriptions, il allait en venir deux cent mille, je serais forcé de faire faillite à l'autographe.

» Mais je crois que je me suis livré à une crainte puérile.

» AjftBL, àfiartirdedeniahi, eomm« FoKerier, qui, pendant vingt ans, a religieusement attendu, de ffidi à deux beuppes, ie capitaLiate qui devait lui apporter les cinq millions nécessaires à son phaiaifôière, .et qui n'est pas venu, — à partir de demaki, j 'aliénas mes souscripteurs, qui sont priés d'écrire dans l'angle de leurs lettres ou plutôt àe renv€lpppe de leurs lettres : Bou^rimés^ afin que, par n^ligence^ leurs demandes ne soient point confondues avec ma correspondance particulière.

» Il est bien entendu que, si mes souscripteurs ne montent point à ëOO, il n'y aura point de volume de publié. Mes corres-

pondants auront perdu la peine qu'ils auront prise à m'écrire, tandis que moi, au contraire, j'aurai gagné le plaisir de les lire.

ï Vous voyez que je me fais la part bonne. Et, en effet, il est temps que je devienne calculateur. »

Ici, je passe trois pièces, et j'arrive à celle de mon ami Méry, en prévenant qu'il a voulu, lui aussi, concourir, et que le Recueil en contient une nouvelle de lui, encore plus charmante, si c'est possible :

« Gomme un autre que toi, disais-je, aurait eu[^] peur en lisant les vers que nous venons de citer I Mais comme tu es tranquille, roi de l'improvisation!

* Les autres ont eu des heures, des jours, des semaines pour faire ce que tu as fait, toi, en dix miiiutes, et pas un de mes deux cent vingt correspondants qui, en lisant les vers qui vont suivre, ne salue le maître !

A Uà»Am: LA €<MtfT£6SË M...

En vous voyant ce soir, jeune et charmante femme, Qiez l'auteur d* Henri Trois et de CatiHna, Pour écrire ces vers, la peur glaça mon âme, Jia plume tressaillit[^] le poète fouina.

Oui, je regrettai l'Inde, et le Gange, et la jogle, J'aurais voulu dans Rome être humble citoyen, Vivre obscur, labourer la terre avec mon ongle, Et m'appeler d'un nom musulman ou païen.

Hélas I le jardinier greffant la mirabelle.

N'est pas digne, je crois, d[^]diômireT Mirabeau, Et le poète nain qui vous trouve si belle, Est l'aveugle devant la clarté d'un flambeau, C'est le sourd écoutant les vers de VOrestie Ou la di-

vine voix de sa sœur Gabrio; Ou Dumas aiguisant sa fine répartie,
Ou l'usurier chrétien réduisant Vagio, Cependant au dessert,
entre marron et figue, Après un beau chevreuil, bien meilleur
qu'un faisan, Je me décide, enfin, contre moi je me ligue.

Et je vous fais ces vers, sablés de parmesan; Car vous m'avez
promis, au lieu de la noisette. D'un bonbon, d'un gâteau, d'un ci-
tron, d'un pâté. De doux marrons glacés aimés de la grisette, Et
que j'aime aussi, moi, comme un âne bûté,

Méry et Dumas.

» (Je vous ai déjà prévenus, chers lecteurs, que je n'étais là
que pour les rimes.) » Demain, le registre des souscriptions sera
ou-

vert à sa première page ^t attendra les souscripteurs.

» Surtout, pas d'argent d'avance : on m'embarrasserait fort,
n'ayant jamais eu chez moi un tiroir qui fermât à clef. »

Et voilà comment le fameux Recueil des Boutsrimés fut conçu
et naquit.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à lui souhaiter auprès du
public l'accueil que lui réservent ceux qui y ont concouru.

Paris, le 9 mars 1860.

Alexandre DUMAS.

CEUX QUE JE HAIS

Je hais celui qui trompe et flétrit une femvle, — Je hais Tibérius, Néron, Catilina, Et les autres tyrans. — Je hais l'homme dont Vdme Devant quelque danger lâchement fouina ; Celui qui, pour avoir des honneurs, rampe eijonyle; Celui qu'on paye afin qu'il soit bon citoyen ; Celui qui veut toujours, au prochain, rogner Vongle; Celui qui, baptisé, devient juif ou païen. — Du sol qui fait mûrir la douce mirabelle.

De ma chère Provence, où naquit Mirabeau , Je hais les ennemis. — De ma vie encor belle, Je hais tel qui voudrait éteindre le flambeau, — Je hais un ignorant qui blâme VOreslie, Qui méprise Dumas, Méry, Karr, Gabrio, Et tant d'autres à qui la gloire est repartie. — Je hais les gens qui font abus do Vagio; Les riches qui, voulant faire aux pauvres la figue. Leur refusent du pain et dînent d'un faisan; La tourbe des jaloux qui, contre nous, se ligue; Le prodigue qui jette aux chiens le parmesan ; L'avare qui voudrait dîner d'une noisette ; Le gourmand trop gorgé de vin et de pâté; Le fat qui, sans rougir, insulte la grisette, Et le lecteur qui dit : « Que Mouzin soit bâté! »

Mouzix.

RESPECT AUX FEMMES

Il faut èire inieesé \K>[ir ju^er de la ftmma Par celle dont ramoiir perdit CatiUua :

Souvent à son cœur d'or est jointe une grande dme. Devant Jeanne, FAnglaia éperdu fouiua; Charlotte ose affronter un \ rai tigre en sa jua^le; Ame a les vertus d'un mâle citoyen :

La gracieuse Esther sait d'Aman rogner V ongle; Clolilde, en son époux, triomphe du paleu.

• Si l'heureuse province où croit la mirabelle Est fière de Mér) comme de Mirabeau, Elle a vu naître aussi la femme noble et belle Qui du tendre Pétrarque alluma le (lambeau.

J'admire avec raison l'auteur de YOrestie; Mais qui n'est pas charmé par sa sœur Gabrio? De ses lèvres jaillit la fine repartie; Sa charité flétrit le perOde a(jio.

Ah ! vous trouvez plaisant de nous faire la figue. Gandins, chercheurs de dot, ou mani^eurs de faisan ! Mon sexe s'inquiète autant de votre ligue Que l'ours du pôle est craint sur le sol parmesan. Et moi j'aimerais mieux dîner d'une noisette Qu'attaquer avec vous un succulent j)âté :

Des gandins le moins sot, même pour la grisette, No peut être qu'un fat et qu'un ane bête.

Matihlde.

LA FEMME AIMÉE

J'aime avec délire une adorable femme,

Du pays de Néron et de Catilina :

Son cœur est dans mon cœur, et son âme dans mon dîne

Oui, je l'aime et jamais mon amour fouina.
Je sais que cette femme, de mon amour, elle jongle ;
Car, jetterait-elle les yeux sur le pauvre citoyen
Qui voudrait, pour caresse, recevoir un coup à l'ongle,
Et qui d'un de ses regards se ferait païen !
La prunelle se lie-t-elle' avec la mirabelle,
Et le pauvre ouvrier avec un Mirabeau ?
Ma flamme ne pourra jamais toucher cette belle :
Je ne suis qu'un atome brûlant à son flambeau;
Un ignorant indigne de lire VOrestie,
Et de toucher la robe de cette Gabrio :
Enfln, une créature, sans verve ni repartie,
Ahl si j'étais seulement un roi de Vayio !
A ses genoux je lui présenterais une figue,
Une poire et un raisin, une perdrix, un faisan ;
Je payerais des diamants, mais la richesse se ligue
Contre moi : le pauvre peut-il payer du parmesan ,
Lui qui, avec du pain, mangerait une noisette,
Et pendant quatre jours ferait durer un pât'e^
Que dévoreraient de suite les dents d'une grisette !

Mais tout pauvre, ici-bas, n'est qu'un âne bêté.

G. HÎRAULT.

Jeune homme, aime, soutiens et respecte la femme,

Protège sa vertu contre un Catilina;

Conserve dans ton cœur, dans le fond de ton awe,

Cet amour pur et vrai qui jamais ne fouina.

Ne va pas imiter le libertin qui jongle

Avec les passions d'un mauvais citoyen ;

La honte, sur ton front, imprimerait son ongle,

Te flétrissant du sceau d-athée ou de pdien.

Regarde I le soleil jaunit la mirabelle,

Quand il va de ses feux échauffer Mirabeau;

Un seul de ses rayons la rendra douce et belle.

Au bouillant orateur il prête son flambeau ;

Il inspirait Dumas créant son Orestie ;

11 éclaire en son vol l'esprit de Gabrio,

Dont l'étincelle brille en vive repartie,

Et lance l'épigramme aux Plutus de Vagio,

Loin de leurs cofres-forts allons cueillir la figue,

Allons faire des vers ou chasser le faisan,

A l'ombre des grands bois moquons-nous de la ligue
De tous ces contempteurs, mangeurs de parmesan,
Qui pensent tout briser ainsi qu'une noisette,
Quand ils se sont gorgés de vin et de pâté,
Qui, jouant aux échecs l'honneur d'une grisette.
M'appelleront peut-être un poète bête,

ALEXANDRE DUMAS

Dumas est fin, aimable et doux comme une femme;
Son génie a créé Kean et Catilina[^]
Et tous ceux qui l'ont lu Timent de cœur et d'âme,
Car son brillant esprit jamais ne fouina.
Roi de la blague, avec les mots sa plume jongle;
Il nous fait dans Pitou voir un bon citoyen;
Nous montre d'Artagnan qui, sans peur, rogne Vongle
De Richelieu, le prêtre à l'âme de païen.
Son souple talent, doux comme une mirabelle,
Dans un livre émouvant nous fait de Mirabeau
Admirer aisément la voix puissante et belle,

Éclairant les esprits comme un divin flambeau.
En admirables vers ciselant l'Ore^H,
Dans cette œuvre il a mis le cœur de Gabrio,
La ver[\]e de Méry, Tesprit, la repartie[^]
Dont il s'est fait le roi, seul et sans agio.
On lit ce qu'il écrit comme on mange une figue,
Une tarte à la crème, une aile de faisan;
Que ce soit un roman sur la Fronde ou la Ligue,
Ou le moyen de faire un plat au parmesan ;
Car il cause de tout : la modeste noisette
Inspirerait sa verve autant qu'un gros pâté.
Et ce grand enchanteur sait peindre une grise tte
Aussi bien qu'une reine ou qu'un âne bâti,

G. DORVAL

Il n^{*esi} fy»s de serpent plus serpent que la femme ,
D'un sage elle peut faire un vrai Catilina,
Elle trouble à la fois le cœur, les sens et Y âme :
Jamais espion payé mieux qu'elle ne fouina.

Le tigre est moins à craindre au milieu de sa jungl^h
Et de quelque pays que Ton soit citoyen,
Vous a-t-elle touché du petit bout de Vongle,
Vous étiez infidèle, et vous voilà païen !
Rousseau lui récoltait cerise et mirabelle ;
Captif à ses genoux elle a vu Mirabeau :
Pour vaincre un invincible, il suffit d'être belle !
Aux feux de la vengeance allumant un flambeaUy
De ses sombres fureurs elle emplit VOrestie ;
Qu'on la nomme Manon, Fontange ou Gabrio^h
Elle a baisers d'attaque et pleurs de repartie»
En vain, le dos courbé, les rois de Vagio
Lèchent ses pieds mignons, elle leur fait la figue^h
Et ne touche qu'à peine au superbe faisan.
Des amoureux dorés elle exècre la ligue^h
Revient avec bonheur au plat de parmesan^h
Et sous ses blanches dents fait craquer la noisette.
Grignotant la galette et laissant le pâté^h
Elle est plus dangereuse en robe de grisette,,,
... Et qui ne l'aime pas est un âne bâté !

Charles Mahul.

J'aurais plaint, cher monsieur, celle qui fut la femme
De ce brigand fameux nommé Catilina,
Qui devant Cicéron, cet orateur plein d'âme,
Quitta Rome en peureux, comme eût fait Fouina.
Il fit plus en son temps qu'un malheureux qui jongle ,
Et d'un grand peuple il fut le pire citoyen;
Il fut pour son pays, jusques au bout de V ongle,
Ainsi qu'envers les dieux, le plus triste païen.
Jamais il n'eût souri devant la mirabelle;
Pour le cœur et l'esprit, il cède à Mirabeau ;
Au temps des orateurs pourtant il l'avait belle ;
Mais de l'éloquence il souffle et brise le flambeau.
Pour le juger d'un mot écoutons Orestie,
Comme aussi la charmante et tendre Gabrio,
Dont nous savons priser la vivo repartie.
Voler, toujours voler, c'était son agio;
Il eût, selon le cas, volé même une figue,
Mais eût donné de l'or plein la peau d'un faisan
Pour gagner un ami digne d'entrer en ligue ;

Il aurait dans ce but prodigué parmesan.

Cent bouteilles d'aï, biscuit, pomme, noisette.

Le tout pour honorer les restes d'un pâté;

Et dans Rome pourtant s'il flaira la grisetete.

Au dehors il mourut mieux qu'un âne bête.

L'ignorance est souvent un défaut de la femme, Et femme, je ne sais rien sur Catilina Et m'en tourmente peu, mais dans le fond de Vâme Je voudrais bien savoir l'histoire de Fouina.

— Il faut laisser en paix le tigre dans sa jungle Dont par droit de naissance il est 1^e citoyen. Celui qui va gaîment se mettre sous son ongle,

Ne doit pas croire en Dieu plus qu'un fou, qu'un pdien; Pour moi, j'aime bien mieux avec la mirabelle (De ce nom doit venir celui de Mirabeau) Faire une confiture aussi douce que belle Dont le sflrop miroite aux lueurs d'un flambeau.

— J'ignore absolument ce que c'est qn'Orestie : Cela pourrait bien être une autre Gabrio,

— Sans question, comment donner la repartie?

Et ce n'est qu'aux boursiers que l'on parle d'agio. Heureusement je vois apparaître une figue

Qui fait mieux mon affaire, ainsi que le faisan.

— En vain, pour m'arrêter je découvre une ligue, Je n'en goûte pas moins l'onctueux parmesan.

Le reste va tout seul : en cassant la noisette. Je croque à belles dents un moréau de pâté Et vais courir les champs, comme fait la grisette, Sur l'âne que je vois dans ma cour tout bâti.

Si j'eusse été la femme De ce Catilina, J'en jure sur mon âme J'eus porté nom Fouina, Un conspirateur jongle ; S'il n'est bon citoyen.

On lui donne sur Vongle Quand il se fait païen.

Mangeant une mirabelle L'orateur Mirabeau^ Pour séduire une belle.

Éteignit le flambeau.

Que veut dire Orestie?

Que veut dire Gabrio ?

Je suis sans repartie Quand il s'agit d'agio.

Hélas I pour une figue, Et non pour du faisan, Un soldat de la Ligue Changea son parmesan.

Puis, pour une noisette, Un morceau de pâté, * Conquit une grisette Sur un âne bâti.

LA FEMME

Je voudrais bien, monsieur vous dépeindre la femme, Mais quelle énigme, hélas ! Comme Catilina Elle est fourbe, trompeuse^ et je crois sur mon âme Qu'avec tel qui la prit> souvent elle fouina. Avec nos sentiments parfois la femme jongle ; C'est elle qui jadis nous criait : Citoyens / Vive la barricade, et déchirons de Vongle Le drapeau des Bourbons, étendard de païens.

Elle dévore un cœur comme une mirabelle, Telle fut Antoinette entraînant ijfiraèe&l*; Quand elle a de l'esprit et que la femme est belle, Elle est de notre ciel l'étoile^ le flambeau ; Je puis, pour le prouver, vous nommer Orestie, Pourrait-on comparer quelqu'un à Gabrio, Pour avoir esprit vif et fine répartie?

La lorette au cœur sèc a pour but Vagiù ; Il ne lui faudrait pas pour dîner une figie. Mais le mousseux Champagne et le dodu faisan; Elle n'est pas semblable aux femmes de la ligue. L'humble fille des champs avec son parmesan^ Libre, courant aux bois pour cueillir la noisette, Est préférable en tout ; ce n'est pas un pâté Qui suffit pour la prendre, ainsi que la grisette. Qu'on croit souvent tenir et qui vous a bûté.

Anatole Durand.

Jo n'ai pas, près de toute femme.

L'ardeur de feu Catilina^

Et je n'éprouve rien dans Vâme

Pour Rigolboche ou pour Fouina,

Quand je vois, qu'une d'elles Jon^/Zô '

Avec l'argent d'un citoyen^

Je rougis jusqu'au bout de V ongle

Et jure de rester ^jaif en.

Or, je crois à la mirabelle

Gomme au talent de Mirabeait^

Plus qu'aux avances de la belle,

Qui veut redorer son flambeau.

Je ne dirai rien d'Orestie^

Encore moins de Gabrio;

Mon anathème est repartie

Sur les reines de Vagio.

Jeune homme, laisse le hec-figue^

Ne va pas chasser le faisan

Et ne rôve pas une ligue

En faveur d'un duc parmemn.

Va plutôt cueillir la noisette

Et muni d'un coquet pâté

Emmène gai ment ta grisette

Ou reste alors — âne — hâté.

A dix-huit printemps, sans souci de la femme. Ivre de liberté, bouillant Catalina, Je conspirais; plus tard, l'amour m'ètreignant Vâme, L'ardent républicain prit le large et fouina. Amis, ce fut un bien. — Tel potentat qui jongle Avec les libertés, les droits du citoyen.

Je l'aurais Aujourd'hui, mon poignard me fait V ongle,

Et sans peur, avec vous, je vis en bon païen.

Au bois, quand vient l'été, cueillant la mirabelle.

Je savoure ce fruit que pris Mirabeau;
Quel nom ! quels souvenirs I que cette histoire est belle !
De l'éloquence, amis, saluons le flambeau.
Au diable soit Eschyle avec son Orestie,
Qui nous endormirait l'aimable Gabrio;
La peste soit du Grec ! vive la repartie
De Dumas, de Nodier : — mépris à Vagio !
Que Marseille, en son temps, vous fournisse la figue,
Vaucluse ses melons, l'Alsace son faisan ;
Et puissions-nous ensemble, et sans trouble et sans ligue.
Savourer, chaque nuit, la soupe au parmesan.
S'aimer, c'est le plus doux; ne m'en cherchez noisette;
On retrouve avec vous, ses vingt ans, ce pâté
Qu'on grignotait jadis en choyant sa grisette; —
Qui n'aime ou n'aima point est un âne bête.
Pour ma Léonor (c'est ma femme).
J'ai le cœur de CatUina; Et, vous Tavoûrai-je, mon âme Pour
elle jamais ne fouina.
Si je m'aperçois qu'elle jingle Avec un galant citoyen, Je me
bats du bec et de Yongle Et je mets à mort le païen.

C'est une fleur de mirabelle, C'est tout l'esprit de Mirabeau;
Aussi je la trouve si belle Qu'amour allume son flambeau. ' Ne me
parlez pas à'Orestie, De Lucrèce ou de Gabrio.

Léonor est à répartie Comme *un boursier à Vagio :

Aux cocodès faisant la figue.

Dorée, hélas I moins qu'un faisan, Contre les sots elle se ligue.

Comme un rat sur du parmesan.

Aussi, pour cueillir la noisette.

Sous un bras ayant un pâté Ejt sous l'autre bras, ma grisette,
Ma foi ! je suis heureux comme un âne bête.

Est-ce un démon, Eût-ce litiè femme ^

Une ombre de Catilina ,

Celle pour qui vivait tnon âmt

Et que toujours mon coeur fouina?

Sorti de ma tranquille jungle.

Pour vivre en pieux citoyen,

La seule vue de ton ongle

Lisse et rose me fit païen.

Avec ton amour, Mirabelle^

J'aurais dépassé Mirabeau;

En me faisant la part si belle

Mon nom eût servi de flambeau.,.

Hélas ! détestable Orestie,

Tu ne tiens pas de Gubrio !

Ton cœur dur n'a de repartie

Que lorsqu'on te parle agio»

En mars, fraîche il te faut là ff^g^ie^

Bien truffé tu veux le faièan,

Potel-Chabot, gourmande %««.

N'ont pas pour toi de parmesan.»,,».

Finissons : ton esprit tiendrait dans la noisette^ Ton cœur n'entrerait pas dans un vaste pâté; Je vais courir après quelque douce grisette, Car tu m'aurais rendu moins qu'un âne batè.

Pour émouvoir un peuple et séduire une femme^ r

Bien plus que Gicëron brille GatiUna;

La parole vibrant, qui sort d'une grande âme^

Aux boudoirs, au forum^ jamais ne fouma.

Mais tout esprit léger, qui frétille etqui jow^fe,

Indique petit cœur et petit citoyenfi;

Ces esprits au contrat donnent petits coups é!ongley

Font petit catholique et timide païen.

Leur cœur ne vaut pas un noyau de fnirabeUe !

Où que j'aime bien mieux l'éloquent Mirabeau^
Faisant trembler les rois, tremblant près de feu Cfe,
Éclairant et brûlant avec son fier fl/imbeau.
Si Ton connaît Oreste, on ignore Orestie^
Si j'avais près de moi la vieille Gabrio,
Elle me soufflerait bien vite repartie,
Elle qui de son cœur fit souvent agio.
Elle ne prit jamais de feuille au porte^/l^t*.
Elle adorait surtout écrevisse et faisan;
Contre elle maintenant tout noble cœur se Ugue,
On lui refuserait un peu de parmesan,
Un peu de bœuf au choux, une simple noisette,
Tant cette femme-là nous mangea de pdtè,
Qu'eût bien m.o. :: mérité fin minois égriseite;
Mais tout jeune poulain est un âne bête.
J'aime celui qui, timide près d'une femme,
A pourtant le cœur aussi fier que Catilina;
Qui joint à la bravoure, la noblesse de Vâme,
Et qui devant un ennemi jamais ne fouina.
J'aime à voir l'élégant bohémien qui jongle

Amusant par ses tours le riche citoyen,
n danse et légèrement tourne sur son ongle
Le brillant caducée d'un dieu païen.
J'aime dans mon jardin cueillir la mirabelle,
Et, tout en la croquant, de lire de Mirabeau
Les lettres passionnées qu'il écrivait à sa belle
Lorsque l'amour guidait sa main et tenait son flambeau
J'aime encore plus que lui l'auteur de VOrestie,
J'aime Hugo, Méry, Karr; point ne connais Gabrio;
Dumas surtout qui trouve à dire si fine repartie,
A celui qui se mêle un peu trop de Vagio,
J'aimerais au dessert lui offrir une figue.
Après lui avoir fait les honneurs d'un faisán,
Dans un dîner où de ses amis la ligue
Serait de le régaler d'un macaroni au parmesan ;
Puis, pour dessert, poire, raisin, noisette,
CM, liqueur, aidant à digérer le pâté.
J'aimerais, pour lui plaire, être jeune grlaellc.
Trottant leste et joyeuse sur son àne bâteau.
Aimée D.

LE TROUPIER FRANÇAIS

La douceur d'un enfant, la bonté d'une femme ^

Le courage et le cœur du fier Catilina,
Sont autant de vertus que renferme son âme.

Au feu l'avez-vous vu? jamais il ne fouina!
Envoyez-le bien loin, au désert, dans la jungle :
Partout il chante et rit. Quel drôle citoyen!

Pour un litre de vin, qu'il boit rubis sur Y ongle ^
Il dira que le pape est un juif, un païen.

Voit-il un cotillon ! Doux comme mirabelle,
Il séduit sans avoir la voix de Mirabeau;
Va, vient, puis se rapproche. Et sur-le-champ la belle
Sent brûler dans son cœur de Tamour le flambeau...

Il s'occupe très-peu des charmes d'Orestie,
Ne connaît même pas le nom de Gabrio,

Cependant sa gaîté, sa vive repartie
Font aimer le plaisir et détester Vagio.

Au pékin qui ricane il invente une figue,
Lui prend son chat, le mange à l'égal d'un faisan.

Pour faire une bonne œuvre avec joie il se ligue ;

Il préfère la pipe au meilleur parmesan.
Toujours joyeux, content, il casse une noisette
S'il n'a pas autre chose, aussi bien qu'un pâté.
Il se moque de tout, chéri de la grisette,
Le bourgeois n'est pour lui qu'un âne mal bâti.
Dans un coin de Paris, je connais une femme
Pour qui conspirerait même Catilina;
Chez qui le grand esprit se mêle à la grande âme
Et qui devant Méry jamais ne fouina.
Avec la poésie elle joue, elle jongle.
Mieux que de l'Hélicon ne fait un citoyen;
Pour serrer ses doigts blancs, pour baiser même un ongh
De fervent catholique on se ferait païen.
Plus douce que la pêche et que la mirabelle^
Elle aurait fait tourner la tête à Mirabeau;
Plus tendre que Sophie et peut-être moins belle.
Il eut à son génie allumé son flambeau.
Ses vers sont aussi purs que ceux de YOreslie;
Ses romans aussi vrais que ceux de Gabrio ;
Elle vaincrait Dumas, roi de la repartie ;

Elle vaincrait Rothschild, prince de l'agio /
Elle a, pour tous les dons, faisant à tous la figue.
Le chaht du rossignol, la grâce du faisan ;
Et, lorsqu'un étranger pour l'éprouver se ligue^
Elle le bat en grec, en russe, en parmssan I
Gomme une fine amande au sein de la noisette^
Gomme un hachis parfait dans les murs d'un pâté,
On trouve en elle artiste, ou duchesse, ou grisette,
Et qui ne l'aime pas n'est qu'un âne hâté.
Si vous ne savez pas quel nom avait la femme
Que d'un premier amour aima Catilina^
Mon aplomb, sans trembler, jurera sur son âme
Qu'il plut à soh parrain de la nommer Fouina,
Peindrai-je le moment où, folâtre, elle jongle
Avec des osselets, auprès du citoyen
Qui faillit perdre Rome (il s'en fallut d'un ohgle)?
/— Non non ! voilons l'objet de cet amour paient
— L'enfant avait la peau d'un jaune miraheUe^ Aussi grêlée
ou plus que n'était Mirabeau,
On peut déjà juger qu'elle n'était plus helk,

— Cupidon la voyant eût éteint son flambeau ! Ses cheveux rappelaient l'auteur de YOrestie^ Mais elle n'avait pas l'esprit de Gabrio;

On n'en pouvait tirer aucune repartie.

Dieu vous garde d'autant, messieurs de Vagio :

Des yeux ronds, larmoyants : — un nez comme uiiie fig^e,

Violet et visqueux; une odeur de faisan

Quand il est faisandé, parfum auquel âe ligué

La suave senteur qu'on trouve au parmesan ;

Enfin de rares dents d'un beau ton de noisette.

Mon avis et lô vôtre est que pour un pdté

Mieux vaut gagner l'amour joyeux d'une grisettê

Et que Catilina n'est qu'un âne bâti.

Un ami de Catilina.

A la femme, respect! car toute mère est femme!

Mère de Cicéron ou de Catilina,

Chaque berceau d'enfant est le berceau d'une âme!

Devant ce saint autel, honte à qui fouina!

Tu dis qu'avec le cœur souvent la femme jongle,

Qu'elle encense l'amant au prix du citoyen,

Que de son doigt de rose il faut redouter Vongle,

Qu'adorer ce qu'on aime est un culte païen!

Pour moi, quand je verrai la douce mirabelle

Cacher un noir venin, — oh ! vaillant Mirabeau, Quand tu seras muet, — quand les yeux d'une belle Seront moins fascinants que l'éclat d'un flambeau, — S'il se peut, sans Oreste, écrire VOrestie, — Quand votre œil sera sec en lisant Gabrio, •— Si la justice un jour est à tous répartie, — Si jamais un Judas vend l'impie agio, •— Quand le pôle glacé verra mûrir la figue, ■— Quand au plomb meurtrier s'offrira le faisan, — - Si contre Roméo Juliette se ligue, — Quand le macaroni fuira le parmesan, — Quand à mes bouts rimes vous chercherez noisette, — Et même quand, sans pâte, on ferait un pâté, — Toujours, qui que tu sois, princesse, ange, ou grisette, Femme! en toi je croirai, dussé-je être bête!

L'ÉLOQUENCE AUX ENFERS

Dans un coin des enfers, pleurant comme une femme ^

Et serrant dans sa main, ta main, Catilina,

Tullius Cicéron, le grand consul dont Vâme

Pour sauver son pays jamais ne fouina,

S'écrie : « Heureux celui qui s'amuse et qui jongle

Avec ces mots pompeux : liberté, citoyen,

Et ne donnerait pas le petit bout d'un ongle,

Pour Rome, Athène ou Sparte et l'univers païen! »

((Tout le monde connaît la prune mirabeUe;
Mais on m'oublie, hélas! soupire Mirabeau,
J'aurais dû vivre obscur en courtisant ma beUe,
Et de mon éloquence éteindre le flambeau.
Que ne suis-je en la ville où l'on joue Orestie!
Là, dédaignant Sophie, adorant Gabrio,
Fille au minois mutiù, prompte à la repartie,
J'y vivrais loin des cours, du bruit, de l'alto.
De ma table modeste où brillerait la figvs
Je bannirais toujours l'indigeste faisan.
Volatile orgueilleux qui trop souvent se ligue
Contre nos estomacs avec le parmesan, ^
Nous irions dans les bois y cueillir la noisette;
Là, nous déjeunerions d'un morceau de pâté,
Et je te servirais, ma charmante ginsette.
Humble, doux et soumis comme un âne bête t »

PORTRAIT AU VINAIGRE

Cerveau de géant, cœur de femme, La fougue de Catilina; Fé-
cond, rempli de verve, d'âme, Trop amateur de Fouina, Esprit

élastique et qui jingle, Dans les grands jours, grand citoyen,
Gentleman jusqu'au bout de Vongle, Bien que jurant comme un
païen, Teint tirant sur la mirabelle, Avec le front de Mirabeau;
Chevelure abondante et belle, Rayonnante comme un flambeau.

N'ayant qu'un remord : Orestie I (Quoi qu'en ait écrit Gabrio)
Esprit prompt à la repartie.

Un vrai boursier pour Vagio.

Sachant faire au guignon la figue, Habile à tirer le faisan,
Grand ennemi de toute ligue.

Sauf de Brie ou de parmesan.

Bref, malgré sa teinte noisette, Et son faux air d'un gros pâté,

Il charme marquise et grisette

J'ai dit, et signe.

Ane bûté.

CATILINA DINANT EN VILLE

Dans certaine maison, vivait certaine /ÎMwme, Qui voulut voir,
un soir, le grand Catilina, De ce fier trépassé, donc> elle évoque
Tame, Mais dès qu'elle apparut, la pauvrete fouina,

Comme un chat-tigre sous sa jungle, — Elle eut, ma foi, grand
peur I ^ ce noble citoym Roulait un œil féroce en se rongeant un
mgle

Et jurait comme un vrai paie», La curieuse avait ce doux nom, MiraheHe (Sans être aucunement fille de Mirabeau) ; Je puis bien dire aussi qu'elle était jeune et helk Et que sa main tremblait bien fort sous son flambeau. N'y pouvant plus tenir, elle appelle Orestie* — C'était sa sœur ; et puis son frère (Jabrio, L'une avait un joli talent de repartie; L'autre aimait beaucoup mieux les choses d'agio. Un festin s'improvise où s'étale la figue A côté du Xérès et du noble faisan :

((Voyons, ne songez plus à la guerre, à la ligue; » En bon Italien, goûte ce parmesan.

» Je vais briser pour vous cette verte noisette? » Éventrons, voulez- vous, ce monstrueux pâté f » Notre grand homme avait une faim de grisette, Et le voilà mangeant comme un âne bêté.

Madame X.

On n*a pas tout dit sur la femme Pas plus que sur Catilina !

Pour Toser, bien sûr, plus d'une dnée Plus d'un cœur hésita, fouina. Mieux vaudrait dans l'épaisse jungle, En brave et vaillant citoyen, D'une tigresse affronter Vongle Ou devenir Maure ou païen.

S'il eût planté la mirabelle Jusqu'à vingt-huit ans, Mirabeau N'eût pas trouvé Sophie si belle, Et de son génie le flambeau Peut-être eût fait une Orestie Ou la divine Gabrio.

Hélas I la vive repartie Aujourd'hui: vaut moins que l'agio ; La suave pulpe de la figue Est délaissée pour le faisan.

Il est temps que chacun se ligue Contre chester et parmesan.

Des bois j'aime mieux la noisette.

Et je la préfère au pâté, Au flan si cher à la grisette.

Et je signe,

Un Ane bâti.

l^li

AH! CACHEZ VOTRE ESPRIT

Enseignez, A plus B, l'algèbre à votre femme, Ou l'art de tricoter au fier Catilina ; Tenez de longs discours sur les élans de Vâme Au marsouin mourant qu'un marin /owina; Parlez de conscience au Tartuffe qui jongle, Au tyran aveuglé des droits du citoyen ; Prouvez au beau condor qu'il faut se passer d'ongle; Expliquez : « trois font un, et un trois » au païen; Avalez des boulets, comme une mirabelle; Niez son sûr génie au fougueux Mirabeau; Refusez ce chapeau aux vœux de votre belle; Éclipsez le soleil par un méchant flambeau; Cherchez Paris en Chine, ou Rome en Orestie; Attaquez sottement l'esprit de Gahrio ; Calculez des douleurs la charge répartie Qu'engendre le bonheur d'un joueur d'agio.

Nommez Roland honnête, et le vautour, heo-figue ; Rassasiez un ours de l'aile d'un faisan; Confondez blanc et noir la Fronde avec la Ligue, Tarquin superbe avec le fuyard parmesan ; Enfermez l'univers en coque de noisette ; Coupez l'aurore en deux comme un petit pâte ; Parlez d'astronomie à la fraîche grisette...

Mais... cachez votre esprit à un baudet bâti.

Non, demander des vers rimant d*abord par femme.

Pour continuer après, citant Catilina,
Ce n'est pas plaisanter... Mais, mettre en peine une dme
En laissant deviner ce que c'est que Fouina,
C'est la mystifier. Ah ! que celui qui jongle
Avec l'esprit d'autrui (facétieux citoyen]
Craigne quelque bon tour. D'un vigoureux coup d'ongle
L'homme qu'ainsi l'on joue, peut, — croyant ou païen, —
Recoiffer subitement un pot de mirabelle
Confite et cuite à point, (que jamais Mirabeau
Sans doute ne goûta quand Sophie fut sa belle),
Et lui coller sur l'œil en guise de flambeau.
Mystifié pour Fouina, qu'est-ce pour Orestie?
On n'en sait vraiment rien ! Un mot de Gabrio
Peut-être suffirait pour que la repartie
Trouvât de quoi dire si mieux ne vaut Vagio.
Qu'à déduire d'un compte, — entre fromage et figue, —
Un banquier flibustier, repu d'un bon faisan
N'ajoute à son crédit, quand un autre se ligue
Avec lui contre qui comme du pœrmesan,
file, — refait, honteux, — loin cueillir la noisette.

Emportant dans le bois, pour tout solde un juîté

Qu'Orestie et Fouina, l'une et l'autre grisette,

Enlèvent, mystifiant aussi Gogo bâté.

QUI sms-JE?

Réponds-moi, cher Dumas, suis-je démon ou femme ?

Ai-je l'air sombre et creux comme un Catilina?

Riant de ton défi dans le fonds de mon âme,

Devine si jamais mon esprit fouina,

Ou si pour te répondre avec les mots je jongle,

Ou, comme s'il fallait en zélé citoyen

Sauver notre pays, si, pensif, de mon ongle

Je me gratte le front, jurant comme un païen,

Et plus jaune qu'un coing ou qu'une mirabelle^

Si je réfléchis plus que jamais Mirabeau

Ne réfléchit jadis dans sa cause si belle

Pour de la liberté soutenir le flambeau,

Ou que toi, grand Dumas, pour créer Orestie ;

Devine s'il me faut l'esprit de Gabrio

Pour te donner ici ma folle repai^tie.

Je ne suis pas banquier, j'ignore VagiOy

N'ayant pas plus d'écus que n'eut jadis de figues
Le figuier du Christ, ou que n'est du faisan
Le vieux poulet farci que Véfour, qui se ligue
Avec Chevet, nous sert avec son parmesan,
Vieux gruyère ranci qui sent fort la noisette.
Me voici sans rature et même sans pâté
A la fin arrivé. Suis-je folle grisette,
Ou grand docteur, réponds, ou âno bdté?
Jusques à quand, perfide femme ^ (Quousque tandem, Catili-
na !), Abuseras-tu de cette âme Qui sur ta trace un jour fouina ?
Savant déchu, c'est vrai, J& jingle !
Je divertis le citoyen Mettant au travail bec et ongle, Mais
t'adorant comme un païen ; Et sans pitié, quoi ! Mirabelle Tu me
repousses ! . Mirabeau, Pour une conquête si belle.
Faut-il ta verve, ardent ^m&eaw?
Ou, labeur plus dur qu'Orestie, Faut-il les vers de Gabrio ?
Ou bien l'esprit de repartie ?
Ou l'or des rois de Vagio ?
Oiseau de passe, humble bec- figue, Je suis loin du royal
faisan!,,.
D'ailleurs, contre moi tout se ligue :

Gros, laid, cagneux, teint parmesan, Pantalon vert, habit noiset-
sette, Chapeau bâti comme un pâté, Et toutes jusqu'à la grisette
M'appelleraient : âne bntè.

J'aime les baisers d'une femme

Et les vers du Catilina,

Mais je préfère, sur mon âme !

La truffe qu'un porc fouina.

Quant aux bouts rimes, bah ! j'en jingle

Ni mieux ni pis que citoyen,

Mais je déterrerais de Vongle

Pour une truffe un corps païen.

En l'honneur de la mirabelle

Je parle comme un Mirabeau ;

Mais pour toi, truffe, ô douce belle,

Mon cœur brûle comme un flambeau.

Auteurs de Phèdre ou d'Orestie,

George Sand, Stem, ou Gabrio,

A qui la gloire est répartie.

Et vous, princes de l'agfto,

Je vous fais la nique et la figue

Pour une cuisse de faisan.

Et je crîrais : vive la Ligue!
Pour un morceau de parmesan ;
Mais pour gros comme une noisette
De truffe, de truffe en pâté.
Je permettrais à ma grisette De m'appeler âne bête !
UNE Héroïne du xix" siècle
Avez- vous quelquefois entendu cette femme?
On dirait que l'ardeur du fier Catilina^
Pour tramer des complots, a passé dans son âme.
Mais au premier péril on sait qu'elle fouina.
A voir son air bravache, osa croirait qu'elle jongle,
Quand elle prend l'aplomb du plus grand citoyen;
Elle est tout héroïsme, et jusqu'au bout de Vongle ;
Mais vaut pour l'action l'idole d'un païen.
Quoique molle en tout temps comme une mirabelle,
Son but est de singer le fougueux Mirabeau,
Le feu de ses regards, tant la parade est belle,
Doit du patriotisme allumer le flambeau.
Elle s'est fait donner le grand nom à'Orestie,
Qu'importe ? vantez-lui l'œuvre de Gabriq,

L'ignorance de l'art dicte sa repartie :
Elle parle aussitôt de bourse et d'agio.
C'est que, dans son jeune âge, elle vendait la figue ;
Son commerce agrandi monta jusqu'au faisan.
Maintenant, à l'en croire^ elle a formé la ligue
Qui délivra du joug tout l'État parmesan!
Son seul talent consiste à cueillir la noisette,
A dévorer sur l'herbe un classique pâté.
Pour la juger d'un mot, ce n'est qu'une grisette :
Qui croit à son mérite est un âne bâti.

CONTRE LES HOMMES

OUI n'en ont que le nom

J'enttînds les hommes dire : Ah! ce n'est qu'une femme!
Ne les croiraient-on pas tous de Çatilina
Les dignes héritiers ! La plupart n'ont pas d'âme
Et craignent le danger. Qui pâlit et fouina?
Une mère, jamais. Vraie tigresse en sâ jungle,
Pour son enfant bravant le roi, le citoyen^

Et la honte et la faim, le travail sous son ongle
Disparaît; et l'époux, jurant comme un païen,
Va se gorger de vin, de fine mirabelle,
Et rentrant au logis, se pose en Mirabeau^
Se croit un homme enfin, si sa femme rebelle
Se refuse à fléchir sous ce pâle flambeau k
Fort ignorant de tout^ même de VOrestie,
11 défend à sa femme de lire Gabrio,
Il n'a rien que des coups pour toute repartie
Et dans de-mauvais lieux s'exerce à l'agio.
Et voilà ce modèle, qui croit faire la figue
A la femme de cœur. Oh ! le lâche faisan t
Pour ie mater tout net, il faudrait une ligue
Des femmes de la Franco, du Grec au parrnesan.
Il deviendrait alors, plus petit que noisette,
Et je voudrais en faire un hachis de pâté.
Voilà le sort heureux de bourgeoise ou gris'ette,
Quand elle a pour époux moins qu'un âne bâti.
Une femme

Quand tant de bouts rimeurs, fins ou sots, homme ou femme
^

Amis de Gicéron ou de Catilina^

Grouillent à ton concours, ô Dumas ! sur mon âme ! serait par
trop fort que mon cœur fouinât,

Et n'osât point entrer, avec tous, dans la jungle?..

Me voici donc I salut I aristo citoyen.

Autant reconnaissable à la plume qu'à Vongle,

Sang mêlé de tout sang, chrétien ou païen;

Me voici! je franchis, d'un bond, ta mirabelle,

Calembouriquement, rime de Mirabeau.

Et, sans avoir joué, je viens jouer la belle !

Avec ton grand Méry, toi, iendini\e flambeau!

Oui, chantre d'Antony, chantre de VOrestie,

A ton nez, comme au nez de votre Gabrio,

Bravant, de ton esprit, la vive repartie,

Et plus fort que jamais détestant Vagio,

Je veux gagner ton prix!... encor sans fsiire figue...

A personne : Auvergnat, prêtre, oie ou faisan, v

Mais... sachant qu'Henri quatre est plus grand que \si Ligue;

Que le hollande vaut, au moins, \e parmesan...

Qu'à l'automne, il est doux de cueillir la noisette ;
Qu'il faut boire, et beaucoup, en mangeant du pâté :
Que la lorette, hélas ! a tué la grisette,
Et qu'un âne, tout seul, ne s'est jamais bâtié...

EH! JE JOUE AUSSI DE LA FLUTE

OÙ donc est le grand mal de rencontrer la femme,
Alors que si souvent on voit Catilina
Briser son pauvre cœur, et désoler son âme ?
L'homme contre la femme en tout temps fouina
Et lui fit le sort dur bien plus que dans la jungle.
Est-ce bien glorieux pour un beau citoyen
Qui devrait être grand jusqu'au fin bout de Vongle,
Qui devrait être bon, qui l'est moins qu'un païen?...

— Passons I — Mieux vaut le fruit qu'on nomme mirabelle Que
le sort de Sophie auprès de Mirabeau.

Laissons la femme pure, elle sera plus belle; Sage, bien plus
encor. — Son éclatant flambeau Éclairera chacun, et l'auteur
d'Orestie.

— Pourquoi la Dubarry, chez notre Gabrio, Va-t-elle donc por-
ter sa sottre repartie ?

Ehl qu'on laisse ces cœurs au malpropre agio ! Je n'en donnerais pas la moindre blanche figue ; Car la figue, je l'aime autant que le faisan. Contre les Dubarrys, je voudrais une ligue Que ne corrompît point un plat au parmesan.

— LasI que serait maligne?... En un casse-noisette Se réduit son canon ; ses boulets de pâté N'atteindraient même pas la dernière grisette,

Et je brai rais tout seul comme un âne hâté.,.

Joan Pierre.

Je tremble devant une femme,

J'ai peur devant Catilina ;

Mais pour mon pays, sur mon âme,

Jamais mon cœur ne fouina*

Je hais le charlatan qui jonglSy

Et qui s'appelle citoyen;

Comme un lion je montre Vongle

A tout renégat ou pdieni

La saison de la mirabelle,

L'élégance de Mirabeau,

Tel que l'astre d'une nuit belle

M' éblouissent comme un flambeau.

Je sais admirer VOrestie,

Et ma mémoire à Gabrio
Revient alors que repartie
Je l'oubliais pour Vagio.
Sous mon ciel abonde la figue,
Je l'aime mieux que le faisan;
Pour elle toujours je me ligue
Contre le goût du parmesan.
Enfin, ma tête de noisette,
Dans ces vers lourds comme un pâté,
Me montre entre dame et grisette
Plus bête qu'un âne bêté,
Antonin Ichac.

A UN GRAND POÈTE FRANÇAIS

Es-tu le fils du ciel ou l'enfant de la femme? Es-tu du temps
d'Homère ou de Catilina?

poète puissant, le foyer de ton âme Engendra Némésis, ren-
versant Fouina.

Laissant sur ses tréteaux le courtisani qui jongle[^] Philosophe,
orateur, artiste, citoyen,- Tu heurtes de ton vers, soulèves de ton
jongle Le monde catholique et le monde païen, Toulouse te donna

la blonde mirabelle; Un instant tu. fus grand comme fut Mirabeç-
Lu, Va, tu suivras toujours la route la plus belle, Puisque la vérité
te prête son flambeau.

Comment ne pas aimer le grand nom d'Orestie Et ne pas ad-
mirer celui de Gabrio ?

Gomment ne point sentir poindre la repartie Quand un spécu-
lateur nous vante Vagio ?

Gomment ne pas placer la savoureuse figtie Sur la table où
fuma le splendide faisan f Pour le macaroni ne point entrer en
ligue Si l'on met le gruyère avant le parmesan ?

Je dis qu'on doit aimer le printemps, la noiscletCy Mettre en
plein tapis vert la tranche do pdtc Et se griser un peu avec une
griscletc* Qui dira le contraire est un ane bdté !

HEUREUX EN MÉNAGE

Un jour, si je suis veuf et veux reprendre femme,

Moi, rhomme débonnaire et point Catilina,

Il me faudra trouver une honnête et bonne âme,

Qui de son droit chemin jamais ne fouina ;

Qui, bornant ses désirs, ne hâble ni ne jongle,

En partageant le sort d'un obscur citoyen ;

Pieuse, sans prétendre, à coups de langue et d'ongle,

Convertir le prochain, fût-il même païen.
Douce je la voudrais comme une mirabelle^
Parlant bien, sans se croire un bas-bleu Mirabeau,
D'un âge respectable, et ni laide ni belle,
Mais agréable à voir, au soleil, au flambeau;
Puis illustrée en vers par l'auteur d'Orestie,
Lamartine, Méry, Ségalas, Gabrio,
Si, sa dépense étant sagement répartie.
Nous vivrions sans danger de gêne et d'agio,
Je m'arrangerais mal pour dîner d'une figue.
Et ne demande pas des truffes, du faisan :
Quant au macaroni, j'exigerais la ligue
D'un beurre sans reproche et d'un vrai parmesan.
Mais je gage cent francs, cent contre une noisette,
Qu'en écrivant cela je me suis em pâté
Et que partout diront, grande dame et grisette : A-t-on jamais
pu voir paroïl àne bâté?
T''c Martkînon
A Dieu, dans tous les temps, la piété do la femme
li ivra quelques élus ; et si Catilina

fi tait lors très-connu comme ayant une grande dme,

JiLavier envers Dieu jamais ne fouina,

A vec les esprits faibles bien souvent l'homme jonyle.

an 'ayez jamais confiance, aimable citoyen,

ans les diseurs de beau, voulant vous faire V ongle.

egardez comme ami le juif et le païen; fi t tant que dans la France croîtra la mirabelle, D onnez quelques louanges au sage Mirabeau.

U ne femme pourtant, qui était jeune et belle, M it en son cœur l'amour, cet excitant flambeau. X vous qui connaissez l'auteur de VOrestie, S on nom était Sophie, et non pas Gabrio, P our lui cette beauté à vive repartie E tait plus que tout l'or employé par Vagio.

R édites maintenant qu'on ne lui fait plus figure j K t je pourrai alors, en mangeant du faisan, Ktouffer les jaloux qui contre lui se liguent. T ous les jours, à Paris, après le parmesan, M cme chez le traiteur, on sort la noisette.

Évitez d'avoir l'air d'être tout épate.

Regardez-la en face, cette aimable grisette, I déal poursuivi par quelque âne bdté.

LE RÊVE ET LA VIE

Honneur à l'écrivain et salut à la femme

Qui, sans souci d'Hérode ou de Catilina,
Sur notre siècle, à nous, fait planer sa belle âme
Et dont le noble but jamais ne fouina I
Que son génie immense, et qui jamais ne jongle.
Vibre chaud et sonore au cœur du citoyen I
Dans sa gerbe de gloire, en voulant passer Vongh,
La satire est stupide ainsi qu'un dieu païen!

— Ainsi je devisais avec l'ami Rahelle, L'esprit tout plein de
Bani), et nouveau Mirabeau, J'étais beau d'éloquence, et ma
verve était belle, C'est qu'au grand écrivain j'empruntais son
flambeau !

— Soudain vint à passer l'auteur de VOrestie. Je voulus voir
son nez : En avant, Gabrio !

Criai-je à mon vieux chien, prompt à la repartie; Et j'atteins le
passage où se tient Vagio.

Rouge comme un homard ou vert comme une figue. Je ren-
verse, en courant, le porteur d'un faisan t

— C'était un gâte-sauce. Alors chacun se ligue Pour que j'aie à
payer faisan et parmesan } Pristi ! pas un radis dans mon gilet
noisette t J'y trouve une allumette, un restant de pâté.

Et, — pour Monsieur Dumas, — j'attends que ma grisette Ré-
clame au violon son amoureux bête,

Joseph Evrard.

J'étais hier assis près d'une douce femme Qui veut bien voir
en rtioi mieux qu'un Catilina^ Et je lui faisais lire, au travers de
mon âme^ Que mon amour pour elle, non, jamais ne fouina.
Cette femme, cher maître, avec mon esprit jongle. Et vient de
m'amener, moi, pauvre citoyen^ En me laissant baiser le bout de
son bel onfjle, A adorer son dieu^ à n'être plus païen.

Son dieu, c'est vous, vous qui, de miinhelle, Amenez douce-
ment à faire Mirabeau, Moi, j'ai peUr de vos rimes; mais l'amour
de ma betk Me fait poète ! Allons, allumons mon flambeau. Mon
bon sens me dit bien : « Oh î reste à VOrestie^ Car tu n'as pas,
mon bon, l'esprit de Gabrio. » — J'y suis force, bon sens, voilà ma
repartie ; Elle le veut ainsi, ou bien de Vagio Un grand seigneur
viendra, qui me fera la fipie. Il faut donc, moi qui suis moins doré
qu'un faisan. Combattre, avec des vers, des'écus d'or la Hgue, Ou
prendre la couleur du jaune parmesan.

Autant changer d'amour. On mange la noisette Quand la faim
\ous talonne^ à défaut de pâté ; En vers de mirlitons, on charme
une giisette : L'oreille est mieux cachée chez l'animal bête.

Alfred Cavoretto.

L*adolescent s'énervé à l'amour d'une femme :

Las bientôt, il s'éveille : autre Catilina,

Dans les champs de la gloire, il descend corps et ânie.

Jamais à cet appel noble cœur fouina.

Seul, ce but est si beau que quelquefois il jongle;

11 retourne au foyer ; il se fait citoyen,

La discorde l'y suit, l'y brise sous son ongle.

Un procès ravivant l'ancien gril du 'pdien.

Autant qu'un beau soleil mûrit la mirabelle ;

Autant fait le malheur, il créa Mirabeau :

Louis tomba victime de sa voix grande et belle !

Mais pour tous Apollon n'allume son flambeau.

Tel Homère ferait les vers de VOrestie, Qui ne serait de force à suivre Gabrio, Tel autre à l'esprit vif, roi de la repartie. Sombrait aux écueils qu'enfante Vagio.

Chimiste, on extrairait l'alcool de la figue ; Devin, on prédirait sur un cœur de faisan; Cabaleur, on s'épuise à créer une ligue ; Mais devant quelques plats couverts de parmesan^ Quand le café vient tôt remplacer la noisette, Quand cet esprit d'intrigue, embrouillé, eniptUv. Oubliant ses calculs, ne rêve que grisette, Alors, avouons-le, l'esprit n'est plus bête,

ACROSTICHE

Dumas, tu fis Cécile, une adorable femme; U n théâtre complet ; citons Catilina, Monte-Cristo, ce roi, cet ange à la belle âme; Amaury, d'Harmental, qui jamais ne fouina; Salvator, Ingénue. Avec l'esprit tu jongles^ Pour causer en monarque ou bien en citoyen, E t, sans haine, tu fuis des jaloux les coups d'ongles Borne t'a fait sourire en te nommant pdien ?

Et, parlons vrai : ce n'est pas pour des mirabelles. Ton discours Delacroix t'a fait un Mirabeau.

Une Vie au Déaert et tes Jehannes les belles H erviront au roman de guide et de flambeau ; E t puis, vingt ans après, Médicis, VOrestie, Refoulent loin Balzac, et Sand, et Gabrio.

A qui te comparer, mon njâitre en repartie ?

Sur un point tu faiblis : hélas ! c'est sur agio. Il est fort en salade, et avec une figue, M 'est avis qu'il pourrait me dresser un faisan. M éditant Balsamo, Margot avec la Ligue, O u décrivant les lieux d'où vient le parmesan. Rêvant de d'Artagnan ou d'un c^sse-noisette.

Tu fis un œuvre encor : c'est ton meilleur pâté. Esprit fin, délicat, peintre de la grisette, li 'auteur qui te salue est un âne bâti.

Marcout.

ESTELLE

Connaissez-vous Estelle ? Estelle est une fevmç Se gorgeant de plaisirs com^le CaHUna.

Pour une bourse d*or, on l'achète ; son âme, Devant un diamant, jamais ne fouina. Avec un cœur brisé, la cruelle^ elle jçns^U, En la voyant, on perd ses droits de cito'j^en. Pourtant, elle déchire et du bec et de Vongk, Et n'aime de T^iupur que le plaisir pdieri.

Quel contraste I son nom rime avec mirabelle : Tel Narcisse le
Beau rime avec Mirabeau.

Ah I c'est que, vo^ez-vous, lai laide, elle est ši kelk! De ma vie
elle fut l'adorable flambeau.

Gomme je la peindrais, si j'étais d'Orestie L'auteur fécond , ou
bien ce chçirmant GabvioJ Je dirais son esprit, sa fine repartie,
Qu'elle a sa cour au bois, tripote Vc^g^iç... Services sont égaui^
aux pépins de la figue; Elle a ceinture d'(V, plumage de faisan;
Contre le beau, le bien, elle lutte et se ligue ; Fait bénir un poi-
gnard, comme un vrai parme9un ; Sait ronger un amant, comme
up ver ^ idoisette^ Et vous hacher le cœur comme chair à pâté...
... Et je l'aimais alpfs qu'on l'appelait g'risette; Je l'aime encor
Phryuée ! Ah ! suis-je assez bête !

Un Némorin du xix^ siècle,

Vit-on jamais dans l'histoire une femme^ Il y en a-t-il une ai-
mant Catilina?

Voudriez- vous aimer celui ûontVâme, E n tant de circons-
tances fouina ?

M e préférez-vous pas celui qui, dans la jungle, T oujours cou-
rageux, fut un brave citoyen, A rréta, le tuant, le tigre dont V
ongle liabourait son corps comme ferait un païen?

Et, loin de sa patrie, en mangeant mirabelle, Xavier se rap-
pelle et aime... Mirabeau.

Antonin, le soir, rêve à sa toute... belle.

Me l'ayant vue qu'un soir, et au... flambeau, D 'Agamemnon,
on passe alors à Orestie, Redevable à Dumas doit être... Gàbrio.

Bhl ne lui doit-il pas une bonne repariie.

Dans ses bouts-rimés où il précède Vagio? Un homme, au pays où croît \di.,,' figue.

Mangeant un bon lièvre ou un... faisan.

Arrosé de bourgogne, alors oublie la... ligue, Sans laisser toutefois le... parmesan; M ais il casse aussi fort biçn la noisette.

Et ne regrette nullement ui^... pâté- Renoncer à cela pour une... grisiette, Y songer, serait être un âne bâteau.

Rose COURCELLE.

Chanter les vertus de la femme.

Chanter aussi Catilina?

J'ai essayé ; mais, sur mon âme, Ma plume, à ce moment, fouina.

Est-ce à dire que]& jingle.

Que je me ris du citoyen ?

— Non. — Mais ce méchant coup d'ongle Direz- vous, est d'un païen : —

— Bien que j'aime la mirabelle.

Et que j'admire Mirabeau,

Bu grand tribun et de la belle Je vois les taches, sans flambeau.

Mais que dirai-je de VOrestie, Non plus que de Gabrio ?

Ma mémoire ne s'est répartie Qu'entre Carême et Yagio :

Je préfère vous parler de figue.

De chevreuil ou bien de faimn.

Ah I Rissette contre moi se ligue Pour vanter le parmesan.

Après la noix et la noisette, Rien n'est si bon qu'un fin paie,,
N'en déplaie à la grisette.

Qui me traitera d'une bâté.

Préservez-nous, mon Dieu ! d'insulter une femme, Comme le
fit, jadis, Lucius Catilina !

De bronze était son cœur, de fiel était son âme; Les honneurs
l'enivraient ; mais un jour il fouina.

Il est curieux de voir un Chinois quand il jongle ; Bien que ce
soit, chez nous, Pétaut d'un citoyen, Qui vit de charité, qui boit ru-
bis suf V ongle, Et, quand il est repu, jure comme un païen.

Parmi les fruits divers, la prune mirabelle Fut, dit-on, l'un des
mets du inb\in. Mirabeau, Suivant les connaisseurs, elle est
bonne, elle est belle, Et jette un vif éclat sous les feux du
flambeau,

D'Eschyle, avez- vous lu la fameuse Orestie ? Je préfère à ses
chants les vers de Gabrio, Cet auteur si profond, si plein de repar-
tie, Dont l'éditeur a su retirer son agio.

Je ne sais, cher lecteur, si vous aimez la figue. Que l'on sert,
aujourd'hui, bien avant le faisan; Car, pour changer tes us, tout le
monde se ligue. Bientôt, avant le rôti, viendront le parmesan, L'o-

range, l'abricot, la pêche, la noisette; A la fin du repas, paraîtra le pâté.

De cette façon-là procède la grisette ; Celui qui fait de même est un âne bête.

Dumas, reconnaissez si c'est une femme Qui méprise au plus fort maître CaiUiiM; Mais qui, avec plaisir, louerait votre grande âme, Supposant qu'Alexandre jamais ne fouina.

Drôle de personne, qui aime la jungle Mieux que la vie paisible du simple citoyen I Qui parle bien français, sait l'italien sur Vongle, Et admire la grandeur du philosophe païen.

Bref, osere^vous croire que j'*aime la mirabelle, Beaucoup plus que j'estime le talent Mirabeau ?

Voyons, trouvez- vous mon énigme assez belk ? Pour me reconnaître, vous faut-il un flambeau ? ■ Me prenez-vous pour quelque Orestie, Pour une émule digne de Gabrio, Connaissant à fond la vive repartie;

Ou pour maître Guérip, attentif à l'agio, Qui se contenterait de donner une figue Lui rapportant au moins un beau et bon faisan ?

Avec de vains efforts, contre vous je î^q ligue : Vous avez deviné... Aussi, le parmesan ^ Les pommes, les poires et la noisette.

Ainsi que le chevreuil avep le pâté.

Serviront au repas où, vêtu en grisette, Vous présiderez, sur cette invitation d'âne bêtèf

EN FAISANT DES VERS, — PUISSANCE DE LA RÉFLEXION

TransfoTOpns to^t cl'abo.rfl pn iin Vor§ cette, fern^m^

Dont notts parle Duflfias. Et cq Çatif/mo!,

Qui vit pour mettre en pei^ie, e>t la rime et ti^oi^ awf^

Qu'il meure à l'instant', Mais que faire ç^e Fç^inckf

Je ne dois pourt^n^ pas tput ti;pr ; ^t, ^î j^ jongUe

Avec le grand Pjuna^^, ce Ipyal c^tçij^^.^.

Il faut garflpr ^^ç rjws, pu t^ien, d'un gps^^d ppup d'on^i^.

Terrasser la dpiilpqr et deypnir jiaîçV».

C'est pour lui très-facile de flf^fittrp, iip,ixf^}^jâlle,

A côté du gr^pd pom (poftnu) de,]\j{\vQf^e,çt;Vi\

De rirper, en jpuai^t, c^ mp|i î^yeç p.elle^y

Aussi facilement q\;'on é^pjn^ ^n ^i^6^a^.

Pour moi, c'est ^jfférppt. jf^e^ y^rs dp r([TO^ig

Sont bien plus ?\gré«|l)le^ que 1^ voix 4© GaJ^xV^ \

Mais je crois qu'ic^-bas la vivQ r^jjarf^^

N'est point ce qu'il me f^ut. Je pr^fêfe Vagiq,

Que faut-il inventer pour que)a rime PiQ^ke ;

Concordp avec ligue ? et pojir le mot faisait.

Quelle phrase trpuver? Moi, je sors (i^ la l\gm;
Ma tête ne vaudra jamais un parme^ç/if,.
Mais, de ce grand cpcours yşut-on voir]a ?jqt5^f(^?,
Yoilà : C'est un progrès, ^q mopde eşt p\o^\k*
Français, faites (le^ vers er^ fljl^^pt]ş gnsfif^,
Alexandre le veut ; puais, moi, je suis h^té.
Salmis.

- tx -

MON PREMIER AMOUK

C'était un ange, ami, sous les traits d'une femme:
Elle eût séduit Caton, vaincu Catilina.
Dans son regard d'azur se reflétait une âme
Qui fut grande toujours et jamais ne fouina,
— Elle donnait au pauvre, au nomade qui jongle,
Au proscrit malheureux, à chaque citoyen :
Elle eût du petit doigt donné le charmant ongle.
Pour sauver de l'enfer le Turc ou le païen, —
Son sourire était doux comme une mirabelle;
Elle eût, comme orateur, fait pâlir Mirabeau,
Michel-Ange et Rubens eussent dit : Qu'elle est belle !

Mais de l'hymen jamais n'alluma le flambeau.

Encourageant les arts, admirant VOrestie,

Et lisant tour à tour Méry, Karr, Gabrio,

Faisant à tout propos une fine repartie,

Et flétrissant l'amour quand il en fait agio.

Et comme les oiseaux elle adorait la figue.

Elle eût, pour ce fruit-là, donné lièvre et faisan,

Louis treize et son trône et la Fronde et la Ligue

Roquefort et Gruyère, Auvergne et parmesan.

Souvent elle dînait d'une simple -noisette

Alors qu'elle donnait au pauvre son pâté

Elle n*eut plus, hélas! ma divine grisette.

Qui me disait, ami, que vous étiez bâti.

« Est-ce aussi d'une louve ou du sein d'une femme

» Qu'à Rome fut nourri l'odieux Catilina ?

» Quel poison versa donc sa mère dans son âme?

» Avant de l'élever, sans doute, elle fouina,

» Il faut avoir hanté quelque antre ou quelque jungle

» Pour n'avoir pas au moins le cœur d'un citoyen;

» Ne rien avoir d'humain ; qu'une griffe au lieu d'ongle ;

» Être sauvage ou monstre ou quelque affreux ^jaïew.

» Mieux vaut million de fois la moindre mirabelle.

» Reportons-nous plutôt à ce grand Mirabeau,

» Dont l'éloquence était aussi noble que belle,

» Des orateurs; encor, la gloire et le flambeau, »

Ainsi parlait, un soir, à l'auteur d'Orestie, Son collègue Méry,
soupant chez Gabrio.

Alexandre, à qui vient vite la repartie. Se plaint des mauvais
tours que leur fait Vagio, En croquant une amande incluse en une
figue.

Tandis qu'on leur servait sur table un beau faisan ; Mais peste,
ajouta-t-il, pour l'envie et la ligue ! Je m'en soucie autant que de
ce parmesan,

— Voyez ce ver rongeur mordre à cette noisette ! S'écria Ga-
brio, leur offrant du pâté,

— Je vois là, dit Dumas, une aimable grisette Refusant ses fa-
veurs à quelque Ane bête,

André Julliex.

— oO —

Amia, phantons la vin, Qt courtispps 1^ femme. Que nous
ir^portp à pou\$, Prutu^, Catil^r^q ^ Foin dp la poUtiquej elle
refrqidjt ydme,.

Plus d'un ambitieux, devant Ip vin fouina.

Vive Nqué ! la vigpe ^vep ïiqtre ^sprjt ^'pn^^. Des coteaux bourguignons j'aime le c^oyen ; Aux zélés catholiques, jp donnerai^ ^uf Toayie, Car je n'aime le vin que Iqrsqu'il qst p(iiet\. Je réserve aux qnftnts 1^ blpnde miraheilç.

Et j'admire de loin, l'éljïqient Miraheau»

Je n'ai qu'un seul soupi : ^i la ven^aqge ^^t HUe Que me fait la science et son brillant fiçimbeçiul S'il boit en bon vivant, rou-teur de VO,m(ie A droit à mon estime bien mieux que QçiUt^^.

Le champagiie, aM dpssert, ^qulılq ^ repartiei Au plus épais banquier, princq (Jq Vagio, Le chaleureux bordeaux ge hs\\i avaut la j^Wi^, Et j'aime en arroser une aile de faisaj}.

Aucun vin étranger i^e peiut entrer eu ligiiÇ Contre le vin français. Après le pç^rmçs^u.

Pour le rendre meilleur, la poix ou la nçiseUe Et sur petite ta-blo, de perdri^^ uu pa{é, Avoir pour vis-à-vis une folle grisette Voilà ce qui me plaît, san^ être âne Mté.

Gabri*. Lemary.

CE QUE JE VOUDRAIS

Je voudrais d'un sérail la plus charmante femm^,

Point de conspirateur compae Gatilim

Qui dans une bataille à Dieu rendit son cim \

Et que devant l'honneur ja^mais on nç fouim-

Mais ce n'est qu'un vaiçi mot avec lequel pr jogle,
Ce n'est plus un prgueil d'être bon citoj^eu;
On peut faire faillite, — au prochain rogger Vçmgle^
Pour avoir le Pactole on ge ferait paien ,
Je voudrais qu'on fût doux comme une mirçik^le,
Et ne plus écouter tous les faux Mirah^m;
Je voudrais la vertu dans le cœur d'une hella,
Que de l'amour jamais s'éteigne le fiav(ihea\i;
Je voudrais bien tourner les vers comme OreiStiç,
3Iais je n'ai pas l'esprit fécond de Gabvio
Dont j'admire la vive et fine repartie;
Je voudrais ne voir plus les tripots, Vagio;
Je voudrais, en goqrpand, au lieu de banne figue
Qu'à table on me servît pn superbe faisan ;
Contre mon estomac vput-on que je me ligue f
Je voudrais au dessert un peu de parv^esan ;
Laissant à l'écureuil la friande noisette,
Je voudrais bien encorde perdrix un pâté;
Je voudrais les faveurs d'une jeune griseite;
Mais j'ai soixante hivers! ô vieil âne bâtéf

Un gourmand qui prend une femme Est semblable à Catilina:

Il prend un corps et jamais Vâme, Trône où toujours il fouina
t Il bavarde, il remue, il jongle ; Mais c'est un pauvre citoyen ;
Dans les sauces plongeant son ongle.

Il s'enivre comme un paten.

Quand il parle de mirabelle, Il se croit plus qu'un Mirabeau ;
Mais quand il veut chauffer sa belle, C'est là que s'éteint le flam-
beau ! ' Il se moque de V Orestie Et plus encor de Gabrio, Et, s'il
trouve une repartie, C'est dans l'argot de Vagio, Dans le dîner
laissant la figue.

Il prend la truffe et le faisan ; n donnerait le roi, la Ligue, Pour
un potage au parmesan.

Quand sa femme ouvre la noisette.

Il dort repu sur le pâté, Rêvant le nom de la grisette Qui le
traite en âne bûté.

H[^]las ! je ne suis qu'une femme !

Si j'eusse éi& Catilina,

Oui , je le jure sur mon âme,

On n'eût pas dit : Elle fouina.

Je vois le charlatan qui jongle

Devant le badaud citoyen ;

A Pierrot s'il donne sur V ongle,

Celui-ci crie : le païen !

J'aime la prune mirabelle,
Et les lettres de Mirabeau ;
Sa Sophie était belle
Pendant le jour, comme au flambeau.
Le brave Eschyle et VOrestie,
Ni les écrits de Gabrio,
Ni la plus fine repartie
Et toute sorte d'agio,
Pour moi, ne valent pas la figue
Dont se régale le faisan.
J'aide à former la ligne
Contre le parmemn.
Je croque la noisette^
Je mange le pâté,
Transformée en griayette :
Et je ris de l'âne bâlè.
Jlle.

LA FEMME

Dans tout événement il se cache une ferarne ,
.L'amour rendit cruel le vipux Gatilina, ;

Du bien comme du mal, toujours la femme çst Vâme ;
L'homme à rappréciç* bien souvent fouina :
Pour lui plaire, chacun à sa manière jongle;
D'un despote elle fait un tr^s-bon citoyen ;
Pour aimer, pour haïr, ç\\e a psirfois trop d'ojigle;
D'un saint de sacristie, elle fait un païen,
Doucereuse souvent coaime la mirabelle;
Elle attise le feu du cœur d'un Mirabeau ;
Qui de nous n'est heureux d'être ^inié d'une belle!
Pour tout homme l'amour fait briller son fiav^beau,
La femme au grand Dumas inspira VOrestie;
Et plus d'une Laïs a servi Gabrio ;
A tout toujours la femme ^ vive repartie;
En amour elle est reine et fait de l'^g^p;
Son langage a parfois la douceur de la figue ;
Tout bon chasseur pour elle aime abattre^ un faisan ;
La femme, sous Henri, sut fomeuter la ligue;
Elle nous fait filer comme le parviesan ;
Elle aime dans les bois à cueillir la noisette;
Et déteste le sot à l'esprit en\\pâté;

Vive pour le plaisir une simple grisette /...

Par la femme toujours l'homme sera bête,

F. Flamant.

Oij

On la combat, et, moi, je défendrai la femme, Eussé-je à me heurter contre un (kitilina, A braver le concile où Ton niait son ar»^, Outrage ou maint rhéteur aux abois fouina.

Je défendrai ses droits, avec lesquels on pngle. Comme on fait bien souvent de ceux d'un cUoye'f^ ; Et, si quelqu'un osait l'effleurier de son ongle, Sans pitié, sans remord je tuerais ce pa'ien,

— Las I pour beaucoup la femme est moins que mirabelk /.. C'est, au plus, un jouet 1 ! — Ombre de Mirabeau, Réveille-toi, dis-nous combien sa tâche est belle.

Toi qui nommais Sophie : un céleste flambeau ! Avec toi, qui n'admire, auteur de VOrestie, Des Scudéry, des Staël, des Sand, des GakrWi Le tact, le goût, le sens, la fine repartie, Qu'elles vantent l'amour ou blâment Vagio t A qui le méconnaît, je sais faire la p>gue :

Je le tiens bon pour vivre où se plaît le faisan ; . Digne d'aller grossir des eunuques la ligue; Digne d'être ga\;)é de truffe et parmesan.

Quant à nous qui vivons d'un rien, d'une noise^e,

— Sans médire pourtant des vertus du pâté, — Nous aimons à chanter noble dame et grisette; Nous aimons à flétrir leur détracteur bête,

J. J. Suzanne,

LA FEMME AU PREMIER TEMPS

Au sortir du néant, Dieu nous donna la femme.

Elle était chaste et pure : aucun Catilina

D'un monstrueux amour n'en avait souillé Vâme;

Son cœur était sincère et jamais ne fouina.

Elle ignorait le fard, ce perfide qui jongle

Et conduit à sa perte un faible citoyen;

Sa main était sans tache et vierge était son ongle ;

Vraie, elle eut convaincu l'incrédule païen.

Elle n'affectait point la douce mirabelle

Qui cache trop souvent le méchant Mirabeau,

Ses roses et ses lys, la faisant toujours belle ^

Allumaient en nos cœurs de l'amour le flambeau.

Son éclat défiait la plus belle Orestie,

Ses vertus éclipsaient celle de Gabrio,

Le baume seul était Punique repartie

Qu'elle rendait au mal à titre d*agio.

Sans simuler jamais la délicate figue,
Sans dévorer non plus du chasseur le faisan,
On ne la voyait point dans une ignoble ligue
Absorber le Champagne avec le parmesan;
Et, dans un sot délire, en brisant la noisette.
Entonner hardiment sur un ton empâté
Les couplets effrontés de la triste grisette
Transformant son héros en un âne bâti,
Jule? RiCHOMME fils.

ou TROUVE-T-ON LE BONHEURS

L'homme jaloux le cherche en épiant sa femme; Le traître, en conspirant, comme Catilina; Le moine, au fond du cloître où s'épure son âme; Au combat, le héros qui jamais ne fouina.

Au coin du carrefour, le Bohémien qui jongle Le procure à l'enfant de l'humble citoyen ; Le mendiant l'éprouve en écrasant sous Vongle L'insecte redouté plus qu'un tyran païen,..

Sous l'ombrage fleuri de l'arbre à mirabelle, Plus d'un jeune orateur, moins laid que Mirabeau, A rêvé le bonheur, assis près d'une belle Dont les yeux, de l'amour allumaient le flambeau. Dans d'autres régions, l'auteur de VOréstie Et de sa digne sœur, l'aimable Gabrio, Dumas, l'incomparable homme à la repartie, Puisse un bonheur plus grand, qu'un dieu de l'agio. Le bonheur d'un marmot, c'est de croquer la figue ; Celui d'un gastronome habile, un beau faisan. Pour un cœur polonais, il n'est que dans la

ligue. Et le mien serait d'être un bourgeois pai^mesan . Un bon docteur d'ici, recherchant la noisette. Dit qu'au quartier latin, en mangeant du /W//', Il goûtait le bonheUr avec une g risette.

Qu'entretenait, hélas! un vieil âne bâté.

Je ne suis point homme ni femme, Gicéron ni (Jatilina :

Je suis un animal sans dme, Et mon esprit toujours fouina.

Lorsque lourdement ie jongle A la porte d'un citoyen, • Je suis payé rubis sur Vongle ; Car il me rosse en vrai païen.

J'ai toujours vu dans mirabeile La femelle de Mirabeau.

D'une intelligence rebelle, Il me faudrait plus d'un flambeau Pour m'éclairer sur VOrestie Et sur l'esprit de Gabrio.

Je suis très^auvre en repartie Et he comprends rien à Vagio.

Préférant le foin à la figue, Le chardon au meilleur faisan, Je servirais le roi, la Ligue, Le Turc ou le Parmesan.

Va-t-elle cueillir la noisette Ou manger sur l'herbe un pdté, C'est moi qui porte la grisette; Car je suis un âne hâté,

AUBOKON,

Aux bouts rimes Dumas, qui commencent par femme,

Je souscris pour savoir, du grand Catilinà,

Ce que des deux-cent vingt chacun pense eti son âme

Et comment chacun d'eux entend le mot : fouina.

De son style je veux voir comment chacun jon^fe;

S'il est pôte vif ou triste citoyen;
Ce qu'il fait de son doigt, ce qu'il fait de son ongle;
S'il se révèle juif, catholique ouyâien-,
Comment il couchera la douce mirabeUé
Côte à côte, et sans rire, auprès de Mirabeau.
Combien papillonnant, dans les yeux de leur belle,
Tiendront la bouche en cœur allumer leur flamheànt
Combien profiteront de la rime Orestie
Pour vanter Alexandre et chanter GabHo^
Et citeront Méry, roi de la repartie^
Et nommeront Rothschild, prince de Vagio^
Je veux pour mes vingt sous, je veux voir urne figiie
Par deux-cent vingt esprits mise près d'un faisan ;
Comment ces deux-cent vingt aborderont là ligue
Pour se rabattre enèuîte après le parmesian.
Je souscris pour les voir, rongeurs sur la noisette,
AffFriandés gourmands à l'assaut du pâté,
Et compter à la fin, après le mot grisette,
Combien se serviront des ittOts : âne bâttt
Eugène Arbis.

CE QUE J'AIME

Avant tout, j'en conviens, j'aime une aimable femnie.

J'aime aussi Cicéron, contre Catilina

Exhalant tout le ûel amassé dans son âme;

L'homme qui sur l'honneur jamais ne fouina,

La jeune équilibriste adroitement qui jongle ;

J'aime un cœur franc et droit; j'aime un bon citoyen,

A personne, jamais qui ne sut rogner Vo7igle,

Sincère dans sa foi, catholique ou païen;

La prune au doux parfum qu'on nomme mirahellej

L'orateur plein de feu rappelant Mirabeau,

Le soir, près de mon lit, j'aime à voir une belle

S'apprêter, souriante, à souffler mon flambeau.

J'aime à lire souvent l'auteur de YOrestie;

Les ouvrages charmants qu'écrivit Gabrio,

De Dumas ou Méry l'esprit de repartie,

Celui qui s'enrichit sans faire d'agfio.

Aux plus doux chasselas je préfère une figue;

Mieux qu'un dindon truffé j'aime encore le faisán^

L'homme avec les dévots qui jamais ne se ligue.

J'aime un macaroni au plus ^m 'parmesan.

Au bois, j'aime à cueillir la fraise et la noisette;

Sur ma table à flairer le fumet d'un pâté.

J'aime à folichonner avec une grisette,

Et près d'elle à courir sur un âne bûté,

A. L. (de Ghâteau-Gontier).

CE QUE J'AIME ET CE QUE JE N'AIME PAS

J aime comme à vingt ans Ton peut aimer sa femme, —

Je n'aime pas ainsi votre Catilina ; —

Je veux aimer toujours, aimer avec mon awe,

Sans estimer jamais qui trop souvent fouina.

Mon amitié n'est point au chevalier qui jogle,

Car il est rarement honnête citoyen ;

Et, s'il m'offrait sa main, j'évitais son ongle,

Je fuirais loin de lui, comme on fuit un païen.

Taime, croyez-le bien, la fraîche mirabelle

Du paradis charmant de ce ^rdnd Mirabeau.

Provence bien-aimée, tu seras toujours belle,
Puisque Méry sur toi fait briller son flambeau.
J'aimerais posséder la plume d'Orestie
Et j'admire l'esprit si fin de Gabrio,
Fou d'un contemporain, prompt à la repartie, ^
Mais ennemi juré d'escompte et d'alto.
Jadis, le père Adam aurait pour une figue
Donné, j'en suis certain, un superbe faisan;
Aujourd'hui, le bon goût se fait jour et se ligue
(ontre un dessert friand, livré sans parmesan.
J'aime surtout cueillir la fraise et la noisette,
Emportant avec moi le bon petit pitié
El. si le long d'un bois, vient roder la g risette,
Je serai fort heureux de n être point bâti.
Albésjane.

FUTILITÉ

L'éternel touirpuissant en corps créa la femme^ Notre grand'-
mère à tous comme à Catilina^ Et le diable, dit-on, fut chargé de
son dnie: A ce rude labeur jugez s'il fouina!

Car avec notre cœur à souhait elle jongh^ Plus*habile en cet art que tel grand citoyen; Nous subissons la loi que nous trace son oiufie, A son culte jamais on vit homme poiien.

Passons vite, passons la blonde mirabelle, Car déjà j*aperçois l'ombre de Mirabeau Et celle de Sophie et si tendre et si belle, Pour qui longtemps brûla cette illustre flambeau. Ignorant les beautés des vers de VOt^stie, Ainsi que les romans de maître Gabrio, Je voudrais de Véron avoir la repartie, Et puis du juif des rois un seul jour d'agio. Mais ces biens d'ici-bas me font toujours la figue, Chez moi jamais n'entra la plume d'un faisan^ Et, si contre ce fat, un beau jour, je me ligue^ Qu'il soit Grec où Chinois, Français ou Parmesan^ Je n'en veux pas laisser gros comme une noisette^ Et que son foie aussi serve à faire un j)«7é. A ce noble repas j'invite une grisette, Car je sens que mon. cœur n'est pas encor bdté.

Arnoust.

UNE AMBITION RÉTROSPECTIVE

J'aurais voulu être la femme

Du très-illustre auteur du traître Catilina :

Tout me semble beau dans son âme;

Ailleurs que dans ce vers jamais il ne fouina»

Il m'eût appris comment on jongh

Avec l'esprit d'un citoyen;

Je saurais sur le bout de Vongle
Raisonner peuple juif ou païen.
Lui, cultivant la mirabelle,
M'eût fait connaître Mirabeau,
M'eût peut-être un jour trouvé belle,
Par Cupidon et son flambeau.
Il m'eût mené voir Orestie,
Et j'aurais vu sa Gabrio;
J'aurais l'esprit de repartie^
Avec lui jamais d'agio f
Tous deux nous aurions fait la figue
A table autour d'un bon faisan
Au sot qui contre lui se ligue,
Suinteux mangeur de parmesan.
Mais las ! je croque une noisette r
Quand je mangerais un pâté.
Hélas! hélas! pauvre gnsette.
Étrille encore ton a ne kUé,
Aléa.
Non, je ne suis point une femme.

Et ne sais si Catilina
Eut le cœur tendre ainsi que Vâme,
Ce qui fut cause qu'il fouina.
Je n'aime pas, certes, qu'on jongle;
Je suis un brave citoyen.
Qui, quand il faut, se lime Vongle,
Et sans jurer en vrai païen.
Que disais-je de mirabelle t
C'est la Sophie à Mirabeau,
Qui fut sentimentale et belle.
Et s'éteignit comme un flambeau.
Ah ! parlez-moi de VOrestie
Ou de l'aimable Gabrio,
Dont l'excellente repartie
Ne roule pas sur Vagio,
Je n'estime pas trop la figue.
Ayant sur mon assiette une aile de faisan;
Bien plus, contre vous je me ligue.
Si vous m'offrez du brie ou bien ^\x parmesan. J'aime à
cueillir la noisette

Dans les taillis, et suis fou du pâté ;

Mais vive le Champagne et la douce grisetete.

Que j'idolâtre, hélas ! comme un âne bête !

Pas n'est malin de parler de la femmes De narrer les exploits
du beau Catilina, Ou bien, comme Platon, d'étudier notre âme ;

Mais, pour cet atroce mot de fouina.

Depuis deux jours, mon esprit jongle.

Sans pouvoir en bâtir un vers bon citoyen ; Je sais pourtant
fort bien, et jusqu'au bout de Vongle, Que Baudelaire en fait par-
fois de plus païen.

Au vieux cognac, j'aime la mirabelle. Et chacun sait ce que fut
Mirabeau ; Mais, pour vaincre au tournoi, fais-moi la part plus
belle;

Alexandre, prête-moi ton flambeau.

Dis-moi, toi qui sais tout, ce que fut Orestie; Est-ce un auteur
charmant ainsi que Gabrio ?

Allons donc, esprit fin, prompt à la repartie. Réponds ! et je te
rends le change et Vagio.

Voilà bien seize vers ; valent-ils une figue? Je pourrais les don-
ner au moins pour un faisan. Cet oiseau renommé des soupers de
la Ligue,

Pour un macaroni au parmesan.

N'était de l'autographe , il me faut la noisette; Tu l'as promis,
Dumas : c'est le prix du pâté. Ta parole vaut mieux qu'un baiser

de grisette : On peut donc y compter. Adieu: l'âne est bûté.

L. Jacoluot, ornement

Notre immense univers rompt-il une femme

Ayant lu Cicéron brisant CatUina,

Qui démontre au sénat que, dans sa vilaine âme.

Le courage et l'honneur, chacun d'eux fouina?

L'homme, de son côté, dans sa jeunesse jongle

Avec ces rudiments qui le font citoyen.

Le maître leur enseigne, et jusqu'au bout de Yongh^

Ce qu'il faut admirer du grec ou du païen.

De son côté, la femme, avec la mirabelle.

Saura faire une tarte, en laissant Mirabeau,

Ce génie inspiré, dont la fougue est si belle.

Qui de quatre-vingt-neuf alluma le flambeau.

Bien belle est celle aussi qui créa VOrestie

(Mais je passe ce vers, ignorant Gabrio).

Que j'aime aussi celui qui, de la repartie,

En ce joyeux concours, fait un noble agio t

Aussi, de mes repas je supprime la figue.
Tous les mets succulents, le perdreau^ le faisan;
Contre mon cuisinier je veux faire une ligue,
Et ne veux à dîner qu'un peu de parmesan ;
Car, pour les bouts-rimes, je laisse la noisette;
Je m'inscris pour un franc : c'est le prix d'un pâté
Que, pour une journée, achète une grisette.
Et votre serviteur signe : Un âne bâti.
Alb. Erdxaxela.

A CICÉRON

Ah î qui t'aurait prédit qu'une aiguille de femme
Te punirait d'avoir vaincu Catilirm?
Qui t'aurait dit qu'un jour, Romain à la grande âme,
Ta langue, qui jamais ne se tut ni fouina,
Servirait de jouet. Comme un tigre en sa jungle,
Ta parole traquait le mauvais citoyen.
Et les conspirateurs, honteux, rongeaient leur ongle
Quand tu jetais ta voix au prétoire païen.

Le jardin où ta main greffait la mirabelle.
Au moment du danger, s'ouvrait à Mirabeau,
Et Rome savait bien, ta Rome alors si belle,
Que pour chercher le mal, elle avait ton flambeau !
Tes loisirs auraient pu nous faire une Orestie;
Car ton esprit charmant eût créé Gabrio,
Les échos du For^{um} savaient ta repartie
Mieux que Plutus, jamais, ne connut Vagio,
Comme Horace à Tibur, tu trouvais qu'une figu£,
Si l'on était content, valait mieux qu'un faisan.
Et que des noirs soucis, pour dissiper la ligue.
Il suffisait souvent d'un peu do parmesan,
Pourvu que le Cécube, à la fauve noisette
Empruntât sa couleur, dans le vase épaté.
Et que la muse vînt, poétique grisette,
Chansonner, en riant, quelque Midas bâti,
Gustave A**.
Devant une gentille femme.
Plus que devant Catilina,
Je sentirais faiblir mon âme£,

Qui pourtant jamais ne fouina.
Alors qu*avec nous Ysunour jonqle^
Héros de mars ou citoyen,
On n'a pour lui ni bec ni d'ongle;
H est l'idole, on est pa'ien.
Un vil noyau de mirabelle,
Le cœur ardent d'un Mirabeau,
Égal jouet pour une belle !
Papillons courant au flambeau!.,,
.... A la mort!... lisez VOrestie!
.... Mais bah 1 — nous dira Gabrio,
Toujours prompt à la repartie, —
L'amour! c'est... c'est de Y agio! —
— Lors, plus. d'amour I... ô douce figue.
Truffe, perdrix, chevreuil, faisan.
Contre lui formez une ligue
Que cimente \e parmesan!
Excluez la maigre noisette.
Mais admettez le gras pâté !
Plus d'amour !... — rien qu'une grisette.,,

C'omme un bât pour l'âne b  t  .

Ah, monsieur, elle est folle !— Et qui donc?— Qui ?ma/>»i?
we/ —Et de quoi?... — De bonheur I Oui, par CatUinat Vous avez
su trouver le chemin de son   me Qui devant une gloire oncques
ne fouina :

— «   cris vite    Humas,    cet homme qm jongle Avecque
prose et vers,    ce grand citoyen

Par qui drames, romans, journaux sont faits    Vongle ;

Écris vite, te dis-je, ou tu n'es qu'un païen!

Le Dieu qui fait les rois, qui fait la mirabelle.

Qui fit Trimm et Méry, qui créa Mirabeau,

Ne pouvait l'octroyer une chance plus belle

De fondre tes rayons en Vimmense flambeau .

Meurs... ou sois imprimé!... Foin de leur Orestie,

Vivent les bouts rimes où règne Gabrio!

J'ai dit!... » — Monsieur, ma femme, outre la repartie,

Aie geste aussi prompt que les coups d'agio.

Si je n'ob  issais mon nez deviendrait figu>e.

Et je serais bientôt plum   comme un faisan.

Donc,    ce grand désir il faut que je me ligue :

C'est triste, mais qu'y faire? Iroquois, Parmesan,

Ou Français, par la femme est réduit à noisette!,,.

— Eh ! divorcez, que diable... — Oui dà ! joli pâté ! Si lionne est la femme, hyène est la grisette;

Où que l'on se retourne, on est toujours bête!...

Alfred Ettoc.

Je ne suis pas près d'une femme Plus qu'ui) autre un Catilina;
Mais une nuit je manquai d'âme :

L'ange était laide, amour fouvna, l' H eontais hier, dans
] %ju »gle, A Passamy, un citoyen De Calcutta, du crâne à Yongle,
Ami dévoué, ardent pafP».

Il répondit : si Mirabelle Était Sosie de Mirabeau, Pour la
trouver aimable et belle.

Je soufflerais sur le flambeau!

L'illustre auteur de VOrestie, L'intime ami de Gabrio N'eût pas
trouvé de repartie Plus sage ou d'un plus sûr.agio; N'eût-il mangé
qu'un seul hec-figue, Eût-il sous l'œil un blond faisan, Ou, n'eût-il
pas connu la ligue De tous les mets au parmesan.

Aussi fut^lle à peau noisette Ou lourde, hélas, comme un pâté.

Si je dédaigne une grisette, Pardieu, Mérv sera bête,

LA FEMME ET LE MARI

Alexandre Dumas, le soutien de la femme.

Prenant chaque mari pour un Catilina,
M'a paru bien plus grand, je le dis, sur mon âme^
Que le fameux César, qui des Gaules fouina»
Le mari pour la femme est le tigre en sa junglh,
Soldat ou magistrat, gendarme ou cUoyen,
Je craindrais certes moins d'une mégère Veiiglei
Que les accents criards de ce mari paient
Comment I ce teint si frais, velours de mirakeilej
Qui malgré son talent eût vaincu Mirahea»,
Le mari les ignore et laisse là sa beUe,
Pour courir à son cercle et pour lire au flambemté
Si du moins, il lisait les vers de VOrestie,
Ou bien s'il méditait l'amour de Gabriey
Il pourrait contre moi garder la repariw;
Non ! sa chimère à lui, ce sera l'w^to ;
Il rentrera le soir plus ridé qu'une figue;
Il se croira, c'est sûr, plus rusé qu'un faisan;
Mais tout contre elle, enûn, vous le voyez, se iišuej
Et si quelque étranger, Chinois ou Parmesan,
Habit noir, veau verni, gilet blanc, gant noi^He,

Vient l'égayer le soir, digérant son pâté,
L'épouse solitaire envîra la ^risette i
C'est fini, le mari devient homme bâlée
ÀLLÂIGRÉé

IZ

Je suis un amateur et j'adore la femme;
Mais, comme toi, hélas ! triste Catilina,
Je n'eus pas de victoires, et j'avoue sur mon âme
Que devant moi, toujours, le beau sexe fouina.
J'étais humilié, je disais : « On me jongle ; »
Je maudissais la vie, mon nom de citoyen ^
Et je ne rêvais plus que vengeance à coups &O7igle !
En jurant, en sacrant, comme un affreux pmen.
J'offrais maintes douceurs : groseille, mirabelle ;
Je tâchais d'imiter le fameux Mirabeau,
Et ne voyais jamais que le dos d'une belle !
L'Amour m'avait, hélas I trop caché son flambeau.
Je m'inspirais souvent du charmé d'Orestie,

Et je devenais tendre en lisant Gabrio,
Puis, m'étonnais parfois, avec ma repartie.
Eh bien! tout fut en vain!... Tournant vers Vagio,
Pour avoir plus d'argent, je vendis de la figue
Et mille choses enfin, jusqu'au riche faisant.
L'Ucn ne me réussit : c'était une vraie ligue !
Pourtant, chez moi, toujours brillaient le parmesan
Et la belle aveline, et la tendre noisette,
Et le foie gras fameux, formant un rond piittè.
Malgré tout, néanmoins, je n'eus qu'une grisette,
Oui, pour seul mot d'amour, me dit : Ane bâtè!
Abel DE Lac QUE.

UNE FEMME TROMPÉE

Hélas ! pourquoi faut-il que je sois une femme?
Et que dans mon malheur, j'aime un Catilina
Pareil à ce Romain, qui n'eut ni cœur ni âme.
Qui trahit ses devoirs, et à l'honneur fouina.
Quand de mes vœux ardents il se rit, il se jingle,

Je reconnais trop tard un mauvais citoyen.
J'aurais tout sacrifié! jusqu'à mon dernier ongle,
Pour cet homme sans foi, que je crois un païen.
Qu'est devenu ce temps où de la mirabelle,
Il feignait, le cruel, pareil à Mirabeau,
De m'offrir les primeurs, choisissait la plus belle.
De son intelligence, empruntant le flambeau.
Je lisais, j'admirais les beautés d'Orestie,
Ou les romans vantés de l'humble Gabrio.
Il me trompait alors avec sa répartie;
Et passait tout son temps à prôner Vagio.
Je reconnais enfin, qu'il ne vaut pas la figys
Dont le résidu sert à nourrir mon faisan.
Et chez lui, rien n'est bon. Au gourmand il se ligu£,
Prêt à tout sacrifier devant du parmesan.
Le gland est fait pour lui ainsi que la noisette;
Il ne mérite pas les honneurs d'un pâté,
La femme qu'il trompa devrait être grisette,
C'était ce qu'il fallait à cet âne bête.
Léon a Bicolomee.

il.lpg|PNS PgpUES

A dix huit ^jj|, | l'âgp j)|j j'?irï)^i? u^p f^^î^^e

J'étais entrepppfî^nt ppiT)me C(ifilii(ia ;

Pour lui bai^pf 1^ niaip j'^ur^is 4ftnné ipqn ân^e;

— Mais je vjgilliç bjpp vitp 6t rpon apiiour fôtiim.

candeur (Ju jeunq âg^ 1 et rnaintPn^int jejpñ/?^

Avec les sentirp^nj;?. Je suis bon citoyçn^

Garde na|,jpp\$! jp^qiips au bpwt <1p l'on/y/c;

Mais qua^t 4^ CflBi;r paie;) cppone pus un j^cpV^H.

Frelons se lais\$^pt pr^pcj^^e aux pots de viirakeJk,

Bourgeois aux grapçi^ (iiscoups dps petits J^irabeç^^

Cœurs de quipze ^ vipgj; aps ^u faxp tpint d'une hfiUe,

Et papillons (Ju \$pif ^ l'épl^t d'un fiarr^^çau.

Si j'acquérais tes 4rpU? d'autepñ de VOrestie',

Si j'acquérais tg^ drpitg d*ami de (7a&no

Et la gloire éternèjle ^ îqn npin répartie

Et l'or que ton g^pie obtient gaps agio,

S'il fallait à c^ pri? pp pqipt faire la figue

A ces riens d'aufñpfñjs, je dirais : << te faisan

» Est |:),qp / » je repñerais bpnri lY pt la ^i^Me

Pour du macarppi gppojs ^p 'parvue^at^.

J'aime entre (Jpp^ vips fips à croquer la noisette,

J 'aime à sentir le jtpffp ap sein d'un l.)Qn 2mtê :

Mais l'amour! Ah! t} donc! c'çsjt bon pour la gri\$^tte\

Et je m'en irais fier d'être up âne bâti,

G. Badîl.

LE CUpfB DE L'.J^^OUR

Oui donc peut affirmer que l'amour d'une femme

(Fût-il Caligula, Néron, Çatilib^a.)

Ne vibrera jamais au profond de son âme?

Plus d'un grand philosophe à Cf sujet fpu\n^^'

Je sais bien qu'en cel^ mainte coquette jongle,

Ou'en ses filets charmants plus d'un bon citoyen

Souvent s'est laissé pren^lre et puis s'est roi^gg Vongle

C'est un destin commun, qu'on soit ou non païen.

J'aime les doux parfums, les fleurs, la mirabelle ;

Mais, avec moins d'esprit que l'affreux Mirabeau,

J'avoue ingénument que les ye^ux d'i^nq 6e/(e

Ont parfois en mon cœur allumé le flambeau

D'un amour aussi doux que la tendre Orestie!

Interrogez pour moi le cœur de Gabrio.
Il d'ra si je fus prompt à la repartie?
Souvent, chez la Lorette, amour n'est qu'agio;
Et, tout en suçotant un délicat bec figue.
Ou le blanc aileron d'un parfumé fa'isan',
Contre son financier parfois elle se ligue,
Entre la fraîche poire et le fin parmesan \
Et qu'importe à l'amour?... Pour cueillir la noisette.
Moi, j'aime encore au bois croquer un bon vâté,
Dans un doux tête-à-tête avec une grisette.
Et qui me blâmera pourra|it-être hâté.
Boi:rP.

SUR LE POETE

11 est doux comme une femme, Et craint comme Catilina :

On sait que jamais son âme, Devant le vice ne fouina, Et qu'il
atteint dans sa jungle.

L'avare mauvais citoyen.

C'est lui qui frappe sus Vongle Du gourmand inepte et païen.

Qui préfère une mirabelle, Aux beaux discours de Mirabeau.

Sa muse, joyeuse et belle.

Nous éclaire de son flambeau.

Et qu'il nous donne VOrestie, Ou qu'il se nomme Gabrio, Toujours sa fine repartie, Nous détourne (Je Vagio.

Aux Quarante s'il fait la figue, Gomme du vol d'un faisan.

Il se soucie de leur ligue.

11 dînerait de parmesan, 11 souperait d'une noisette.

Pour offrir son dernier pâté A la plus humble grisette Ou au plus sot âne bête 1

Éhike Bvttendifr.

Tous ont parlé enfin I Causerai-je de la femme, Des grands hommes du temps, Bias; Catilina, Qui prirent leur grandeur dans le fond de leur âme, Qui bravèrent le danger où ce dernier /owina/ Vousdirai-je enfin, qu'au désert dans les jungles, On ne me vit jamais, mais qu'un humble citoyen, Des tigres, des panthères, redoutant trop Vongle Je vis modestement plus chrétien que pdien, « Que m'importe cela! comme d'une mirabelle Je m'en moque, direz- vous ; je préfère Mirabeau Qui sut par son esprit charmer plus d'une belle En montrant de l'amour l'étincelant flambeau. Parlez-moi donc plutôt des vers de VOrestie, Du charmant babillage de la belle Gabrio; Seulement alors de moi vous aurez répartie ; Nous causerons alors ne parlant pas d'agio, Mot que je méprise autant qu'une figue, Chose que mon esprit place au-dessous du faisan. Nous aborderons donc les querelles de la ligue, Les guerres de l'Italie, de tout \e parmesan. Nous nous arrêtons^, quand pour la noisette Sur les bords du bois, méprisant le

pâté Nons irons côte à côte étudiant et grisettes N'ayant pour tous témoins que Colas tout bête.

BtOTTIÈRE Ch.

CE QUE J'AI ME

J'ai hé ! 'car je suis mère él éfme.

J'aime à l'ir Caûliià, J'ai tieu dfe totitè tobt dm, J'ai hé là rittiè foUim, Jiimè Robert Hoïditi qui jàhiffle, J'aime îi honnête dtoyei; J'aime rehcohti*er sois mbh à Te Quelque traître bu quelque paM:

J'aimé à cueillir là iàWàleU, J'aime Ôeri-yèK ce ifiYàlea)à\, Db'û'é d'Ui'è éloquence si Jette, Qu'elle ècliire cominé îi JTft^!>édil.

J'aiiie ràtitetil- de VOreklê, J'aime îi ikntinet Gàhrîo, J'aimé ûlié vive rejja'rtê.

J'aime:., liàltb là! ^àVàfiô, J'aime mièlii Uhb simjJrè figue', Eli fiit de gibife^; le fàtsah Cbtttrè (Jiil le fehàSSéUt èè lî^iHe:

J'aime uhpblàge ^\ipàfiàééml, J'aiih'e àésèz ci'oqiiier la noi-seUe, J'aime enfin le Paris pâté Et si j'étais Une 'gHsette, J'aliriérkis uh âne bête.

Mbiisiëur Bbhiàs, voilà ttia jfenîke Qui mo dit que bàlîlîWàj IJbs colis{}il'gliohts hil Yâmè, Et (Jue tdujôlit-s il fôutikà.

De mol, je crois toA qu'elle jyfcjZe:

Pour le sâvbii*, éii HioyéH Qui ne se {ieigne pas de Vâh^ê Ni ne jiirfe bbmme tih paêh, Je veïlx, dbiil cbimrtlè mirabelle' Et

hàWl cbinmfe itfirîâ^eaw; Vous àd'rëssbr de ma plus h^eîle Une
demàkidë de •flû'nibea'u.

Pour qiié jb bohtiàissQ urestïe Que vous liez à Gabno Appre-
nez -iiiôl leur Repartie Qu'on dit fthe sans agio.

Donnez-moi pbiir dix sbUs dé jfi^'à'e, Pour un déiiii-frâhc de
faUM, Et je saurai si de là Li^Aè J'obtiens le bbùqdël im'MiBsàh:

Un franc eri tout : une nôlseïie Est moins chère, ifaais liti paie
Qu'on mâiige avec une gtîettk.

Coûte autaiii. Je signe

Bdté.

CE QUE J'AIME, CE QUE JE HAIS

J'aime à sentir la fleur, sur le sein d'une femme; Je hais avec fu-
reur, ce vif Catilina, J'aime des yeux bien doux/ reflet d'une
bonne âme; Je hais l'être inhumain, tout lâche qui fouina. J'aime
dans son talent, l'acrobate qui jongle ; Je hais comme je plains un
mauvais citoyen.

J'aime un beau doigt de femme effilé d'un bel ongle ; Je hais
qui tyrannise I est-il ou non païen.

J'aime ce beau fruit d'or qu'on nomme mirabelle ; Je hais dans
ses défauts l'éloquent Mirabeau. J'aime! oh! j'aime ardemment,
ton sourire, ma belle: Je hais qui do l'esprit n'admire le flambeau.
J'aime, non pour flatter, les beautés d'Orestie; Je hais^ serait-ce

vrai? vos charmes, Gabrio. J'aime et ris de bon cœur à fine repartie ; Je hais profondément les dieux de Vagio.

J'aime comiAe un enfant le sucré de la figue: Je hais le sort fatal me privant de faisan.

J'aime la liberté, pour elle je me ligue; Je hais le géromé, le brie ou parmesan.

J'aime à de belles dents voir casser la noisette : Je hais sans appétit manger un lourd pâté; J'aime à devenir fou, l'âme d'une grisette; Je hais Tignorantin rendant l'enfant bête.

Qui pourrait définir ce que c'est que la femme ;

Traître et noble à la fois comme Catilina?

Heureux et malheureux qui lui donne son âme,

A-t-il trouvé Lucrèce ou bien la Fouina?

Avec Thomme parfois il semble qu'elle jongle,

Elle fait un fripon d'un parfait citoyen,

Guérit par son amour, puis déchire avec Vongle,

Et sans plus de pitié qu'un empereur païen.

Douce elle est aujourd'hui comme la mirabelle,

Demain cruelle. Enfin, ainsi que Mirabeau,

Ame incompréhensible à la fois laide et belle,

Elle est ou l'inferral ou le divin flambeau.

Sa vie est un grand drame ainsi que VOrestie,

Qui peut mieux le savoir que voue, ô Gabrio,
Dont l'esprit enchanteur, prompt à la repartie.
Seul parmi nous jamais ne connut Vagio,
Est-il au monde rien de meilleur qu'une figue.
Qu'une dinde truffée ou bien qu'un vieux faisán,
Qu'un repas rolève par l'esprit d'une ligue.
Comme un macaroni par le sec parmesan?
Oui, — la femme semblable à la suave noisette, —
Ici je m'aperçois que je fais un pâté
Pour mieux prouver ma thèse — auprès d'une grisette.
Je me sauve — et je suis... rien qu'un âne bête.

- it -

Je fôUdtàis MVoir, cjublclufe fé>H)>iè;

La fouille Ûb CatîZinâ

Méttt-ë dâhè ihës ^ërs bèâiicôuj) 'à^â^e,

Pour plaide à celui ({iii fowinii.

Ces rinies, par un loiii- de jô^ê !

Pour les ver& du grâiid citoyen,

Je tti'il*ràbheràis bien un ongle 1

Je jure; à ritistât d'uui '^àVen;

Dé Vbtr lâlpl-iiiié mr'amİe,
 A côté du fiér Mirabeau :
 Faitë^ m }kHië Uh fieu 6eî!^é
 En me faiSkiit ddli d'uii /rdî?i6ê(itt?
 Toute M grâce d^OrèsHë;
 L*élé|âhcè de iïàhrio,
 D'Àlëiàtidre là f-epartie,
 Et de tous les Rotschild Vagio,
 Ne ^e feraient iaiëttrë là figue
 Sur la table, avant le faiscm ;
 Et que tout le iiiohdé se lî^ue,
 Mais jamais le dui* pamiesan,
 P^ pllis i^iië la frâiclie noisette, .
 Ne précéderdiit \e pâte :
 Ce sétait ditiër de {ji'rîsetie',
 diij je suis un âne bdté.
 Gomme Adam ël consorts, ce fut pab UBë fmiàe^
 Que fut vendu Càtilinà.
 Ce romain des Brutiis était loin d'avoir V'âih'e !
 — Marcùs Tullius Cicéron fouina.

Riisé comme un lama q}x\ jongle, Dans le sac du faux citoyen,
El, rubis sûr Vongle\ Il démasqua les trames dn)pdien,

— J'aime, t)Our iiioi, là pruiie 'mWaheie,

Mais je préfère à tout là voix dé Mirabeau.

— L'une... (je suis de Tours !)... elle est bbiine, elle est belle !
Mais certain Milon seul... — J'aime iniéilx ce flà)/àïieaû, L'élo-
quence!.,. — Yàntèz ràuteiii"de VOres'tie, r Pleurez aux doux cro-
quis d'amour de Gabriô.,, :

Nul ne flagella mieux, — vif à là repartiel —

Le proconsulairre agio, Que cet homme qui vit la marseillaise
figue

Couler pourtant son chef-d'œuvre!.. — Un faïsa^ Peut-être eut
pu... — Quoi donc I un brouillard de là Lifue, A ses discours mor-
dants, plus qu'un vieux pariAesà^ Yit-il préférer, lui, quelque
frusque noisette, Ou le lardon d'un pâté ?

— Cette éloquence est |)rès de l'autre iihè gnsètiè,

Pourtant.... Bouchelr n'est qu'un ^néhàtè!

A l'esprit du poète, à l'amour d'une femme lie délire me
confond : comme Catilina^ B nvier de Thonneur serait perdre
mon âme, S erais-je le premier qui devant vous fouina^ A Tes-
poir d'amuser cependant plus d'un jongle?]Youri par ce talent,
un simple citoyen

u sou jetter pour lui c'est un rubis sur Vongle.

ions, rions toujours, qu'il soit juif ou païen. Bt pourtant s'il
goûtait, la douce mirabelle Donnerait à son cœur le feu de Mira-

beau, Un soupir au poète, un baiser a sa belle.

Malgré les murs eux-même et le divin flambeau. Appas bien dangereux car devant VOrestie^ S uccombe l'insensé qui n'es pas Gabrio.

Ma foi, monsieur, tant mieux si votre répartie Étouffe dans mon cœur l'amour de Vagio.

Rassasié de pain sec a défaut de la figue, I 1 faut bien encor se passer de faisan.

Moi, les muses, morbleu, toujours me font la ligue. Apollon, comme un gueux, m'offre le parmesan. I Is me savent sans dent pour croquer la noisette, Trop friand et gourmand pour m'offrir du pâté. Rebuter dés neuf sœurs comme vieille grisette. Envoyez pâître enfin ce jeune âne bâti.

François Bbille.

ADIEU A LA VIE

Au diable par ma foi, le plaisir et la femme.

La Rome des anciens, et son Catalina !

J'entre dans un couvent pour convertir mon âme:

Que me font les crétins, qui diront: « Il fouina! »

Je n'irai pas chasser le tigre dans sdi jungle ;

L'on me verra priant, pour chaque citoyen,

Sans craindre du méchant parfois certain coup d'ongle;

Je pourrai rire un peu, sans que je sois païen,

Je me ferais confir la douce mirabelle '

Laissant aux orateurs le fameux Mirabeau : \

Et, si j'étais tenté par les yeux d'une belle,

Pour cacher mon péché j'éteindrai mon flambeau.

Je voudrais m'enivrer des vers de VOrestie,

De son portrait divin, de sa sœur Gabrio,

Puis lancer au prieur la vive répartie

Qui le ferait rougir s'il faisait Vagio.

A l'ombre de la branche où vient pendre la figue.

Je verrais dans les prés folâtrer le faisan ;

Le soir au réfectoir, sans penser à la ligue.

Je ferar mon souper d'un peu de parmesan;

Laissant aux jeunes dents fracasser la noisette,

Je mouillerais gaîment un morceau de pâte ;

Me souvenant encor de certaine grisette

Je rirais de son vieux, son pauvre âne bâti.'

Louis BOUTLLIART fls.

- ne -

CONSEILS Aux MAKIS

Quelquefois pour db^iptei* cetàiiië hunddur de famfkfe;

Il faudrait ùd Vaïïïina ; Mais modèle pareil répugne, sur mon âme:, A tout cœur bien placé qui jamais ne fouina, Et ne jalouse pas le tigre dans sa jungle.

Soyez plus tôt bon citoyen Et ne ripostez pas par couj) d'ongle à coup d'ongle : La revanche eh ménage est le fait d'un paient. Cultivez, croyez-moi, la doiicè mirabelle,

La jeunesse de Mirabeau Le réséda, Roland et la rose si belle; De la guerre intestine éteignez \e flambeau.

Pour vivre en paix. Usez lés vers dé VOrestie,

Ou bien cohultez Gabrio :

Gardez-vous d'être promJ)t à vive repartie, Faites votre métier et gare Vàgio.

Mordez-vous quelquefois!... que ce soit dans la/îgfwè

Ou sur un filet de faisan.

La paix! vive le Roi!... la paix! vive la Ligue;, Vive lePiémon-taisl... \iy e \e pairesàn! Ce qui n'empêche pas de casser la noisette,

Après là bisque et le pâté Arrosé de ce vin qti'Horace à sa fri-sette Eût versé aii hioUiïh vilain âne bâte!

BOÎSARD.

Que je plains, bh 1 mbri Dieu t cet être âp^élé /éwÉè, Qu'as-servif un tyrkti; nouveau CàtiliM^ Tyran, qui lui prend tout, son

amour et son âme Despote, pour l'aider, qui, trop souvent fôùinaî
Despote, avéb son cœur qui badine et icjui jongle^ Qui, le laisse
égarer, éH mauvais citoyen, Qui place le poignard entré la chair
et Vôrigîe, Sans même siB dôulëb qu'il agît éti paieû.

Le Très-Haut qut fit tout, mëmfe la mîMeWé Dont le souffle
fit naître et grandir Miiràheàu Qui fit Eve de riëh, et là crë'à si
belle, Pour faire le tyran; éteignit feori ftàMeau 1 Un despote,
après toUt, eut-ii liorii Ôrifstiel La grâce et tout l'estirtt de sk
sôôut ïrâlHô; Mania-t-il, enfin; la fiiiè Repartie', Eut-il, Tor à
monceaiù; en priiibë de Vagîô', A la femme ne peut, sàris honte,
faire figue J Animal sans ràisbh; voyez-vous le faisan Contre son
tendre àihour; entrer dans une ligue? D met tout en èomiïiih et
grain et parmesan, Pour elle, avec son béc, il casse une noiselte î
Le pauvre hère, pouriait, n'est ^ûe chair à jpâté } L'homme qui
tië vbit t)às; dàis la dâlhe unb 'griséUè' Un rayon de bî8u Hiëmë;
est un âiie bâté,

[Lucien Barâbjsau.

UNE CONFESSION

Autrefois, à vingt ans, quand j'aimais une femme ^ Pour ceux qui
rapprochaient j'étais Catilina, ' Et poussé par Tamour qui dévo-
rait mon âmej Jamais, près d'un jaloux mon grand cœur ne foui-
na. Tel qu'un tigre caché dans le fond d'une jungle^ Qui s'apprête
à saisir un pauvre citoyen, Je guettais les amants en aiguisant
chaque ongle, Et je jurais tout bas comme un méchant païen . A
ses pieds, me roulant tel qu'une mirabelle, Je surpassais ainsi le
\a&ciî Mirabeau; Enfin, pour dérober les faveurs de ma belle,

Drns son charmant boudoir j'éteignais le flambeau. Pour charmer un bas-bleu qui lisait VOrestie, J'enviais chaque jour l'esprit de Gabrio; Mais n'ayant point, hélas I la fine repartie Pour séduire par l'or, je faisais Vagio.

Aujourd'hui plus âgé, ridé comme une figue, Pour me faire adorer^ je paye un bon faisan ; Si" contre mes écus, ma maîtresse se ligue, Je la régale encor de soupe au parrmsan.

Me croyant jeune enfin, je cueille la noisette, J'écris des vers d'amour surchargés d'un pâte. Mais en voulant, si vieux, courtiser la grisette. Je vois qu*à soixante ans on est bien mal bâti.

A. Bermond.

ÉLOGE DE LA FEMME

Il n'est rien ici-bas d'aussi grand que 1^ femme :

Cicéron, sans la sienne, eût craint Catilina,

Nous mettons à ses pieds notre corps et notre âme,

Pour suivre Cléopâtre, Antoine fçuina.

Avec nos sentiments, elle joue, elle jongle,

D'un traître à son pays fait un bon citoyen;

Ce martyr qui des lions, pour sa foi, bravait Vongle,

Pour elle^ eût adoré tout l'Olympe païen.

Sur un prunier sauvage entant la mirabelle

C'est elle qui lança ce brûlant Mirabeau
Qui, selon qu'à vos yeux sa cause est laide ou belle
Fût torche incendiaire ou lumineux flambeau.
La femme, j'en conviens, n'eut pas fait VOrestie,
Mais lisez Georges Sand, Delphine ou Gabrio
C'est par elle, qu'un peu de grâce est repartie
Sur ce siècle occupé de bourse et d'agio.
Sans la femme la vie est un dessert sans figue,
Un dîner d'apparat sans rôti de faisan,
La fronde sans Gondi, sans les Guise la ligue,
Du macaroni sec faute de parmesan^
La forêt sans gibier, sans fraise, sans noisette.
Une plume qui n'a fait encor qu'un pâté.
Un grenier d'étudiant sans minois de grisette,
Ces bouts rimes remplis par un âne bêté.

Romain dégénéré, le regard d'une femme, Contre la république arma Catilina; Dès lors il abjura la noblesse de Vdme; Et cette courtisane avait nom Fouina, Comme un vil historien, c'est pour elle qu'il jungle, Avec l'honneur, cessant d'être un vrai citoyen. Le voyez- vous s'armer de la dent et de V ongle Comme un tigre altéré, ce perfide pdien.

Tout autre fut chez nous la douce Mirabelle Dont l'amour platonique inspira Mirabeau ; Jusqu'à ses soixante ans elle sût être belle Sans vouloir de l'hymen allumer le flambeau.

Quand l'orateur fut mort, sur le sol d'Orestie Elle traîna ses pas, pleurant son Gabrio, Je puis à ce sujet citer la repartie ' Que faisait un vieillard amateur d'agio :

« Libre à vous, mes amis, de trouver bon la figue ; » Pour moi j'estime mieux la valeur du faisan, » Surtout si, comme au temps où florissait la ligm, » On a soin d'ajouter beaucoup de parmesan, » Enfin, n'oubliez pas au dessert la noisette » Pour que mon estomac digère le pâté ; » C'est ainsi que jadis en usait la grisette » Avec son serviteur, un pauvre âne bâté, »

ÉLOGE DE DALILA

11 est toujours aisé de chanter une feimne , Fût-on conspirateur comme Vatilina !

Dès qu'elle a résolu de captiver notre âme;, Il* faut se rendre. On sait qu'un jour Sams'ôn fouina; Il fut pris comme un tigre au milieu de ses jûwgtès! Le voyez-vous d'ici, ce pauvre citoyen, On vient de lui couper les cheveux et les angles, Il écume, il bondit, jure comme un païen t Dalila, cette blonde aux cheveux mirabelle.

Aurait tout aussi bieii subjugué Mirabeau; Elle avait de l'esprit autant qu'elle était belle; Son œil resplendissait comme un divin flambeau i De nos jours elle aurait joué dans VOrestie; Elle aurait tenu tête au jeunfe Gabrio ; Avec elle on n'attendait pas la repar-

tie; Même, elle eût à Rotschild pu parler à'agio t Que n'eut-on point donné poir manger uié Jijûfe Avec elle — ou lui faire accepteX' uh faUm !

Tous ses admirateurs formeraient une ligue Plus nombreuse que les mangeurs de parràeèân. Excusez donc Samson s'il cueillit la noiéiètté Avec elle ; un beau soir, s'il mangea du pâté; Elle étaij, à la fois grande dame et grisette, Gomme Samson, tout autre aurait été bâti!

Charles Boissière.

ELLE

C'est une toute jeune et bien naïve femme, Confondant Cicéron avec Catilina, Et, pour vous dire ici ce que c'est que son âme, J'aurais besoin d'un mot plus tendre que fouina. Dans sa douce ignorance, elle plaisante et jongle.. Avec les noms de Roi, César ou citoyen^ Se contentant, hélas ! de me montrer son ongle Quand je veux embrasser son visage païen.

Elle a reçu pour nom celui de Mirabelle; — Je voulus avec elle trancher du Mirabeau, Mais elle se fit voir modeste autant que beUe Et mon amour naissant éteignit son flambeau.

Je la vis au théâtre; on jouait Orestie; Tout près d'elle Dumas causait à Gabrio, Tandis que j'entendais, servant de repartie, De profanes voisins discuter agio.

Combien auraient voulu mordre dans cette figue ! Les nocturnes amants du moët et du faisan Avaient vu, ce jour-là, se glis-

ser dans leur ligue Un lord anglais avec un banquier parmesan.

Malgré qu'elle aime mieux la modeste noisette Avec moi
qu'avec eux le somptueuxpaté.

Je crains qu'elle ne change et, devenant grisette. Ne dise alors
de moi : c'est un âne bête.

De Paris, j'aime la femme

Plus qu'on ne hait Catilina.

Voulant conserver mon âme

De moi toujours Tor fouina;

Bien souvent l'homme qui jongle

Abuse un bon citoyen;

Moi, je bois rubis sur V ongle,

En jurant comme un païen ;

J'aime fort la mirabelle,

Je goûte mieux Mirabeau;

C'est aux yeux noirs de ma belle

Que s'allume mon flambeau ;

Je n'ai pas lu VOrestie,

Je n'ai pas vu Gabrio;

Ma colère est repartie

Sur les poseurs de Vagio;

Fruit défendu vaut mieux que figue;

Faire vaut mieux que faisan ;

Des méchants la sotte ligue

Ne vaut pas un parmesan,

Qu'en allant cueillir la noisette,

Je mange après un pâté.

Aux genoux de ma grisette

Et près d'un âne bûté.

SUR DES RIMES FORCÉES

Malgré Dumas, Mery, j'aime toujours la femme!

Je sais bien que Porcia perdit Catilina;

Que pour la belle Agnès Charles sept manqua d'âme; Que pour
la Main tenon Louis le Grand fouina,

Mais je reste tranquille, et jamais je ne jingle

Avec plus fort que moi faire un grand citoyen?

Merci ! je n'aime pas qu'on me tape sur Vongle.

Déesse Liberté, tu n'es qu'un mot paient

Mais j'aime le beau fruit, surtout la mirabelle,

Et je voudrais aimer comme aima Mirabeau.

J'aime la pêche rose et mûre, et douce et belle,
 Et toujours de l'amour j'allume le flambeau.
 Je prise quelquefois les beaux vers d'Orestie, ■
 Et je voudrais aimer la blonde Gabrio,
 Quelquefois je suis prompt à donner repartie,
 Mais ne me parlez point de bourse ni d'agiol
 Hé I que me fait, à moi, de manger de la figue,
 Si demain je suis sûr dfe goûter du faisan !
 Contre les restaurants si je fais une ligue,
 C'est que l'on m'a donné du mauvais ^jarwcsan/
 Mais j'aime aller surtout récolter la noisette,
 Dans le bois de Bagneux, emportant un pdtè
 Et traînant après moi Goraly, ma grisette,
 Joyeusement perchée sur un âne bâteau,
 AXTONIX BOUCART.

L'HOMME COMPLET

Pour conqneriç le Ciçiic pt V^yen d'qriQ f\$r^mÇy J'oserai tout
 braver... PQm^TfīQ p<((iimç^ ; C'est ainsi que je §uis : le pie]
 m'a fait une âWtQ, Qui se rit du p^fi!» et jan^ais r^p fouina; Au

milieu (j^^ dangers, avec le sojt je jongfe, On m'appelle, mon-
sieur; mais je suis çitoyml IX^J\^ îin repas çl^qisi je bois, rubis
siir Tonifie, Et chante B^ranger? sans me croire un pmen.

Au dessert, j'^ip^ie assez ma part de mivç/kçU^^ Pour la sen-
sualité, j'écale Jifirabeau, Sans avoir^ pqinme lui, soumis plus
d'une belle^ Et d'amour, çif^ps jeur spin, s^llumé le flambem'
Mais gloire à son rival, l'auteur de VQrestie, Digne d'être l'ami du
charmant Gabrio. ' Nul n'est plus que Dumas, prompt à la repar-
tie., Il sème son esprit, comptant, sans agio ; En cuisine, gt\ ta-
lent, il fait à tous la figues Qui, mieux que lui, saurait apprêter un
faisan? Si, contre ce géant qu'elqu'avorton se ligm,

A genoux, et-goûtezce plat de parmesan.

Heureux, qui comme lui, sait cueillir la noisette. Puis à deux,
dans le bois décoiffer un pâté; Et la main dans sa main promener
la grisette, Celui-là, je le dis, n'est pas âne bâte,

A. BoxxnT.

Parmi cent autres maux, je possède une femme, Qui, du matin
au soir, singeant Catiliia, Conspire chaque jour, la perte de mon
âme, Moi, qui pour disputer, de tout temps, fouinât Elle veut
maintenant, qu'avec des mots je jongle, Et que du sol anglais,
modeste citoyen^ Je vous envoie des vers., craignant quelque
coup d'ongle, J'écris... mais en jurant, (tout bas,) comme un
païen. Hier, d'un ton moins doux, que miel ou mirabelle. Dans le
Petit Journal, ce petit Mirabeau, Elle lut votre avis. « Je veux,
« me dit la belle, « Du feu des bouts- rimes, obtenir un flambeau.
« Je veux, dans ce recueil, à l'auteur d'Orestie, « A ces charmants
esprits, qu'on nomme : Gabrio, « Méry, Karr, ou Dumas, rois de
la repartie ((Comparer les sonnets, produits par Vagio, (c Ceux,

du commis qui vend, l'aloës ou la figue, « Ceux, du ventru, rimant, entre dinde et faisan, « Et voir unis enfin, dans la lyrique ligue « Les fabricants d'esprit, à ceux de parmesan, » Aimant à comparer la pêche à la noisette.

Les croûtes de pain bis, aux tranches de pâté; * Pour un franc, je souscris, aux vœux de ma grisette, Et vous offre, monsieur, ceux d'un âne bâté,

Louis BiNY.

Tel qui tremble parfois sous un regard de femmey

N'aurait pas reculé devant Catilina,

Qui peut bien expliquer le mystère de Vâme,

Quand pour un rien souvent le brave fouina?

Tel qui va chasser l'ours ou le tigre en sa jungle ;

N'est devant le danger qu'un lâche citoyen.

J'aimerais mieux gratter la terre avec mon ongle^

Qu'en rimant de travers jure^ comme un païen.

En Provence, vaut mieux, cueillir la mirabelle,

Que de suivre en %on vol l'aigle de Mirabeau.

Timide, je ne sais courtiser une belle,

Qu'en tête à tête et même, au besoin, sanS'flambeau.

Mes vers un peu tardifs charmeront Orestie

Qui n'a pas toutefois l'esprit de Gabrio,

De Karr et de Dumas la fine repartie
 Et jamais en amour n'employa l'alto.
 Mes vers, triste bouquet, viennent après la figue,
 Alors qu'ils auraient dû précéder le faisan.
 Mais je suis paresseux, — tout contre moi se ligue;
 Je les sers à la fin comme du parmesan.
 Pour clore le dessert^ j'apporte une noisette.
 On ne peut pas toujours se nourrir de pâté.
 Pour arriver trop tard, comme chez la grisette,
 N'allez pas m'accuser d'être un âne bête.
 Charles Desgenkts.

UN RÉCIT

Lecteurs, JQ mo COnfes^fi, Qn est feib^» Q" ^st ftn^w^ft;
 On aime un Cicéron brfeaoLi ÇatHim;
 On s'éprend ^'m gr^iw} hQmw, il fi^t ^Quvçnt sa«S (îyi.6^
 Pour faire ce x^U loi^gtemps mqiv coewr/Qwma.
 J'épouse to^t ^pftliH un n^alheureû quijon^te
 Avec tous les seçr^ne^nts, d'^iomme, de çitQye%

Un bourreîi^ : j'ai porté les marques de spo ongle-

En me ma^ty^sa^t, il jursiit en pmV"

Vers le temp§ o^ it;iwiçi\ la blpnçje wirft^i^e,

Je m'enfuis. L'aa d'après, fler ppmme M^vO/bem^

Un homme d'un grand nom, disait que j'étais >«J^,

Papillqi^, j'ai li^ulé mes ailps au fiamifeau.

Ses vers coulaiesqt plus dou?: que ceux de VO^restiey

Ses écrits, surpassaiçut tous cquç de Gakrio,

Que j'aimais son talei^t, sa vive repartiei

Pour lui j'aurais donné tous les rois de Vagio,

On l'eût cru grand seigneur. L'anas et la figue.

Flattent ses goûts pripciers. Il faut truffes, faisan.

Sait-il d'où l'argent vient? Contre moi tout se ligue^

La misère bientôt me voue au parmesan.

« C'est trop peu, vous vivez, dit-il, d'une noisette.,

« Je cherche un autre gîte où l'on ait du pâté,

« Vous serez ma charmante, adorable grisette, »

Ai-je payé l'erreur dont mon cœur fut bâti?

Je serai pour te plâiFé, 8 à'ëdùisahlb fêmîlnè^ Parjure à mon
pays, cbiiîàlb CàîîMà ; Pour un baiser de toi jfe donnerais iii6h
à%i A Satan devant qiit pliisd'iih bt*âVë fôûîni; Eh I que m*im-

porté à iidôï le ébùVeraîn qàï ^ôwgïe Avec la Charte, avec les
droits dû citoyen';? Que sur tous mes écriis, la clèhsure ail mis
VoH^ïe Qu'on me trouve immoral ! qti'ôh mé hominfe jpàïeà !
Que me fait tout cela? tôliirvu, ma ini^àmUi Que je puisse en ta-
lent égiileb Miral^eaù Pour te prouver qu'au ciél, l'étoile là plus
heïtè^ De ton di\in regard ne Vaut ^às le ildfnh'eàu. Mais lais-
sons les grâiids hiôts, et trôvé à VÛtestiel Que j'aime entendre ici;
chàrmàïilé Gahrïo^ Dé ton esprit subtil, là Vive repartie!

Tous deux, nous oublions, les briiils de Vàgiô : De tous les en-
vieux,' tiotls d'éfioïis la ligue, Nous savons poui* souper iibiis
passfer d'iiii faisMi, Et, comme (iéiii âïiiàntâ, noiï*drë à là inèiHS
-/i^We, Souvent, nous coiitèhlfet d'ûii ped de parmèsà1^ Et pour
tout le d'eséért casser uïie nôise^tti, Sans dèdàignër pàirfois les
dèbris d'uh flàïé ; Toi, riant du joli hte de la grtsette, •. Moi, tou-
jours sôlli|)tfâUi; cBinhié titi âhb bâté.

Ch. Bouvket

La voix de Cicéron et celle d'une femme Dénoncent le complot
du fier Catilina... Les armes à la main il périt !... soudain Vâme
De ce conjurateur jusqu'aux enfers fouina.

Tel avec l'existence un ambitieux jongle; Pour planer au-des-
sus du plus haut citoyen Il emprunte au lion et sa gueule et son
ongle. Le chrétien sur ce point est semblable au païen. Après ce
haut début, parlez donc mirabelle,

Et sans transition, passez à Mirabeau I

Messieurs Dumas, Méry, vous nous la donnez belle !

Mais de votre génie avons-nous le flambeau ?

Et la verve d'Eschyle, auteur de VOrestie ?
Non... laissons là mes vers pour lire Gabrio,
Dont la grâce en son style est si bien répartie
Qu'elle peut plaire même aux rois de Vagio,
Mon pégase est fourbu ; faites-lui donc la figue,
Pour moi je vais dîner d'un superbe faisan;
(Avec la loi Grammont cependant je me iigue)
Je veux, entre la poire et le fin parmesan,
Et tout en épluchant l'amande et la noisette,,
BOIRE AUX DEUX GRANDS AUTEUKs/... à demain le pâté.
Heureux de cet hommage et vêtu de grisette
Je suis content de moi comme un âne bôté.
DE Beaupré

LA COMTESSE DE CASTIGLIONE

Que faut-il pour vous plaira adorable femme,
Avoir écrit Herculauum ou Catilina,
Ou comme George Sand^ vous dépeindre son âme.
Avec de pareilles œuvres jamais poète ne fouina.

Ce n'est pas de la poésie avec quoi on jongle
Pourvu, pourtant, que Ton soit citoyen
On aurait beau s'en arracher un ongle^
Que cela ne vous rendrait pas païen.
Dans votre jardin on cultive la mirabelle.
Séjour enchanteur qu'aurait aimé Mirabeau
Avec vous madame qui êtes si belle,
Et qui pour vous parer n'avez pas besoin d'un flambeau.
Je sais que vous admirez les vers de VORESTIE,
Que vous aimez à entendre la voix de Gabrio :
Mais dans tous vos discours où est la repartie ?
Dix lettres forment son nom, c'est le roi de VAGIO.
Chez vous madame je me serais contenté d'une figue,
Et sur votre table on servait du faisan
Contre moi, de moi à vous il y a ligus
Mais cela m'importe peu et le parmesan.
Aussi, pour me distraire je prends une noisette,
Et pour me remplacer le pain j'aime mieux le pâté.
J'aime la grande dame, autant que la grisette
Si j'ai menti, comme PUMAS, je veux être bûte.

Edouard Bulard.

- \\il -

SOUVENIRS DE FONTAINEBLEAU

Je connais une âHisife, ilHfe chàrihânte feïAnë,

Aussi bonne qu'était crilël uatillWa]

Une artiste dé tèiir 4liî iie vend pâà i'ôri 'âWe,

Et dont le grand tâléiit jàiiiaig &e fdiîM!

Ses pinceaux M\ t)6lii- elle, ÛB înst'rûiieit Itlil lUgh;

Elle chasse en forêt, fcoiûide iiii vtài bJfo^éH,

Des animaux parlant, àôHëÔt &èèbliâ sdîi oM^fé

Un seul de ses 'moutons, vaut tout l'ôr d'ûll|)aJ^Ji!

Sa voix est aussi dttiibe (jUe là Mir'àbeîtè,

Elle est pour liibi cBiêljrë âlilaiit îtiè MiM^

Séduit par sa bonté chàcîiii la trouve heïte,

Et j'àtriië qlll pbiib elîB alîtinie UflaMeau^

On cite avec raison les bëàïix vers à'tirestiè^

J'applaudis eii iiidà ccBut ërl âimàtit GabriOy

Et ce cœur qiii loiijôurs tieilt à sa repàrlé

Parlera de chacun saris joindre d'ix^io.

Au deâserk, en riant choissânt iine figue,

Je vous dirai qu'elle âîirié à viser le faisan,

Que pour faire le bieii toujours elle se %we.

Elle donnerait tout I iriëhie son pariésan, ,

J'aimerais avec elle à èùèillir la noiseûe,

Au bois dé skînl Gràtien; ^rignbtaril un pàÛ

Chantaut de fiër^iigër là ^fehlillë griÀ'eïU

Béran^er ! qiii ii'ilâit pas Un M bâte !

Vallièrk bulrgoln.

CHERGMËË iBb ^bÊ JE SUIS

18 U&pé; 8t J8 lie ma ^y /»mêt:.i

J'ai dépeiûl lôttt CiiriKna,

le sùîâ so3 cdBur, je h'ài t)blht d'arité'.

Par moi, tel bli tel foumâl

Ici biàM, J)àì* ttlBi chacun jon^ê,

Jusqu'à rtfoànèfe dif(JJ(ê}i

A'cMbuhjel'âilfeslirrbilp

EtJUetàiulf,l3Kecaup^n!

Plus diifè (îiîS là ^àMè\

J'ai fait honorer iJftraSèaii.
 Je siiiis |)ëiité, làidè 6d ihïle :
 Pour itliJl è'allUriië ië itÀràbèU.
 A moi les b^éaîx Véfe d'brëiBe,
 Les mous<ïiieiâlres et Gà^Ho ;
 A moi la fine rèpàHie.
 Je me idlèlè âdàsi d'èi^io/
 Par bdoi chacun se fait là figue ;
 Poiir moi Toh quitte le fàisari,
 Pôïir le bien, le iïiâl je ihe iïgue.
 Je li'use eh rien dii parmesan.
 Mon lit peut être iïhe noiseûe.
 Je sais faire plus d un pâte.
 Et souvent plù^ d'une gri^ïtej
 . Me tient H'uh air d'aiie tfâte, f

PHOTOGRAPHIE

Esprit charmant mieux fait pour séduire une femme
 Que les trésors volés qu'offrait Catilina,

Cœur généreux qui s'ouvre à tous les cris de Vâme
Et devant le malheur jamais ne fouina;
Intrépide chasseur qui souvent, dans sa jungle,
Au tigre y disputait son droit de citoyen,
Et sur son front sanglant traçait avec son ongle.
Près d'un nom catholique, un non de dieu païen;
Fin gourmet, qui devait chanter la mirabelle.
Plume illustre qui dut penser à Mirabeau
Par le cœur et l'esprit Dieu t'a fait la par), belle.
Dans ta main du génie il plaça le flambeau,
Henri trois, par ta voix, fait pâlir Orestie
Et Porthos après lui, laisse loin Gabrio,
Si ton esprit te fait roi de la repartie.
Ton cœur a des dégoûts profonds pour Vagio.
Grand penseur, tout te charme: un geai qui d'une figue
Arrache les morceaux du bec d'un coq- faisán.
Au jeune rat un soir un vieux chat (Qui se ligue
Pour entamer en paix, ensemble un parmesan ;
Un singe entre ses doigts tournant une noisette;
Un bel enfant des yeux dévorant un pâté.

Au bras d'un artisan une fraîche grisette.

Et par son âne un jour un sot maître bâti.

Edm. M. BoRY.

— 100

Sous le ciel, il existe une modeste ^mme Pour qui tu ne saurais être un Catilina,, Être de ton concours réjouirait son âme...

Dlustré et grand Dumas, qui jamais ne fouina. En te parlant ainsi ne crois pas que je jongle : Jamais n'a dit plus vrai le meilleur citoyen. Si tu me refusais, Dumas, crains un coup d'ongle.... Mais non, mieux vaut bnser Tidole d'un païen. Que n'ai-je un beau verger I Quand croit la mirabelle Je t'en ferais l'hommage, ô second Mirabeau ! Auteur aimé de tous, ta plume est noble et belle : Ton esprit, riche écrin, fait pâlir up flambeau ! Je n'ai pas, je le sais, la grâce d'Orestie^ Ni la sublime voix qui charme en Gabrio ; Je n'ai pas, comme toi, la Gne repartie ; Je laisse l'usurier trafiquer Vagio ; Mais qui t'empêcherait, savourant une figue^ D'essayer d'en farcir un succulant faisan !

Devant ce mets nouveau s'inclinerait la ligue Des plus fins cordons bleus, amis du parmesan. Pour honorer Dumas, dédaignant la noisette, Ils voudi aient à leur tour faire un nouveau pâté Dont se régèleraient les gourmets, la grisette^ Qui ferait financer quelque gandin bdtc.

Eugénie Brulon.

- iBfe -.

Le misahthirô^e Idll qU'ahfe fem^e Est en méhâgê US Vi^l CMLina; Que pour mlbirj^ hbûâ tôHÛrfei- l^aCë; Elle Se rèVét

des grâ'cèà de îâ ïbAïSS :

Lais^biié cet éféJSi-it qui jbngrfié Avec Ife Cdèur, l'âBlblik-
d'ûh cifôjife» ; Peûl-êtte qu'un lëgëir coiif) d'bwijffiê En laura fait
uh itiisérâbre païen, PoUi* moi, oh ! douce Mrâbeliê !

Je vais ât)J)iren(ihe, dàis MÎ'raléàL, A te dire cbkhBreh tÛ
est belle Et coriibieiï j'âdôbé loû jflaMéàu, Dans un banquet de
pôêfe dbiirië eii Orestîe, Que présidait là bhUâitiê ihùse Gàbrîà'^
De l'ordre des tafelši là hoble rèjpartîe Fût réglée sainement; bl
kàpà àgU.

A Dumas on servit là éJaVbtibe'ûëë fvgtà ; A Thimothée; \i
Mir d'iiii cbq fâtsSk, A du TerHdl; ùii ^lâl de là Sàltitè t^e ; Au
bon aréit, l^ d'^libiëlK jidHfteia'ri ; Pierre Vébbii, feUt pbdr lui là
fewehfe; Monssblèt, là itâlibhe d'iiki ^dié, Henri de Kbbi: Ife sali-
Hlé d'une gH^W; Et moi, l'auteur; liti ké Ibtit'f fiîê.

Philippon.

Ah! si j'étais Dum^ç, i^x^ . qi^|gç çjft la t^im\$>^

Du siècle de Louis quinze pu ^g Çat^inq,

Dans cps vers à ren^pljr j*^^aj\$ irii^ tqi^tçi i^ç çE^e ;

Mais mon pauvre cervea^ ^^ vaiq çhejç|^2^ fowj^Çt.

Lorsque Dum^\$ ^Çfit, qyec Vf! ?prH Hiptifljç :

Ses œuvres ont du poids pfê\$ î^e tout cjjojj^w ;

H sait fort à propos ^p^fler dUê^^ PP.^R 4'f.W5fe>

Et tour-à-tour } \ est cathpUqi\p oi| p^itet^.

Qu'il parle de César ou ^'me r^iraij^lle^

Il sait être éloquent comoiQ était Mirab^a,u :
 Je ne saurais citer upe plx^nie plw? beUe, :
 De la littérature c'est \ç pimhem
 Tout le monde, je crois, connaît sop Qre^Éte,,
 Qui charme, j'en suis sûr, madatï^çi Gahrïo :
 J'aime en Dumas surtout la vive n;pQtritifi,^
 H traiterait, je crois, môï^e de Magic
 Pour moi je ne saurais ni décrire une p>gue^
 Ni donner des conseils pour rôtir un /aisan ;
 Je n'oserais vraiment vous causer dei lai %t(^
 Et reste' court devant la rime parw^esaw.
 Mais je suis fort très-fort pour cueillir la îjQ^el^ç,
 Pour sabler le bon vin découper up j^ç,tê i
 Je captive avec art le cœur d'uue grwtU^,
 Mais je tourne les vers comité un âne hâ,tè,
 A. TOURTO.
 Comparez vengeance de femme
 Aux crimes de Catilina,
 Et les trésors d'une belle âme
 Aux grimaces de Fouina ;

Dites que maint d'entre nous jongle
Avec le mot de citoyen,
Ou qu'on repolit avec Vongle
Les chefs-d'œuvre du temps païen:
Dites aussi que mirabelle
Est féminin de Mirabeau,
Que souvent laide paraît belle
A la lumière d'un flambeau ;
Mais ne dites pas qn'Orestie
Égala jamais Gabrio,
Dont la charmante repartie
Vaut les grands coups ^e Vagio,
Autant vaut comparer la figue
Aux friands morceaux du faisan,
Et les alarmes de la ligue
Au far niente parmesan.
Si vous dînez d'une noisette.
Je préfère un petit pâté
Et la croix d'or de la grisette
A celle de l'âne bûté.

Lis. Marie.

Cherchez au fond de tout, vous trouverez la femme :

Gracchus est un tribun, comme Catilina;

Mais Cornélie à Tun avait donné son âme,

Sempronie, au contraire, Euménide, fouina

Au fond des passions de Thistrion qui jongle

Et lui fit oublier qu'il était citoyen !

Cléopâtre a marqué deux Césars de son ongle ;

Une femme inspirait Horace le paieu^

Lydie aux yeux dorés comme la mirabelle.

Au seuil du fort de Joux, où gémit Mirabeau,

Une femme apparaît, plus touchante et plus belle

Que Psyché dans la nuit promenant son flambeau.

Le bras d'Oreste était poussé par Orestie.

Dumas, qui les chanta, surnomma Gabrio

Madame Dash. Ozy, prompte à la repartie.

En quittant le théâtre, aborda l'agio.

A Gautier, son poète, offrit-elle une figue,

Des fleurs de son jardin, un sourire, un faisan ?

Montpensier, qui boitait, fut Tâme de la Ligue.

La reine Elisabeth damna le Parmesan.

Et le bon Paul de Kock, en cueillant la noisette,

En chantant les repas composés d'un pâté^

Pour muse jeune et fraîche avait une grisette^

Et pour courir les bois un Pégase bôté.

V. Gñavkrut

Si j'avais eu le choix d'être homme ou d'être femme ^

Femme j'aurais été, — non de Catilina :

Ce triste patricien, n'avait pas assez d'âme,

Et j'aime les grands cœurs : vous savez qu'il fouina.

Qu'un saltimbanque adroit, saute, se torde o\\jongley

Parfait I mais qu'un Romain de Rome, un citoyen

Siégeant en plein sénat, vous marque, de son ongle,

Au front ! que sans rougir sous son masque païen

L'insulté reste là! Jamais? car Mirabelle

Que j'aime de tout cœur, comme aimait Mirabeau

Mirabelle vraiment, aussi douce que belle,

De notre amour, hélas I eût éteint le flambeau !

Ainsi pour Appicus, fit jadis Orestie,
Elle eut cent fois raison. Qu'en pense Gabrio ?
La femme à qui, de droit, la grâce est répartie
N'a jamais en amour supporté Vagio,
Et Milon l'exilé, tout en louant la flgue,
Qu'il cueillait à son point, jaune comme un faisan.
Admirait Cicéron, d'avoir rompu la ligue.
Demandait au dessert le plus vieux parmesan.
Débouchait son palerme au bouquet de noisette,
Enlevait lestement la croûte d'un pdté,
Caressait en Lais, le germe de grisette :
S'il eût fait autrement, il eut été bête,
Cliarles.

Ml -

Grand Diimas, je ne âuis épris que d'une femme;
Je n'ai jamais compris l*art de Catîlina;
Je n'ai jamais vendu pour un regard mon âme.
Et j'ignore le sens de la rime fouina.
Pour moi, ces sentiments sont d'une âme qui jongle
Avec le bien, le mal. Mais un bon citoyen

Doit avoir plus d'honneur «ur le bout de son ongle
Que le plus grand héros, amoureux et païen.
Certes, il est bien doux d'aimer la mirabelle,
Il est heureux d'avoir la voix de Mirabeau;
Quand on veut éblouir les regards d'une belle,
Le véritable amour est le meilleur flambeau.
Voilà mes sentiments. Seront-ils d'Orestie
Vus d'un œil bienveillant? — Dumas, si Gabrio
Dût parodier mon cœur par une repartie,
J'escompterais ta verve et prendrais Vagio.
Gomme fruit, j'aime bien à savourer la figue;
Gomme mets d'apparat, j'aime assez le faisan.
Si contre un faux amour, constamment je me ligne.
Près de mes bons amis, j'aime le parmesan.
Avec bonheur, toujours, je casse la noisette.
Près d'un ange d'amour, j'adore le pâte;
Mais aux fous, aux vieillards, je laisse la grisette
Qui, d'un sot amoureux, fait un iXnc bête.

SATAN BÊTE

« Parisien ou gascon, auvergnat, homme ou femme^

» Grand seigneur ou varlet, » disait Catilina ;

« Général ou curé au diable offrait son âme

» Pour femme fidèle... le diable fouina,

)) Lui, qui dans les enfers, avec les damnés jongle^

» Qui se dit du monde le premier citoyen^

» Entre les dents, du pouce il fit claquer son ongle,

» Dit : — Je ne trouve pas! — et jure en vrai pdien.

» Auprès des Amanda, Julie et Mirabelle

» Il fut plus éloquent que le fut Mirabeau:

y> Il ne la trouvait point. La femme laide ou belle

» Sur son long nez pointu, éteignait son flambeau.

» Il récitait à l'une un peu de VOrestie.

» Il disait se nommer Arthur... ou Gabrio.

» Sous les traits d'un gamin, sa vive repartie

» Le faisait remarquer, réussir non. Vagio

» S'en mêlait bien un peu : offrant raisin ou figile

» Le Champagne frappé, la caille et le faisan.

» Hélas ! contre le diable, ici-bas, tout se ligue :

» Il n'eut plus qu'à filer comme du parmesan. »

Sur ce, Catilina, en paletot noisette

S'en alla déjeuner d'un morceau de pâté

Avec Éméline, sa fidèle grisette

Que Satan n'avait vu. Ce vieil âne bête!

Victor CoLô.oDiox.

CELUI QUI AIME

S'il eût senti, pour une femme Battre son cœur, Catilina N'eût point été l'homme sans âme Pour qui l'estime fouina; .

Car, qui aime, jamais ne ionqU Avec les jours du citoyen :

n le respecte jusqu'à V ongle Qu'il soit idolâtre ou païen.

Moins suave est la mirabelle, Moins ardent était Mirabeau,
Que lui^ quand il dit à sa belle :

« Tu es de mes jours le flambeau,)> L'auteur charmant de
VOrestie, Mévy, Lespès ou Gabrio, N'ont pas plus fine repartie
Que lui, pour blâmer Yagio :

E déjeunerait d'une figue Pour que sa belle ait un faisan ; Mais
si vous parlez Fronde ou Ligue, Il répond moët et parmesan ; n
dit qu'en cueillant la noisette Ou bien en soupant d'un pâté.

Elle a moins de torts, la grisette.

Que n'en a maint âne b  t  .

POMMES

Le père Adam mangea la pomme après sa femme;

La pomme d'Alecton grisa Catilina,

Pour une pomme rouge on e  t vendu son   me,

Tout enfant pour ce fruit Chouina fouina.

Au berceau le Chinois avec la pomme jingle.

C'est    la Pomme d'Or que plus d'un citoyen

De plus d'un député but Tor rubis sur V ongle;

Pour la pon^me plus d'un s'accuserait ^ja  en,

Ne serait-elle grosse ainsi que mirabelle.

Je sais qu'au fort de Joux le puissant Mirabeau,

Ne pouvant en goûter, les aima de plus belle ;

Aussi du vieux donjon s'  vadant sans flambeau

Vint-il en demander    sa chère Orestie!

Honneur    qui croqua la pomme    Gabrio.

Je tiens r  me, advient pomme et rime est répartie.

La pomme de Rothschild est pomme d'agio ;

A tous les potentats il peut faire la figue,
A bouche que veux-tu manger pomme et faisan,
De journaux, de penseurs, de tout ce qui se ligue
Ne pas s'inquiéter plus que d'un parmesan.
Je laisse aux écureuils grignoter la noisette,
Et ne dédaigne pas la truffe en un pâté,
Ni partager la pomme avec une grisette
Qui de pommes désire un bel âne bâté,

L. Chopard

- Mo

Monsieur Mouzin a dit ; Je hais... Moi qui suis femme J'aurais aimé, je crois, même Catilina :

Car vraiment, mais vraiment, ma tendre, ma jeune âine De-
vant beaucoup d'amour jamais de fouina.

L'amour, il est cruel!... avec lui, moi je jongle. J'aime et je
tends la main au noble citoyen, La charité défend le plus petit
coup à' ongle A tout homme, fut-il catholique ou pdien.

J'aime beaucoup la douce mirabelle ;

J'aime Sophie et j'aime Mirabeau ;

J'aime un miroir qui dit que je suis! belle ;

De mon œil noir j'aime aussi le flambeau;

J'aime et voudrais avoir fait VOrestie ;

J'aime l'esprit subtil de Gabrio.

La tendresse!... Dieu me l'a répartie

Plus largement qu'à Rothschild Vagio :

J'aime la poire et la pomme et la figue,

Et l'aile d'or ou d'argent du faisan ;

La grive dont le doux parfum se ligue

Contre celui d'un fameux parmesan ;

J'aime à casser sous ma dent la noisette^

A découvrir un odorant pâté ; •

Et j'aimerais, je crois, l'humble grisette,

Moi, qui ne hais pas une âne bête.

Stella.

Je ne suis pas encore femme,

Je n'ai pas lu Catilina;

Pourtant, j'ai un culte, en mon âme,

Pour l'auteur qui jamais fouina.

Avec la poésie, il jongle;

Il est excellent citoyen.

Et possède, au bout de son ongle.
Plus d'esprit que tout un païen ;
Il doit aimer la mirabelle ;
Plus éloquent que Mirabeau^
Son improvisation est belle.
Et son esprit est un flambeau.
Je ne connais pas YOrestic ;
Je n'ai jamais vu Gabrio,
J'aime la vive repartie
De Dumas, comme je hais l'agio.
Il doit savoir avec une figue.
Galamment orner un faisan,
Car, pour sa gloire, tout se ligue ;
Il sait, avec le parmesan,
Avec une simple noisette.
Faire un beau dessert, sans pâté
Mais je fais des vers, en grisette ; Il va dire : « Quel âne bâté »
Blanche Cremnitz.

II

Si j'avais l'esprit d'une femme,

L'audace de Catilina Ou du moins, l'habit vert d'immortel sur mon âme, Je foudroierais d'abord ce verbe : il fouina! Parler du bohémien, qui sur les tréteaux jon[^]/e/ Puis contre le français de nos grands citoyens ! J'irais dans ma fureur[^] armé, jusqu'aux païens, Pour m'aider à gratter de la plume et de Y ongle Ces termes qui feraient horreur à Mirabeau.

Langue de mon pays, harmonieuse et belle, D'or, comme ton fruit mûr, ô blonde mirabelle. Au soleil d'Apollon rallume ton flambeau.

Viens 1 ouvrons en tremblant la splendide Orestie Ce chef d'oeuvre applaudi, dit-on, par Gabrio, A Melpomène en pleurs donne la repartie.

Abjure à ses genoux argot et agio, Ou bien, du vieux Boileau prends le luth; de J'ai figue Célèbre la saveur, exalte le faisan.

Dis l'heure inspiratrice où le gourmand se ligue Avec son cuisinier, pour voir le parmesan Filer sur un ragoût sa résille noisette; Parle du four ardent où roussit le pâté ; Mais renonce à changer la marquise en grisette. Le pégase au vol fier, pour un âne bêté.

M. DE Champrenez.

IIS

Je n'ai que vingt-cinq ans!... pour l'amour d'une femme J'aurais
vendu, trahi comme un Catilina

Dieu, mon pays!... J'aimais triste erreur de mon âme
Car, (passez-moi le mot) cet amour-là fouina L., '
Combien souvent, hélas ! avec nos cœurs il jongle
Et rit des maux qu'il fait!... Le roi, le citoyen ^
Frappés d'un de ses traits, sur un signe, un coup d'ongle.
Ensemble confondus suivent ce dieu païen,..
Mon ange me coiffa couleur de mirabelle :
Cris, fureur de ma part dignes de Mirabeau,
Enfin, quand j'eus fini, je plantai là ma belle,
Et de mon grand amour s'éteignit le flambeau,..
J'ai trouvé maintenant bien mieux qu'une Orestie,
En dépit de Beauvoir, mieux que sa Gabrio :
Chaque accent de mon cœur trouve sa repartie,
Mes biens ne trompent pas, ici point d'agio :
Aux coteaux d'Argenteuil aller cueillir la figue,
Y tirer l'alouette à défaut de faisan, Opposer aux goujons une
innocente ligue,

Y déjeuner de Brie, au lieu de parmesan ; Gambader dans les bois pour cueillir la noisette, y Et puis du petit vin arroser un pâté

Avec de bons amis plus sûrs qu'une grisette.

Qui n'aime pas cela n'est qu'un âne bêté.

Maître pour l'obéir il faut donc qu'une femme S'agite follement, s*use l'esprit et Vdmc,

A prouver que Catilina N'eut pour accusateur qu'un certain Fouina, Comme un jeune indien, vrai, tu veux que je jongle, Pour tirer de mon cœur, hélas ! peu citoyen, Te dirais-je en un mot... l'éloge d'un païen Qu'on devrait déchirer de la plume et de Vongle Et que je nomme enfm : le bouillant Mirabeau, Ah ! plutôt laigse-moi, modeste plus que belle, Te suivre à la cuisine, où bout la mirabelle Et préférer la poêle au lyrique flambeau.

Tu demandes en vain sur ta sombre Orestie Le goût d'un cordon bleu : fi 1 cours chez Gabrio :

Je lui cède la repartie.

Ne m'occupant de vers, non plus que d'agio Devant toi, que bien mieux j'aime à vanter la figue. Le gibier parfumé, le délicat faisan Et la sauce savante où le poivre se ligue, Avec le mince anchois et le fin parmesan.

Car tu me comprendras, toi qui mets la noisette A l'égal de la rose et du royal pâté!

Mais chut ! trop parler cuit î et la pauvre grisette Déjà passe à tes yeux pour un âne hâté.

Mademoiselle iM. de Champsuiv

C'est bien à vous, Dumas, de défendre une femme. Quoi Nodier, ce brave homme, eut son Catilinat Mais chut! le détracteur à Dieu rendit son âme. Et près de ce mulot la mort un jour fouina.

Me souciant fort peu du bateleur qui jongle^ J'entoure de respect l'honnête citoyen; Oser, quand il est mort, lui donner un coup d'ongle, N'est ni d'un bon français, ni même d'un païen. Vous m'avez effrayé de votre mirabelle, Car mon essor n'est pas celui d'un Mirabeau; Cependant, Monseigneur, si votre prune est belle, Donnez, je l'engloutis, avec ou sans flambeau. Vous croyez m'interrompre en parlant d'Orestie, Mais je cours près de vous causer chez Gabrio ; Et là, si votre esprit manque une repartie.

Je veux vous assommer du cours de Vagio, Ah! vous vous redressez et me faites la figue! Non, d'Artagnan m'ajuste, il rêve d'un faisan... Je me tais, gai conteur des combats de la Ligue : Ne tirez pas : je suis berger et Parmesan, Dans la belle saison, je cueille la noisette, Mais je sens qu'aujourd'hui je préfère un pâté ; Je n'ai pas au dessert l'esprit d'une grisette, Mais à jeun je suis sot comme un âne bêté.

COLIX.

A mes yeux éblouis, une image de femme^

Fidèle, je le crois, plus que Catilina,

Dans ma chambre, ce soir, allumait en mon âme

Un feu qui, cher Dumas, jamais ne fouina.

Tandis qu'en mon esprit ce rêve passe et jongle,

Plus doux que chartes, lois ou droits de citoyen,
De même qu'en la chair on sent pénétrer Vongle,
Un cri m'a réveillé de ce songe païen.
Croirais-tu que c'était doux comme mirabelle.
Charmant comme Méry, grand comme Mirabeau,
Que c'était une enfant plus naïve et plus belle
Que celle qu'en mon rêve on eût pris pour flambeau ?
Ohl non, ce n'était pas la charmante Orestie,
Ni l'esprit pétillant du jeune Gabrio ;
C'était un gros bonhomme à lourde repartie
Et versé nullement aux lois de Vagio,
Il me tend un journal, aplati comme figue.
C'est le Petit Journal. Gourmand comme un faisan
Je cours à ton article, et sur-le-champ me ligue
Avec quelques amis, friands de parmesan,
Pour que de bouts-rimés un volume noisette
Me parvienne au plus tôt, soigné comme un pâté :
Petit volume aimé de jeune homme et grisette,
Repoussé tout au plus par un âne bête.
F. Caillau.

Voulez-vous agréer le faire d'une fenme^ Qu'effraye un nom
du traître, un vil CatUina f Dans le fiel et le sang toujours nage
son âme. Toujours devant le bien le traître fouina :

Avec la vie humaine il se récréé, \\ jingle; Il avilit en lui le
nom de citoyen ; Dans tout honnête cœur il enfonce son ongle, Il
réjouit ainsi ses instincts de |)a»«n.

J'aime mieux vous vanter la prune mirabelle j Vous parler de
l'esprit du tribun Mirabeau; Des hommes de ce temps il était le
flambeau.

Je connais vers par vers l'admirable Orestie; J'aime le tour,
l'esprit du gentil Gabrio; J'écoute avec plaisir la fine repartie.

Je ne me mêle en rien de calculs d'agio.

J'aime dans sa primeur la saveur d'une figue; Je trouve prin-
cier le rôti de faisan :

Souvent, on en servait aux seigneurs de la Ligue, Que faisait si
bien boire un piquant parmesan. Je me plais, au dessert, à casser
la noisette. De Strasbourg, qui ne goûte au succulent pâté? Pour-
quoi vouloir ici placer une grisettef Mon sexe me défend d'être un
âne bête!

Julia Chazauen.

Moi qui suis curieux presqu'autaut qu'une femme Qui ne suis
pas di^ret comme Catilina^ Mon bon monsieur Dumas les désirs
de mon âme Sont tous portés vers vous, qui jamais ne fouina.
Avec ces bouts rimes déjà mon esprit jingle

Et tourne chaque page. Honnête citoyen^

Je vous payerai le franc, mais, là, rubis sur V ongle.

Pour ce livre étonnant peut-être un peu païen,

Je ne mangerai pas ma bonne mirabelle,

Et je me passerai d'aller voir Mirabeau !

On m'a bien dit pourtant que la pièce était bell^,

Et qu'un collier superbe y scintille au flambeau.

Je ne connaîtrai pas l'admirable Orestie :

C'est mon plus grand regret. Je laisse Ga6no

Car ma pièce gagnée et vers vous repartie

Sera tout mon avoir, moi qui fuis l'agio.

Je laisse sans regrets et la prune et la figue

Et me passe encore mieux du ctmpon du faisan !

Contre les souscripteurs cependant je me ligue ;

Si mon livre 01ait comme le parmesan.

Je l'admirerai plus qu'une belle noisette,

Que de tendres perdreaux dedans un bon pâté.

Je l'aimerai bien plus que j'aimais la grisette ;

S'il ne paraissait pas, oh ! je serais bâti.

■?»•«. Gaplain.

L'HEUREUX xMÉNAGE

D'un habile artisan je suis l'heureuse femmes
H n'a pas un grand nom comme Catilina
Mais le nom ne fait rien à la grandeur de Yâme :
En face du péril jamais il ne fouina.
Du marteau sur Tenclume Tentendez-vous qui jongle?
Le fer ploie sous la main de l'adroit citoyen,
11 m'aime à la folie : si je me brisais Y ongle,
Je crois qu'il jurerait du coup comme un païen.
J'aime à lui voir manger de la vraie mirabelle.
Il a ton éloquence, illustre Mirabeau,
Lorsque dans un baiser il me dit : « Tu es belle !
Dans mon travail obscur, sa vue est mon flambeau ! »
Incapables tous deux d'apprécier VOrestie,
De deviner quel charme possède Gabrio,
Nous te savons pourtant roi de la repartie,
Et, comme toi, Dumas, nous détestons Vagio,
Le dimanche, au dessert, nous mangeons une figue,
Et Lambert quelquefois nous fournit un faisán.
Contre les noirs soucis, notre gaîté se ligue,
Et, si nous n'aimons pas manger du parmesan,

Nous nons de bon cœur en croquant la noisette.
Précédée fort souvent d'un excellent pâté.
Que dis-tu, grand Dumas, de ces vers de grisette?
Qu'ils sont bons tout au plus pour un âne bêté!
Claire V. L.

Si Troïa a bien souffert au sujet d'une femme,
Rome aussi souffrit bien par un Catilina,
(ici, secourez-moi, Dumas, car, sur mon âme.
Je ne saurai jamais rien trouver sur fouina)
Mon esprit, quelquefois, avec les rimes, jongle.
Sans être pour cela plus mauvais citoyen.
Car, si l'ambition tortura de son ongle
Plus d'un chrétien auteur qu'elle a rendu païen,
Jamais on ne m'a vu chanter la mirabelle.
Après la reine Claude, ou bien que Mirabeau
Cet illustre orateur avait la face belle !
Non, car jamais la gloire et son ardent flambeau
N'auraient partout suivi la fameuse Orestie
Ni l'élégant esprit de notre Gabrio,
Si (mais c'est qu'à ce mot je crains la repartie), —

S'ils avaient eu pour but un indigne agio !
Que pourrais-je bien dire au sujet d'une figue
Qui, sans ordre et sans goût, vient avant le faisan ?
Je viens d'être méchant. Formerai-je une ligv^
Contre celui qui mit encore là : Parmesan ?
Non, j'aime beaucoup mieux, au temps de la noisette.
Tenant sous mon bras drjoit un excellent pâté,
Et du côté du cœur une aimable grisette,
Sentir le bois aux bois! que d'en être bâti!
P. Chocque.

SOUVENIR

Elle avait dix-huit ans : ^on doux regard de femme
Aurait fait soupirer même Catilina,
Sa voix mélodieuse allait au fond de Vdme,
Jamais, en la voyant, un cœur ne fouina.
Loin du bruit de la foule où le charlatan jongle^
Seule avec un vieillard, paisible citoyen,
Elle vivait heureuse, ignorant les coups d'ongle

Et la méchanceté de ce monde pdien ;
Elle aimait à cueillir la fleur, la mirabelle ;
Les discours, les récits du temps de Mirabeau
Faisaient bondir son sein, et son âme si belle
Dans ses grands yeux d'azur brillait comme un flambeau.
Que n'ai-je en mon pouvoir de l'auteur d'Oreatie
Le style tant aimé, le feu de Gabrio !
Que ne puis-je comme eux donner la repartie
A tous ces marchands d'or, qu'enrichit Vagio !
Dans un petit salon, à l'Hôtel de la Figue,
Je l'aperçus un soir qui mangeait du faisan.
Les plats se succédaient, et formaient une ligue
Aux flacons de Champagne, aux fruits, au parmesan.
Un gandin était là, cassant une noisette.
Je la vis lui sourire en croquant un pâté :
Celle que j'adorais n'était qu'une grisette.
Depuis ce jour je suis comme un âne bête !lf
i. CussÈT

MADAME DE LONGUEVILLE

Hardi conspirateur, gous les traits d'une femme, Et de force à
lutter avec Catilina, De la Fronde, elle fut l'instigatrice et Vdme
Et devant Mazarin jamais ne fouina!

Elle eût des trahisons, de tigre dans la jungle ! Elle usa dans
l'intrigue un cœur de citoyen ; La griffe se cachait sous l'émail de
son ongle. Et Larochefoucauld l'aima comme un païen, N'esti-
mant guère un cœur plus qu'une mirabelle. Son éloquence était
digne de Mirabeau, Audacieuse et fière autant qu'elle était belle,
Un dieu caché, semblait lui prêter son flambeau. Elle aurait
comme nous, admiré VOrestie.

J'ignore ce qu'elle eût pensé de Gabrio, Elle avait l'esprit fm,
prompt à la repartie. Comme elle eût méprisé ce siècle d'agio /
De même qu'un rosier ne produit pas de figue, Un aigle ne sau-
rait descendre du faisan, Et, seule, une Condé, put mener cette
ligue.

Contre l'Italien nourri de parmesan.

Malgré la politique, elle aima la noisette, Les déjeuners ga-
lants ornés d'un un pâté!

Parfois la grande dame a des goûts do grisettCj Et Turenne
amoureux n'est qu'un âne bâti.

Caroline.

CE QUE J'AIME

J'aime à la voir briller dans un regard de femme

La franchise inconnue à tout Catilina;
A travers deux beaux yeux j'aime à regarder Vâme
Qui devant son devoir jamais ne fouina ;
J'aime l'ami fidèle et qui jamais ne jongle'
Avec la loyauté de tout bon citoyen ;
J'aime qui dit son fait net et rubis sur Vongle
A l'homme corrupteur et qui vit en païen ;
J'aime à prendre au jardin la douce mirabelle^
Puis à m'asseoir à l'ombre et lire Mirabeau,
Si fougueux au forum si tendre pour sa belle
(Sa prose éclaire tout comme un noble flambeau) ;
J'aimerai, c'est bien sûr, les beaux vers de VOreslie:
Ils me sont inconnus ainsi que Gabrio ;
Mais de Dumas je sais plus d'une repartie
En termes plus charmants que ceux de l'agio.
Au pays des pruneaux je cherche peu la figue
Et rarement je mange un morceau de faisan.
Pour Dumas, Sand, Méry, Pelletan, je me ligue^
Contre qui les attaque, Anglais ou Parmesan,
J'aime bien la praline à la fine noisette

Et sur mon agenda j'évite le pâté.

Je ne suis point duchesse et ne suis point grisette;

Mais je fuis les discours de tout âne bâté,

CEUX OIE J'AIME

J'aime le vrai mérite, et pourtant je suis femme ; J'aime un conspirateur, fût-ce un Catilina^ Si la conviction seule agite son âme^ Et si jamais, en rien, son cœur ne fouina ; J'aime peu ce monsieur qui dans le monde joiigle, Mais j'aime et je respecte un simple citoyen Dont la valeur n'est pas dans la dent ni dans V ongle, Qui prouve qu'il est homme, et qu'il n'est pas paieii ; J'aime celui qui peut sur une mirabelle Enfanter un discours digne de Mirabeau, Et qui sait se conduire aux genoux d'une belle Le matin et le soir avec ou sans flambeau; J'aime l'illustre auteur des vers de VOrestie, Je l'aime autant que Sand et plus que Gabrio ; J'aime tous ses romans, j'aime sa repartie, J'aime sa sainte horreur pour le vil agio ; J'aime un pauvre galant qui n'offre qu'une figue S'il n'a pas ce qu'il faut pour offrir un faisan^ Et qui, voyant sa bourse en butte à votre ligue, Vous donne son amour en fait de parmesan ; J'aime un Roger Bontemps qui casse une noisette Aussi gaîment qu'il ouvre un splendide pâté; Qui fait rire à son gré grande dame et grisette. En esquivant toujours le nom d'âne bâté

dira Caulet de Tavac.

UN MOT AVANT LES MOTS

Depuis peu, qüe de fois est étHt le mot femm

Suivi, bien entendu, du mot Catilina

Faisant place aussitôt au sublime mot dme^

Qui s*accorde si mal avec le mot fouina

Comme avec son voisin, l'insolite mot jongle!

Ensuite, sans arrêt, vient le mot citoyen,

Qu'on croirait égaré quand on voit le mot ongle,

Qui le suit, précédant l'antique mot païen,

A la suite duquel vient le mot mirabelle,

Auquel succède, alors, le grand mot Mirabeau,

Que l'on doit faire suivre du séduisant mot belle,

S'accordant, pour le coupj avec le mot flambeau,

Qui semble illuminer le beau mot Orestie,

Ainsi que les six lettres du frais mot Gabrio.

Usant de ruse, alors, vient le mot repartie,

Qui doit nous étonner près du mot agio.

Avec avidité, je saisis le mot figue.

Et, sans reprendre haleine, on vient au mot faisan ;

Puis, contre tous ces mots, se ligue le mot ligue,

En dépit de l'odeur du long mot parmesan,
Qu'on doit faire servir avant le mot noisette,
Ayant pour successeur l'attrayant mot pâté.
Qui semble être un chapeau pour le fin mot grisette
Mais l'écrivain se lève au dernier mot bête!

A MADAME LA COMTESSE DASH

Il est dans le monde une femme,
Moins folle que Catilina
Dont l'esprit aussi chaud que Yâme,
Des salons jamais ne fouina :
Avec le bon mot elle jongle
A charmer chaque citoyen !
Et l'on dit qu'elle a bec et ongle
Pour dauber tout méchant païen.
La douceur de la mirabelle.
Puis la force de Mirabeau,
Sont pour sa plume fine et belle,
Un guide, et, parfois un flambeau.

De l'auteur aimé d'Orestie,
S'éprend chaque jour Gabrio.

De Mëry chaque repartie
Est de son trésor ïagio. *

Diogène vit d'une figue;

Elle préfère le faisan :

Pour l'afriander on se ligue

A\ec un mets au parmesan.

Avant de casser la noisette,

Sa fourchette fouille un paie.

Aussi gaîment que la grisette.

Près d'un gandin âne buté.

Juslin G\!âAssol.

Cher Dumas, dans ce siècle, on rencontre la femme

Cherchant pour compagnon, fût-ce Catilinay

Quelqu'un qui pour tout bien, ait un corps et point d'owe;

Ce qui fait que mon cœur, en Flandre, fouina.

On verrait vers T Indus, au milieu de la jungle.

Chez un homme, un brevet de brave citoyen

Reproduit sur son front par un tigre avec son ongle.

Ici, le sentiment près de l'or eslpaien.
Jadis, à Pontarlier, petite mirabelle
Dans le sein d'une Iris, jetée par Mirabeau,
Contenait un billet qui conviait la belle
A transporter au loin de l'hymen le flambeau.
Ils allèrent en Hollande entendre VOrestie,
Que sait par cœur votre sœur GabiHo.
Que de là, tôt, mon Dieu, n'est-elle repartie!
Elle n'aurait 'Cté de Lenoir Vagio.
Que, née près d'un manoir au pays de la figue,
Ne pouvait-elle voir pondre un jeune faisan!
Il faudra donc toujours que, des noirceurs, la ligue
Ait pour mobile un peu de vin, de parmesan.
C'est souvent au dessert, en cassant la noisette,
Pour enlever des dents la chair d'un bon pâté,
Qu'un alguazil assis auprès d'une grisette,
Prise et vole l'amour comme un âne bûté.
Jules Dkpau.
Il me souvient, cher Maître, avoir, avec ma femme,
Applaudi chaudement votre CatUina;

Car je suis tout à vous, à vous de corps et d'âme.
J'aime votre grand cœur, qui jamais ne fouina.
Je suis un vieux rimeur, avec les vers je jongle :
C'est un plaisir permis à tout bon citoyen.
Si vous pouviez me voir, la nuit, rongant mon ongle,
Et jurant, — malgré moi, — comme un damné pa'ien
Je donnerais mes vers pour une mirabelle.
Oh! dussé-je être laid autant que Mirabeau,
Je voudrais que mon "œuvre, étincelante et belle,
Eût à votre génie emprunté son flambeau
Que sont mes opéras auprès de YOrestie?
Valent-ils un seul tnftt du brillant Gabrio!
De Dumas, — votre fils, — la vive repartie?..
Dumas ! qui pemt si bien la femme et l'alto /
Je l'ai volé, ce fils I et je lui fais la figue :
Le corbeau s'est paré des plumes du faisan.
Que l'esprit, le bon sens, tout ! contre moi se ligue.
Dans mon macaroni j'ai mis du parmesan!
Eh bien ! j'aimerais mieux en cueillant la noisette,
Au bois de Robinson, armé d'un bon pâté,

Retourner au bon temps où j'aimais la grisette...

Temps où je m'en donnais en âne dé— 6d{é /

Ed. Dr PRE 7. .

A MADEMOISELLE V. P

Pour être aimé de toi, jeune et charmante femme,

Je vendrais mon pays conime Catilina,

Je donnerais mon sang, je livrerais mon dnit ;

De moi je permettrais qu'on dise : (t II fouina» »

Je préfère avec toi vivre dans une jungle

Que sans toi, dans Paris, opulent citoyen.

Pour toi je gratterais la terre avec mon ongle,

Je renierais mon Dieu, je me ferais païen.

Ton amour me rendrait doux comme mirabelle,

Éloquent comme ét&it l'orateur Mirabeau,

Pour éclairer ma vie, crois-moi ma toute belli^,

De l'hymen en ce jour allumons le flambeau.

Je voudrais pour té plaire avoir fait ſOvestie

Ou les livres charmants signés de GabHo,

Briller par le talent ou par la repartie ,
Te gagner des millions, en faisant l'agio /
Dans la chaude Italie, qui voit mûrir la figue,
Nous irions dans les bois, qu'habite le faisan !
Là pour vous rendre heureux l'air le ciel, tout, r<e ligne.
Viens par delà les monts au pays parmesin.
De la mignonne main une simple noisette
Me nourrirait autant que d'une autre un pâté.
« Eh quoi ! vivre d'amour 1 » â'écrira la grisette
En relisant ces \évê : « Dieu quel âne bâté! »

Adolphe DuPREZ.

La plus méchante bête à mon sens est la femme ^ N'en doutez pas messieurs : même Catilina Vaut mieux dans ses fureurs, j'en jure sur mon dme, Et cette âme jamais ne trembla, ne fouiml Avec le mal d'amour cette traîtresse jongle^ D'un geste elle aplattit le plus fier citoyen; Elle hait ce qui Taime et, du bout de son ongle, Déchire l'amoureux, qu'il soit juif owpa'ien, A Vincennes jadis la douce mirabelle Eût été moins funeste, au fougueux Mirahem Que les écrits brûlants qu'il Usait de sa belle Et qui de son génie ternissaient le flambeau. Bref, c'est fort exagéré les vers de YOrestie. Il faut qu'on y résiste, ainsi que Gabrio, J'ai grand'peur que laissant l'esprit, la reparie Lorsqu'on lui parle amour, elle réponde agio. Imitez-moi, gandins, faites-lui la figue.

Dévorez entre vous la caille et le faisan.

Il faut, vous dis-je, il faut que contre elle on se Ugue^ Toscan,
Sarde, Romain, Français ou Parmemn.

Et vous Anglais rêveur au paletot not«O|(«, Qui vous bourrez
si bien de rosbif, de pâté, Plantez-la carrément, grande dame et
grisettel Ah pourquoi des mortels, seul l'âne est-il bâti?

PLAINTES D'UN MARI MALHEUREUX

Rien n'est si doux à voir que les yeux de ma femme^

Et, Romaine, elle eût pu charmer Catilina.

Mais malgré le grand feu qu'elle allume en mon âme^

L'ingrate, sans pitié, sans cesse me fouina.

Le tigre au moins, sans code, en rentrant dans sa jungle,

Sait, lui, faire accepter, ses droits de citoyen;

Mais moi, craintif agneau, je m'expose à son ongle.

En vain, pour ses amours, je me ferais pa'ien ;

En vain, las! je me fais plus doux que mirabelle;

En vain par mes discours j'égale Mirabeau:

Rien au monde ne peut humaniser ma belle :

Pour moi jamais Tamour n'allume son flambeau.

Cependant, je suis homme à faire une Orestie.

En moi se montre un peu l'esprit de Gabrio ;
A Méry je pourrais lancer la repartie ;
Je suis riche à millions, prince de Vagio ;
Eh bien! malgré cela, chacun me fait la figue.
Aux coups je suis livré comme un pauvre faisan.
Troupe de libertins qui contre moi se ligue,
Puisse en poison pour vous changer le parmesan,
Pour vous en fiel amer se changer la noisette !
Puissiez-vous donc crever en mangeant du pâté,
Vous par qui ma moitié s'est changée en grisette.
Et m'avez fait passer pour un âne bêté !
Emile Durand.

Quoique sans être aussi curieux qu'une femme,
— Au sexe j'appartiens dont fut Catilina, — J'aime l'original^
et ce qui touche Vâme, Jamais pour le nouveau mon cœur ne
fouina. Pour lui, je braverai le tigre dans sa jungle: Je devien-
drai, je crois, un mauvais citoyen.

Et, tel que le lion dont l'amour lima Vongle, Moi pour voir du
nouveau, je me ferai païen!

Mais l'on ne saurait voir plus d'une Mirabelle,

— Ici-bas n'a vécu qu'un seul grand Mirabeau, — Nulle ne se
pourrait comparer à ma belle :

Seule elle brillera du parfait pur flambeau!

Et d'elle je suis las! Je voudrais Orestie!

Ou pour me rallumer, qu'un autre Gabrio

Veuille de son amour chercher la repartie...

Des amants, il faudrait qu'elle fit Vagio!..

Pour avoir du nouveau, je sucerais la figue,

Quand mon ventre est bourré, de vin et de faisan!...

Aussi, monsieur Dumas, avec vous je me ligvs,

— Non pour goûter ensemble, au plus pur parmesan, Ou, dans le frais matin, pour cueillir les noisettes. Ou, dévorant ensemble un énorme pâté

Bien aidés, qui plus est de deux belles grisettes, — Mais pour ce nouveau livre, au genre non b  t  .

Paul Durand.

Qui pourra définir ce que c'est qu'une femme ; Elle abuse de nous mieux que Catilina, Sur la foi d'un concile, on veut chercher son   me : Pour en cacher le fond qui mieux qu'elle fouina f Un cœur en chaque main, avec QMneWejongl  , Roi, président, ministre ou simple citoyen.

D s'en faut quelquefois de l'épaisseur d'un ongle, Que d'un chrétien fervent elle fasse un pdien. Sans plus s'en soucier que d'une mirabelle.

On croit que j'exagère../. EK! voyez Mirabeau f Tout le monde sait bien que ce fut une belle Qui de sa noble vie éteignit le

flambeau.

J'aimerais mieux, je crois, refaire une Orestie Que regarder
deux fois le charmant Gabrio.

Mon pauvre esprit n'est pas prompt à la repartie Ni bien
constitué pour faire Vagio.

Ah! la fortune aussi m'a toujours fait la figue : Elle est femme I
eh bien! là! je préfère un faisan, Bien truffé, cuit à point à la plus
sainte ligue; Un flacon de vieux vin, choux-fleurs au parmesan,
Melon, poire fondante et croquante noisette.

Ce sont là mes amours! je veux être en pâté Si je désire après,
grande dame ou grisette, Dussiez-vous m'appeler lourdaud, âne
bâté.

Camille Derly.

ci: Ol'E J AIMi:. CE QUE JE N'AIME PAS

J'aime une belle et jeune femme,

Je déteste Catilina ;

J'aime un bon cœur, une grande dme.

Mais pas trop votre Fouina ;

Je n'aime pas l'homme qui jongle.

J'aime fort tout bon citoyen,

... Ici je me gratte un peu V ongle

Pour faire entrer Le mot paien.

Mais que j'aime la mirabelle I
Combien j'admire Mirabeau t
Des prunes, l'une est la plus belle,
Des orateurs l'autre un flambeau.
Que de beautés dans Orestiet
Que de grâces dans Gabrio !
J'aime une fine repartie,
Comme, en affaire, en agio.
Des fruits, je préfère la figue.
Des meilleurs morceaux, le faisan.
Je repousse une injuste ligue
Autant que votre parmesan.
Je n'aime pas mal la noisette^
Mais beaucoup le petit pâté ;
Je n'aime pas trop la grisette,
Et je plains un peuple bête !
A, Dlpuv,
— uo —
Dans tes romans, toujours, tu relèves la femme,
Jamais on ne te vit louer Catilina,

Poète dont le cœur est au niveau de l'awe,
Dont le talent augmente et jamais ne fouina.
Tu plains rAméricain égorgeant dans la jungle
Son ami, son parent ou son concitoyen,
Et qui prouve à la fois que, s'il a bec et ongle,
Aux yeux d'un philosophe il n'est qu'un \i\pa'ien.
Un jour, rue de Lancry, deux pots de mirabelle
Furent payés par toi comme eût fait Mirabeau!
Vous aimâtes tous deux la femme bonne et belle:
Pour vous ce fut un culte, un éclair, un flambeau.
Mirabeau adorait Sophie ou Orestie,
Et l'amitié te lie encor à Gabrio*
Tu possèdes, mon cher, l'esprit de repartie :
Que n'as-tu aussi bien le talent 6* agio !
Ton gousset ne serait pas sec comme une figue !
Élevant la perdrix, le lièvre et le faisan
Bravant dans tes forêts et le roi et la Ligue,
Tu cuisinerais bien avec le parmesan ;
Tu trouverais moyen de sauter la noisette,
D'en garnir un salmis, d'en orner un pdté.

Qui plairait à la dame ainsi qu'à la grisette

Et, comme tes écrits, même à l'âne bâti.

Abel D.

Pour mettre Rome en feu, fallait plus qu'une femme :

Aussi, le grand consul montra Catilina

Conspirant, dans la nuit, sans craindre pour son âme^

Rassemblant ses amis chez la belle Fouina,

Ainsi^ quand un méchant avec le repos jonglSj

Il se trouve, parfois, un brillant citoyen^

Au milieu du sénat, qui montre de son ongle

Celui que nul d'entre eux n'eût appelé pdien,

Certe il eût mérité cerise et mirabelle^

L'homme dont le talent digne de Mirabeau,

Pour sauver sa patrie, fit harangue si belle

Et, devant le périls alluma son flambeau.

Il ne passait son temps à chanter Orestie^

A lire les romans du savant Gabrio.

Il ne vécut, jamais, que pour la repartie,

Dédaignant les trésors produits par l'alto.

Assemblée où Caton, jadis, montra la figue,

Tu comptais dans ton sein un immortel faisan.

Qui, pour garder tes droits, te dénonçait la ligu£y

Prête à ruiner le sol berceau du parmesan.

— Celui qui fit ces vers n'aime pas la noisette,

A table, il est heureux de trouver un pâté.

Il n'est, j'en suis certain, ni commis ni grisette ;

Mais, ptur sûr, entre nous, c'est un âne bête,

Tony Destouz.

J'aurais bien voulu naître femme ^ Non du temps de CatiHna!

Mais, je le jure sur mon âme A celui qui parfois fouina, Serais-je yenu'e dans \dL jungle, Sans le titre de citoyen, Auraia-je dû n'avoir qu'un ongle, Être la fille d'un pa^en.

Jaune comme une mirabelle, Mûrie non loin de Mirabeau, Être laide au lieu d'être belle, De l'amour souffler ce flambeau^ Pour que Pauteur de VOrestie Et que l'aimable Gabrio Me donnassent la repartie, Sans jamais parler d'agio / Je goûte souvent d'une figue.

Je ne connais pas le faisan.

Contre les hommes je me ligue Lorsqu'ils parlent de parmesan.

J'apprécie bien une noisette, Mais je lui préfère un pâté De Pé-rigieux, où la grisette N'aime pas un âne bête.

A. Dakodes.

lia —

Depuis bientôt trente ans, cher Dumas, j'ai pris femme!

Elle fait mon bonheur mieux que Catilina :

Tu peux m'en croire, ami^ je jure sur mon âme

Que je suis plus heureux même qu'avec Fouinaé

Depuis notre union, jamais un tou^ dejongki

Ainsi que je pourrais nommer un citoyen.

Qui met dans son contrat coup de ctmfif ou d'ongle

Et qui n'est cependant pas plus que moi païen*

Ma femme est un fruit d'or, semblable à mirabelle.

Et m'appelle souvent, âon Chieti, son Mirabeau.

Je n'ai pu rencontrer fetnme plus douce et bellej

Et toujours je m'éclaire à son brillant flafnbeaM.

Je lui donne en ce jour le doux nom d'Oréetie,

Comme tu sais nommer tft chère Gabrio.

Pour moi, comme pour toi c'est une répartie

Où tout est amitié, repoussant l'alto.

J'aime dans un dessert et la poire et la figue;

J'aime à voir quelquefois sur la table un faisan;

Je hais de tout mon cœur le fromage et la liguB ;

Mais ma femme chérit le fameux parmesan»
Quant à moi je préfère une noix ou noisette^
Un bon vin de bordeaux avec un bon pâté; ^
Et je crois qu'à Paris souvent une grisetle,
Voudrait voir son couvert toujours ainsi bâti»
DoïiDiGNY aï no.

Curieux, j'en conviens, comme une vieille femme,
Mais point ambitieux comme Catilina,
Aux fameux bouts-rimés je souscris sur mon âme^
Pour lire un mot de vous, qui jamais fouina.
Au jeu des vers, Méry, c'est l'Indien qui jongle
Et d'aise fait pâmer le plus froid citoyen :
Il ferait à son gré, sa plume au bout de Vongle^
D'un athée un croyant, de saint Pierre un païen.
Ce n'est pas, comme on dit, pour une mirabelle
Que du club poétique il est le Mirabeau.
Ce n'est pas pour avoir des prunes la plus belle
Que Dumas avec lui des arts tient le flambeau.
C'est pour rajeunir l'art, pour chanter VOrestie,
Étendre l'horizon qui séduit Gabrio.

Que de sève et d'ardeur savamment répartie^
Sur une œuvre féconde et pure d'agio !
Pour mes vers, je veux bien qu'on leur fasse la figue.
Que l'on tire sur eux comme sur un faisan.
Après tout, je m'en ris, ainsi que de la Ligue :
Nom d'un macaroni flanqué de parmesan t
Qu'importel si des bois je cueille la noisette,
D'un bras soutenant Lise^ et de l'autre un pâté :
Je lis dans les yeux noirs de la fière grisette
Qui rit en me narguant sur son âne bâti!

N. Darrieux.

^ Mlj —

Vouloir mieux que Méry poétiser la femme.
Ou mieux que Cicéron vaincre Catilina^
N'est pas plus insensé, je le dis, sur mon dme^
En prose comme en vers^ que d'arranger fouina.
Avec les mots fran(:ais est-ce ainsi que Von jingle?
Même en des jeux d'esprit je reste citoyen.
Et n'écrirai jamais ungula pour un ongle.
Appelez-moi niais, iroquois ou païen^

Fouina m'est inconnu ; cependant mirabelle
Pour moi ne fut jamais femme de Mirabeau;
Je crois qu'on nomme ainsi la prune la plus belle
Et la meilleure au goût. C'est en vain qu'un flam.beau
Viendrait m'illuminer ; fouina, comme Orestie,
Pour moi n'a point de sens. Ame de Gabriel
A de pareils sphinx donner la repartie,
Est aussi malaisé que parler agio.
Ou même qu'assommer un bœuf d'un coup de figue.
J'aime mieux allier la truffe et le faisan
Que de mettre d'accord Henri quatre et la Ligue.
Aussi, pardonnez-moi si le bon parmesan
Mieux que des bouts rimes me plait. Une noisette
Qu'on prend au coin d'un bois ne vaut pas un pâté
Qu'on mange en société d'une vive grisetete.
Eu ce point, si j'ai tort, je suis âne bête

E. DUFOUR

Je n'ose ni flétrir ni condamner 1^ femme

Qui pour le bien public, trahit Catilina;

J'admire, en un héros, et la grandeur de Vâme

Et l'intrépide cœur qui jamais ne fouina.

J'aime un hardi chasseur, affrontant dans sa jungle

Le tigre rugissant'; j'honore un citoyeri

Qui, dans les grands dangers, s^it montrer bep et ongle.

Mais je méprise un traître à l'égal d'un païen.

Je comprends le succès, la vogue d'Orestie,

Car l'esprit y pétille autant qu'en Gahrio ;

Je recherche un causeur à fine repartie^ Mais je fuis le bourgeois qui me parle agio; Je savoure, au dessert, la fraîche mirabeUe; Entre tous les tribuns, j'exalte Mirabeau (Quand son puissant esprit subjuguait une belle , Son génie, à l'amour, ravivait son flambeau). A table, à mon voisin je fais passer la figue^ Si je sens le fumet d'un succulent /iiisan.

On ne me vit jamais enrôlé dans la ligue Des prétendus gourmets, friands du parmesan.

Je ne saurais broyer la croquante noisette, Et je pâlis devant l'indigeste pâté :

Pour Tune il me faudrait les dents de la grisette, Pour Tautre l'estomac de l'animal bête.

Ch. B.

Au rQBia«eier eliarmai^t qui peint si bidn la femme,

En mettant à ses pieds le grand Catilina,
J'ai osé, pauvre folle, ouvrir toute mon âifie ;
Mais, sans doute, en ma lettre, mon esprit fouina,
<(Je ne sais qui s'amuse et jBivec moi qui jongle? »
Â dit ce romancier, dëdaigoe^x citoyen:
m Sa main se voit ici, mais où se cache Ven^
Qui déchire la nuit du vieux c\ûie païen? »
Poésie sous la forme d'un pot de mirabeUe,
Ou sublime éloquence d'un autre Mirabeau,
Vraiment, la poésie en est-elle moins beUe,
Quand le cœur, jeune encore, lui sert de fUunbem ?
La foi est une perle tout autre qu'Orestie,
Plus rare, je l'avoue, encore que Gabrio,
Elle a cru en Dumas, aimé sa repartie,
Et laisse à Tintrigue ses menées d'agiû.
Elle a parlé de Napies, où croit aussi la figue,
L'orange au doux parfum, plus dorée qu'un faisan.
Le gros napolitain contre ce fruit se ligue,
En savourant l'ddeur d'un mets au parmeean.
Quant à moi, dans nos bois, j'aime l'humble noisette ^

Plus fraîche et plus agreste qu'un gros bon vieux pâté;

Et la fleur des prairies est pour moi la grisette,

Qui, chaste encore, ignore ce qu'est l'âne bûté.

Mathilde de Fleelles.

Aspirant, dans Belle-Isle, un doux parfum de femme, Vout
ému des beautés de ton Catilina, On reste captivé jusques au fond
de VâmSj

Immuable, au théâtre, où nul ne fouine, Dumas, brillant au-
teur, sans apprêt et sans jargon, Universel poète, aimable citoyen,

Méprise de Tenvie, un impuissant coup d'ongle: A ta gloire
que peut Tinjure d'un païen.

Soit que ta lyre chante une humble mirabelle, Soit qu'elle
prenne enfin l'accent de Mirabeau, On la trouve toujours riche,
imposante et belle. Un peuple d'écrivains s'éclaire à ton flam-
beau. Vers la postérité VHamlet et VOrestie, Envies des Méry,
des Karr, des Gabrio, l'ŷés d'un cerveau brûlant volent sans
répartie;

Il ne faut au talent aucun autre agio.

Ravissant narrateur, fin, doux comme une figue, De ton char-
mant esprit, doré comme un faisan, Asservissant ces mots don-
nés, et dont la ligue Me gêne, en s'effilant comme le parmesan :

Inspiré, sans effort, sur eux, sur la noisette, Tu saurais, en-
chanteur, même sur le pâté

Intéresser, charmer, grande dame ou grisette Ht de ces
pauvres vers le pauvre âne bûté.

Hélas ! tout dépérit, tout, jusques à la femmej
Et cet être charmant, qui de Catilina
Fit échouer le complot, n'a plus de cœur ni d'âme.
Ainsi qu'un écrivain dont le talent fouina.
Le vieux gaulois n'est plus : avec les mots on jongle ;
On ne rencontre plus d'honnête citoyen,
Et de mode aujourd'hui il est de porter V ongle,
Long aux doigts sous peine de passer pour païen,
ma belle Provence où naît la mirabelle
Toi qui vis se lever l'astre de Mirabeau,
Toi seule vis encor, toi seule es toujours belle
Et des siècles futurs tu seras le flambeau.
L'écrivain spirituel, auteur de VOrestie
(Et spit dit entre nous, l'ami de Gabrio),
Offrit un grand concours : singulière partie
Où chacun fut convié jusqu'au roi d'agio.
Qui sût rimer un vers voulut mordre à la figue ;
Car Dumas avait dit à tout rimeur : fais-en;
Oui, dit-il, que bientôt chacun de vous se ligue:
Le prix est au vainqueur, j'en jure par mes ans.

Et du nord au midi tous envoient leur noisette,
Dont le poids fait frémir Alexandre é pâté.
Car chacun en voulut : l'étudiant, la grisette
Et*moi-même avec eux, sans peur d'être Mté.

LA FEMME

En vain l'homme voudrait, t'apostrophant, è femme t Singer le
Quàmque tandem^ Catilina ; Tu tiens sa patience enchaînée à
ton âme^ Et devant ton regard le plus fort fouina.

Car avec sa raison ton fier caprice jingle; Tu fais du plus obs-
cur un- fameux citoyen^ Et rien que pour baiser l'incarnat de ton
ongle Un saint fuirait le ciel et se ferait païen.

Que le fruit défendu soit pomme ou mirabelle, Toujours
quelque Sophie à quelque Mirabeau Fera courber la branche où
mûrit la plus belle, Pour la croquer à deux avec ou sans flambeau.
Depuis Iphigénie en pleurs dans Orestie, Femme, tu sus toujours
jusques à Gabrio, Mêler aux longs soupirs la folle repartie.

A toi des dévouements le sublime agio.

Au pauvre qui parfois soupe avec une figue, Qui jamais ne
goûta, qu'en rêve, du faisan, Lorsqu'à la charité ton cœur ému se
ligue.

Tu prodigues la manne auprès du parmesan.

Jusqu'au jour où menton et nez cassQ-nôisette Manœuvrent
de concert en face d'un pâté.

L'homme doit t'adorer, grande dame ou grisette. Et qui ne le fait point est un âne bâti

Alexandre Ducros.

- I.il -

Certes, ce n'était pas une timide femme

Que ce fougueux tribun, ce fier Catilina,

Qui pour régner sur vous avec toute son âme^

Les conspirations sans cesse fouina.

Au milieu des combats nul mieux que lui ne jongle.

Redoutable soldat, trop brave citoyen,

Dans son immense orgueil il voudrait, d'un coup 6! ongle.

Renverser les autels, régner en païen ,

Son langage charmait comme la mirabelle.

Lorsque dans ses discours, antique Mirabeau,

Il disait aux soldats : « Oh ! que la gloire est belle,

De l'immortalité resplendissant flambeau ! »

Je préfère les yeux de la pâle Orestie,

J'aime mille fois mieux le luth de Gabrio

Dont nous idolâtrons la fine repartie.

Et qui de son talent n'a pas fait agio.

Ses chants ont la douceur de l'odorante figue
Que je mets au-dessus du renommé faisan,
Et pour les applaudir vous et moi faisons ligue
Comme de fins gourmets devant un parmesan.
Ce fromage vaut mieux que la sèche noisette,
Mais moins que la saveur d'un succulent)d<é.
ma lyre ! tais-toi, tu n'es qu'une grisette.
Et celui qui te touche est un âne bâti !...

Prosper Dumas.

— io2 ^

Il me faudrait ici, pour parler de la femme ,
La voix de Cicéron contre Catilina,
Ou le fiel que Boileau récelait en son âme^
Lui dont la muse acerbe autrefois la fouina.
Que ne puis-je emprunter au bateleur qui jongle
Sa faconde inconnue au simple citoyen,
Ne dussé-je flétrir que du bout de mon ongle
Cet objet que le siècle idolâtre en païen ^
Qui vaut moins qu'un noyau de prune mirabelle.
Si ma comparaison, digne de Mirabeau,

Près des lectrices peut ne point paraître belle.
C'est que jamais pour moi n'a brillé le flambeau
Que dans les cœurs humains allume une Orestie,
Nourrie aux sentiments de Sand ou Gabrio.
En vain mes détracteurs arment leur repartie:
La femme est un caprice, une sorte d'agio:
J'y vois plus de défauts que de grains dans la figuei
Avec les yeux d'un lynx, l'adresse d'un faisan,
Vous auriez de la peine à combattre leur ligue.
Pourtant à la gourmande, avec du parmesan,
Offrez quelques gâteaux, un fruit, une noisette,
Voire même un gigot ou bien un bon pâté,
Vous serez bien chéri dans ce cœur do grisette,
Mais on vous conduira comme un âne bûté.
G. DUCKET.

CE QUE J'AIME ET N'AIME PAS

J'aime les doux chants d'un femme,
Je redoute Catilina ;

J'aime Caton dont la grande âme
Dans aucun temps ne fouina.
L'Indien me sourit quand il jongle ;
Je hais un mauvais citoyen.
Et pour le bout rosé d'un ongle
Je me damnerais en pa'ien.
Je savoure une mirabelle,
Je lui préfère un Mirabeau;
J'aime, la femme la plus belle.
Mais d'hymen je crains le flambeau.
J'adorerais Diane, Orestie,
Et je crains de la Gabrio
La trop mordante repartie.
J'aimerais assez Vagio
S'il ne me faisait pas la figue.
Et je lui préfère le faisan.
Je ris des rois et de la ligue,
Je fais la nique au parmesan
Et prise très-peu la noisette ;
Je goûte fort un bon pâté.

Mais lui préfère une grisette.

Ce que j'aime le moins^ c'est un âne bête.

DE Saint-Prix.

Alexandre Dumas aime une douce femme,

Comme aimait le pouvoir le grand Catilina ;

Oui, quand il l'aime, il l'aime avec toute son âme

Et près d'elle jamais son cœur ardent fouina.

Quoi pétillant esprit! avec quel art il jongle,

Sans en être plus fier qu'un simple citoyen I

Si parfois d'un envieux il reçoit un coup à l'ongle,

Croyez-vous qu'il se fâche?... il rit comme un pécien.

Son style a du parfum comme Une mirabelle ;

H a tout le talent^ le feu de Mirabeau ;

L'imagination 1 qui en connaît de plus belle?

Du siècle n'est-il pas le plus brillant flambeau?

A ce nouveau Pylade il fallait Orestie :

Il dut la trouver dans l'aimable Gabrio,

Qu'il est instruit, fécond, vif dans la repartie ;

S'il n'aime pas l'argent, comme il hait l'agio /

Cuisinier renommé, par son art le hec-figue

Devient délicieux, ainsi que le faisan :
Son bon macaroni, parmi lequel se ligue,
Avec le beurre frais, l'odorant parmesan,
Prend un arôme exquis, doux comme la noisette.
Génie universel, il ferait un pâté
A faire pâmer d'aise une folle grisette,
Et qui ne l'aima point est un âne bêté.
Auguste Dupuis.

— '100 —

Je suis un gros garçon et non point une f[^]mmg [^]
Qui dans mon de Viris ai vu Catilina.
Sa conduite vraiment ne séduit pas mon dme :
Ses débuts étaient beaux ; par la suite il fouina.
Le consul Gicéron, avec qui l'on ne jongle,
Met bientôt en fuite ce mauvais citoyen.
Et montrant aux Romain qu'il avait bec et oii[^]k,
Rafifermit son pouvoir sur ce peuple païen.
Soupirer à plaisir pour la mirabelle,
Comme fit dans le temps \e fameux Mirabeau,
Lorsqu'abandonnant tout, il cherchait'sa iéMe,

A pour moi plus d'attrait que la chasse au flambeau,
Que la pièce vantée qui a nom VOrestie,
Les récits attribués à la nympho Gabrio
Dont l'esprit est si vif, et dont la repartie
Dans mainte occasion lui peut servir d'cr/yio.
Si parfois au jardin savourant une figue
Ou bien, chez un Mondor, en face d'un faisan,
Arrosé d'un vin vieux remontant à la ^ ligue,
Je me plais à lorgner M naets au parmesan.
Je me sens très-dispos pour cueillir la noisette,
A l'abri des ennuis, comme un coq empâté,
Et ne dédaigne pas la gentille grisette.
Quitte à me faire passer pour un âne bàU.
G. Danois.

Eh! quels rapports, grands dieux! voulez-vous qu'une /emwc
Puisse avoir, en ces vers, avec Catilinaf
L'une est douce, modeste et timide en son âme,
Et l'autre, un intrigant qui souvent fouina.
Comment placer aussi le charlatan qui jongle
En face des vertus d'un brave citoyen ?

Si j'étais plus dévot, j'aurais bien d'un coup d'ongle,
Attaqué l'incrédule et maudit le païen ;
Puis, gêné par la prune, appelée mirabelle
La femme sans mari du fameux Mirabeau.
« Mais, dirai-je à Dumas, vous nous la donnez belle !
Si vous êtes sphinx, prêtez-nous le flambeau.
Eschyle tout savant qu'il fût dans VOrestie,
Et la dame qu'au cercle, on nommait Gabrio,
A tous vos bouts-rimés seraient sans repartie,
Quelque fût pour ce but le prix de l'agio. »
Si donc en ce combat, j'ai pu faire la figue
Au savant amuseur, qu'on m'octroie un faisan,
Au lieu de cavaillons; mais que nul ne se ligue
Pour me faire adresser un triste parmesan.
Ou d'un pauvre reclus la chétive noisette.
Mon puissant appétit me permet \epâté,
Mais mon âge avancé m'interdit la grisette,
Dont l'âne, peint sans bât, revint souvent bâte.
.1. Dalmas.

L'homme est et fut toujours le tonton de la femme. Fulvie ambitieuse a fait Catilina; Eve étant curieuse, Adam perdit son âme, Et depuis lors Satan, pour l'enfer, nous fouina. Qui dirige les pas de l'Indou dans la jon^e? Que transforme Prud'homme en, so\da.t-citoyen ? Du mandarin chinois qui taille et vernit Vongle ? Ton seul caprice, ô femme, ô doux fatum païen ! C'est toi le fruit tentant, la verte mirabelle, La pomme du voisin, si chère à Mirabeau.

L'homme te dit : Merci, quand tu veux être belle, Ton sourire est son jour et ton front son flambeau. Tu peux tout, tu sais tout, ô divine Orestie : J'en atteste les longs romans de Gabrio.

C'est pour toi que Mery brille à la repartie; C'est pour toi que Rothschild calcule l'agio. A ton charme puissant en vain l'on fait la figue. Qui préfère à Vénus la truffe et le faisan, Aux chœurs de l'opéra, saint Hubert et sa ligue, A la poudre de riz, l'odeur du parmesan, Qui sans Lisette va cueillir fraise et noisette. Qui place son bonheur dans le fond d'un pâté. Qui passe, sans la suivre, auprès d'une grisette, Celui-là, malgré tout, n'est qu'un âne bête !

Élise D.

Bien ou mal, tout, dans l'homme, eût l'œuvre d'une femmig.

Bonne, elle eût au devoir retidu Catilina ;

Méchante, elle a doublé les fufeurs de son âme.

Mais, dans ce beau discours, où placer : fouina?

Avec moi, sans pitié, Dumas s'amuse et jongle

Par les rimes qu'il dicte au pauvre citoyen,

Et, si je ne craignais quelque rude coup û'ongle,
J'oserais contre lui jurer comme un païen.
Las! il faut filer doux, doux comme mirabelle,
Ne pouvant à Dumas opposer Mirabeau,
Ou, lançant contre lui le regard d'une belle,
De l'esprit, par le cœur éteindre le flambeau.
Je braverais Dumas, la foudre et VOrestie,
Si j'avais pour secours les yeux de Gabrio,
Je braverais sans peur ta vive repartie.
Et tu serais heureux de payer Vagio.
Vieux lion muselé, je te ferais la figue,
Et, changé tout d'un coup en timide faisan.
Chantant, à mon caprice, Henri IV ou la Ligm,
Je te ferais filer comme du parmesan.
Mais sur les plis usés de mon habit noisette
Ma plume, au lieu d'esprit, fait tomber un pdti'.
Je n'ai plus mes vingt ans... La muse et la grisette
Enverraient paître au loin le vieux âne bâlé.

PORTRAIT IDÉAL DE GABRIO

C'est un ange, et c'est une femme.

Romaine, elle eut dompté le fier Catilina.

Des trésors de bonté s'épanchent de son âme.

Jamais dans le danger son grand cœur ne fouina. Elle traverserait sans s'effrayer la jungle, Où règne un roi peu citoyen, Qui vous déchire sous son ongle, Chrétien, juif, musulman païen.

Son style simple et doux comme la mirabelle^ Honneur de nos vergers, rappelle Mirabeau, Dans les lettres d'amour qu'il écrit à sa belle; Et son esprit charmant est un divin flambeau, Qui pourrait d'un jour pur éclairer VOrestie, Ce noir tissu d'horreurs
1 — Enfin c'est Gabrio Qui, légère au pourchas, vive à la repartie, Voit d'un oeil de dédain la banque et Vagio, Et, devant Turcaret, passe en faisant la figue ; (Car elle n'aime l'or qu'aux plumes du faisan]

Contre lui de l'Esprit elle conduit la ligue

Ses traits, qu'eût reproduits jadis le parmesan. Ont séduit plus d'un morne et vieux csisse-noisetle. Enfin pour terminer ce portrait empâté.

C'est une noble dame à l'entrain de grisette, Et qui ne l'aime point est un âne bâté,

Ë. DE l'Église.

Avec les bouts rimés^ foi d'homme, foi de femme,

Tu conspires^ Dumas, en vrai Catilina.

Tu veux, dans ton complot, nous jetant corps et âme,
Pouvoir dire des tiens que pas un ne fouina.
Docile à ton appel, moi, qui jamais ne jongle.
Je me fais aujourd'hui ton soldat-ci^ot/en;
Mais, à te dire vrai, je crains d'avoir sur Vongle
Et de manquer d'élan comme un esprit pa'ien.
Tu t'en moques, là-bas, près de la mirabelle,
A table, au coin du feu, lisant ton Mirabeau.
Grand écrivain, crois- tu que la tâche soit beUe?
Crois-tu qu'il soit aisé d'avoir, sans ton flambeau,
Un génie inspirant les beaux vers d'Orestie,
Ou les transports divins de sa sœur Gabrio?
Encore si ta plume, entre nous repartie.
Me disait les secrets de son docte agio.
Je serais rassuré : qui me ferait la figue?
Ainsi que toi, nourri de filet de faisan,
Cultivant mes lauriers, sans craindre aucune ligue,
Je pourrais m'enquérir du meilleur parmesan,
Aller cueillir au bois la fraise et la noisette,
De retour au logis, m'adjuger un pâté;

Et, laissant de côté les soins de la grisette,

Te lire pour ne pas rester âne bête.

Edouard Ernest, D'.

Il n'est point d'homme, ni de femme Dont l'auteur de Catilina
N'ait plus ou moins remué Vâme.

Jamais son grand cœur ne fouina.

Qu'il chassât les ours dans la jungle Ou qu'il luttât en citoyen^
Il sait écraser sous son ongle.

Soit un jaguar, soit uu païen ; Il sait cueillir la mirabelle De la
main qui peint Mirabeau; Et, bien souvent, plus d'une belle Vient
se brûler à son flambeau.

Sa plume, qui fit VOrestie, A bien dépassé Gabrio, Qu'il a d'es-
prit de repartie Toujours égal, sans agio!

Mais à tous il fera la figue.

S'il faut apprêter un faisan; Il brave des Véfours la Ligue Pour
une tourte au parmesan.

On le verrait d'une noisette Tirer l'élément d'un pâté.

Qui nourrirait une grisette Descendant d'un âne bête,

D'ÉCLINGUE.

Il n'est rien à mes yeux de plus doux que la femme,

Il faudrait, pour la fuir, être un Catilina^

Avoir d'un triple bronze enveloppé son âme :

La mienne, pour aimer, jamais ne fouina.
Le fellah qui laboure et l'indien qui jongle;
De nos grandes cités l'élégant citoyen ;
L'homme abstème, et celui qui boit rubis sur VonglCy
Tous ont au fon(J du cœur un peu d'amour païen»
Eussé-je, au lieu de pomme, une humble mirabelle,
Tout consumé des feux dont brûla Mirabeau,
J'irais la déposer aux pieds de la plus belle
Et du divin amour allumer le flambeau.
Que d'autres en beaux vers traduisent VOrestie, -
Composent des romans ainsi que Gabrio,
S'efforçant de briller dans une répartition,
On demande de l'or au dieu de Vagio.
Près de celle que j'aime, à tous je fais la figue,
Le plus maigre poulet me paraît un faisán.
Que m'importe le reste : ou calvinisme ou ligue.
Richesse ou pauvreté, gruyère ou parmesan?
Que de fois, lorsqu'au bois nous Cherchions la noisette j
Ou que nous partagions dans ta chambre un pâté.
Avons nous dit ensemble, 6 ma chère grisette :

« Qui n'a jamais aimé n'est qu'un âne bête. »

D. EUVRARD.

C'est bien, vous le savez^ dans l'amour d'une femtne

Que Lentulus comprit, suivit Catilina

Cœurs perdus, disait-on, mais alors si forts d'âme

Que le sénat tremblait et devant eux fouina.

Le peuple, avec les grands, rit, gronde et parfois jongle;

Il faut un peu compter avec un citoyen.

Mes tablettes à moi, que polissent mon ongle^

N'enregistreront pas les hauts faits d'un païen,

A Marseille, Milon chérit la mirabelle

Que, plus tard, cultiva le tribun Mirabeau*

Car, avec sa Sophie et si douce et si belle,

Il croyait de l'hymen allumer le flambeau. > ^

Ces bords toujours aimés qu'habitait Orestie

Étaient plus beaux encore avec notre Gahrio.

Car Gabrio d'Orestie était la repartie^

Et fuyait avec nous les vains bruits de Vagio.

Qu'on est bien, dit Milon, où l'on mange la figue !

Quoiqu'il eût préféré dévorer un faisan,

L'éloquent Cicéron ne vainquit pas la Ligue,
Si lentement ourdie envers le parmesan,
Et, pendant qu'en ces lieux je casse la noisette,
r dévore là-bas un gros et bon pâté,
Fulvie est, à coup sûr. sa femme ou sa grisette.
Et l'habile orateur est une âne bête.
L'Enduron, rédacteur du journal de Vichy.

CE QUE J'ADMIRE

J'admire la beauté, la grâce de la femme ;
J'admire le talent, même en Catilina;
J'admire ces héros, sans peur, dont la grande âme^
En face du danger, jamais ne fouina,
Le tigre libre et fier, bondissant dans \a jungle;
J'admire le bouillant, mais naïf, citoyen,
Qui, quand le^dépotisme enfin lui rogne Vongle,
A notre liberté dresse un autel païen ;
J'admire le pays où croît la mirabelle.
Car il a, dans son sein, vu naître Mirabeau ;
J'admire même aussi la grâce de la belle
Qui désire d'hymen allumer le flambeau ;

Mais j'admire surtout l'auteur de V Orestie ;
Oui, j'admire Dumas, Musset et Gabrio;
Dumas qu'on peut nommer roi de la répartie ;
J'admire, en le blâmant, l'homme de Vagio
(Il nargue la chicane et fait à tous la figue;
Un poulet par lui, vite, est baptisé faisan ;
Il se rit du hazard qui contre lui se ligue);
J'admire le bon vin, même le parmesan;
J'admire Dieu partout : il créa la noisette
Pour le pauvre fugal et le petit pâté;
J'admire, quelquefois, la naïve grisette;
Et je m'admire, moi, quoiqu'un âne bêté.
Eugène Félix. •

Quatre-vingt-neuf la vit cette royale femme,
Victime de tes coups, nouveau Catilina!
Le malheur et la mort ont sacré sa grande âme,
Qui, devant le danger, jamais ne fouina.
Telle que la tigresse, acculée en sa jungle,
Son œil faisait encor trembler tout citoyen ;
Mais la fatalité la marqua de son ongle.

Le ciel l'abandonna. — Paris était païen.

Plus de saints : on consacre oignon ou mirabelle.

Tu péris à la tâche, ô puissant Mirabeau!

Mais le jour n'est pas loin d'une aurore nouvelle

Dont Bonaparte doit allumer le flambeau.

Moins sombres fêtes vous, horreurs de VOrestie t

Ah ! combien j'aime mieux les vers de Gabrio,

Où pétillent l'esprit, la fine repartie.

J'aimerais mieux aussi, riche par l'agio,

Savourer en gourmet l'arôme de la figue

Après avoir tâté d'un délicat faisan;

Je ne dédaigne pas non plus la sainte Ligue

Des pâtes d'Italie, avec le parmesan.

Pour déguster les vins je prendrais la noisette ;

Au besoin, j'y joindrais un succulent |)até.

Si j'avais à tenter quelque aimable grisette

Dont trop souvent le cœur, par le ventre est bûté.

François.

« Peste soit de Dumas I dit tout à coup ma femme,

Pourquoi si près de nous raet-il Catilina? »

Je veux répondre un mot, tranquilliser son âme :
A mon tour, je suis muet au nom de fouina,
Que je ne connais point. Le charlatan qui jongle,
Est-ce Catilina, ce mauvais citoyen,
Qui se débat en vain sous les nombreux coups d'ongle
Du quô usque tftndem, jurant comme un païen ?
Mais je vois, sans raison, la blonde mirabelle
Rechercher l'union du puissant Mirabeau,
La République étant, pour lui, la seule belle
Qui pût de son amour allumer le fiambeau.
De grâce, faites-nous le portrait d'Orestie.
A-t-elle fait des vers ? Ou comme Gabrio
Des ouvrages féconds en vive répartie?
Des financiers a-t-elle adule Vagio,
Tout en goûtant chez l'un les douceurs de la figue
Et savourant chez l'autre une aile de faisan ?
A-t-elle des traiteurs organisé la Ligue
Contre tous les desserts, où le fier parmesan
N'a pas à ses côtés la bruyante noisette.
Et lorgné du regard le succulent pâte

Que grignotte en riant la légère grisette.

Au nez d'un sot amant, de ses charmes hâJtèf

Fleury.

TRIMOTHÉE TRIMM

Tantôt vous encensez, les arts, les fleurs, U femme.

Vous chantez Offenbach, Mermet, Catilina ;

Chaque soir, votre esprit, se niche au fond d'une âme.

En vous lisant. Ton dit: Jamais il ne fouina.

Quel siècle où nous vivons 1 chacun rit, chacun jongle^

Ainsi qu'un saltimbanque empaume un citoyen.

Votre journal est lu, payé rubis sur Vongle ;

Chacun le prend, le lit, catholique ou jjaïe».

Chez la mère Moreau goûtant la mirabelle,

Qu'y voyez-vous, siégeant ainsi que Mirabeau f

Le numéro du soir, que vous oflfre une belle.

Éclairé par le gaz et par son chaud flambeau.

Sorti de là, courez, chez la bonne Orestie :

Vous la connaissez bien la biche à Gabrio^

Franche fille à l'œil noir, k vive repartie :

Eh bien, sur son tapis ou tout n'est qu'agfio.

Vous voyez près des vins, des raisins secs et figue,

VotrQ petit journal fier ainsi qu'un faisan.

L'artisan, l'ouvrier contre lui ne se ligue,

On le lit en goûtant bourgogne et parmesan.

Le riche, à son dessert, en croquant la noisette

Ou dévorant la truffe ornant un beau pâté,

Fait comme nous faisons, comme fait la grisette.

Et l'on ne dira pas qu'il est âne bête.

Fernand Burieb.

— KiH —

LA PETITE BATELEUSE

J'ai pour maîtresse, amis, une adorable femme^ Une enfant, un démon; son nom, Catilina; Seize ans. Son nez au vent dit assez que son âme Au champ clos de l'amour, jamais ne fouina.

Avec elle, en plein air, son père danse et jongle, Fait le saut périlleux ; honnête citoyen, A sa fille il apprend l'argot jusque sur Vongle, Et l'instruit à jurer, comme jure un païen.

Son teint chaud est doré, comme la mirabelle; Son œil jette l'éclair, c'est l'œil de Mirabeau, Elle est belle au soleil, à la lune elle est belle, Elle est belle surtout, quand j'éteins le flambeau.

Jalouse, c'est Rachel, en proie à VOrestle ; Rieuse, c'est l'entrain,
le tact de Gabrio, Son esprit de bon lieu, sa fine répartie.

Elle change à tout vent, comme un cours d'*agio Tantôt, rayon
de miel, lait pur, ou douce figue, Isard qui tremble et fuit, en ti-
mide faisan ; Avec ses poings nerveux tantôt son pied se ligue. Il
faut la voir, avec son toquet jparw^san, Sa Juppé de clinquant,
ses bottines noisette! Je suis pris, mes amis, à sa glue ; empâté
Gomme un pauvre oiselet; mais, vive la grisette Qui me rend
idiot, plus qu'un âne bâté!

Ferbien ,

Un jour, pour obtenir les faveurs d'une femme ^

Tout comme Gicéron, avec Catilina^

Je pris le ton hautain, j'épouvantai son âme :

Bien loin de la gagner, sa vertu ne fouina

Et ne se rendit point. Mais à présent je jongle

Avec le sentiment, tout comme un citoyen

De la gente féline, en cachant bien son ongle.

Jongle avec la souris, vrais plaisir de païen I

Sous mon timbre, plus doux que n'est la mirabelle,

Mon cœur aussi fougueux que l'était Mirabeau,

Sait mentir avec art, et, pour tromper la belle.

De l'austère vertu fait briller le flambeau.

Un cœur beaucoup plus dur que ceux dont VOrestie
 Nous trace le tableau, a pris de Gabrio
 Le charme et la douceur après ma repartie,
 Brûlante d'amour pur, exempte d'agio.
 Fi du vulgaire appât d'un dîner dont la figue
 Compose le menu, où le riche faisan \
 Avec le Ghambertin et la truffe se ligue.
 Banquet d'Anacréon, où fe fin parmesan.
 Figure tout à côté de la fraîche noisette.
 La vertu succombant sous le poids d'un pâté
 N'est pas même, à mon sens, la vertu de grisette.
 Et qui triomphe ainsi n'est qu'un âne bâti.
 Pour t'écrire, Dumas, il faudrait être fèmmê Ou farouche tri-
 bun comme Catilina.

Ma plume est sans audace, et ma voix est sans âme. Peut-on
 pour fin d'un vers proposer Fouinât Mais femme et quelque peu
 tigre quittant \r jingle y Sur ton épaule, ô grand et simple ci-
 toyen^^ D'un bond j'irais souscrire et voudrais que mon ongle
 S'empourprât de ton sang, intAl juif ou païen. ! Écoute bien ceci,
 — ^ point ce ii'est Mirabelle : — Nous sommes quatra en un sans
 valoir Mirabeau : Même pour adjuger la pomme à la plus belle
 Paris nous défierait sans gloire ni flambeau. Lequel de nous jeter
 sous les pieds û'Orestie ? Qui servira de cible aux traits de Ça-
 briot Pauvre bai-brun! c'est toi : ton peu de repartie Fait taire

l'amitié. Quel infâme agio 1 Le second, j)âle et grêle, aime avant tout la figue ; Le troisième s'enivre aux parfums d'un faisan, Et si l'un nous rappelle un soldat de la ligue, L'autre un viveur joyeux, ami du parmesan.

Moi je rêve et je dis : Au nom de la noisette. Au nom des eaux, des bois — et même du pâte, Qu'entre deux chauds baisers démolit la grisolle, Je souscris, — sans la peur d'être un âne bête.

Fer R AND.

Contre vos bouts rimes quel homme ou qu'Ue femme Oserait conspirer, sombre Oatolina?

Moi, que l'œuvre séduit, j'y souscris de toute âmei Car pour des vers jamais ma bourse ne fouina. Ces jeux d'esprit, d'ailleurs, cette innocente jongki Doivent du mont sacré charmer tout citoyen; Et tel qui n'y souscrit plus tard s'en mordra Vcnglet Il faudrait, en effet de cœur être païen, Pour ne pas convoiter la douce mirabelle.

Là, point de ces grands airs qu'on loue eh Mirabeau, Mais des propos rimes d'une façon fort belle^ Avec Dumas pour guide et Méry pour flambeau é Oh 1 qu'il tarde à mes vœux de voir, près d^Orèstiëi Deux cents rivaux et plus honorer Qabrio ; Déduire la raison, donner la repartie, Et d'un élan commun, dédaignant Vaggio, Chanter à qui prendra l'autographe ou la... figië! Or, moi, sans rien ôter de son prix an faisan, Avec mille autres noms ; pour les vers je me ligUë, Et préférant la chose au plus fin parmesan, Je laisse, avec Margot, Jeah cueillir la noisette. Et cède aux connaisseurs la croûte du pâté, Aux jeunes étourdis la pimpslnte grisette Et le chardon enfm à tout âne bête

Alexandre Martin.

A UN COQUIN QUE JE CONNAIS

Vous avez moins de cœur que la plus faible femme :

Vous singez en petit Sergius Catilina.

Vous n'avez donc jamais regardé dans votre âme?

Vous auriez alors vu que toujours elle fouina!

Vous ressemblez au tigre embusqué dans la jungle,

Prêt à vous élancer sur tout bon citoyen,

Prêt à le déchirer de la langue ou de Vongle ;

Et vous vivez encor, menteur, traître, païen !

Sur Parbre qui produit la blonde mirabelle,

Ce fruit que préférait l'illustre Mirabeau,

Je voudrais vous hisser; mais la mort est trop belle.

Pourquoi de la discorde allumer le flambeau.

Vous lisez le journal, critiquez Orestie;

Votre esprit à vous croire éclipse Gabrio,

Dumas est moins que vous prompt à la repartie.

Et Mirés près de vous est un élève pour Vagio ;

Mais Ton rit et chacun se moque et fait la figue,
Car chacun reconnaît l'oison sous le faisan;
Et, si dans quelque coin, vous traînez quelque ligue,
Le fil s'en rompt plus tôt qu'un fil de parmesan.
Et le sot apparaît sous votre habit noisette,
Que surmonte un profil qu'on mettrait en pâté.
Derrière ses rideaux grande dame ou grisette
Se dit en vous voyant : Voici l'âne bûté.

— ns —

Dumas, Job opulent, causeur comme une femme, Et comme elle fécond, du vieux Catilina Aîflagellé la haine ; et toujours dans son âme, Oïi règne la candeur, la colère fouina.

Il saurait fasciner un serpent dans sa jungle, Assoupir les clameurs du forum citoyen, Et de l'ambition il saurait rogner Vongle, Pour propager sa foi même chez le païen.

De la mère Moreau la douce mirabelle Distille de l'esprit à plus d'un Mirabeau :

Le sien est de son cru; sa prose riche et belle Pour des prunes jamais n'alluma de flambeau.

Ce qu'il aime, il l'a dit : c'est la belle Orestie, C'est l'esprit séduisant de l'humble Gabrio.

Il préfère un bon mot, la vive répartie Aux fastueux trésors qu'escompte Vagio, Il est puissant à table, et sans faire la figue,

Au Bourgogne fumeux, au savoureux faisan Il peut faire trinquer
le Roi, Rome et la ligué En leur offrant, pour boire, un peu de
parmesan,' Il cultive les fleurs, greffe comme noisette, Ses
œuvres d'un jardin sont le rïajii pâté, Enfin, il peut changer en
sainte une grisettes Et moi, son serviteur, en poète bête.

UNE CONVERSION

Je renonce à ràtncitii-. Je reiiOriëe à là féfMné, Et je veux à
Cythè^e être un Cdtalina, Conspirant contre ufi sêltes asiticieix
dont Vâmé Est l'abîme ou recueil où t)lu& d'un feUihd.

Mieux vaudrait affronter tiii tigre dâhà la jMglëj Mieux vau-
drait abdicijlët' ses di-oi^ déi cittiiièti , Que de subir son jdug^
que d'ëprôuvér feoh oHfji^ . C'est à devenir fou, c'est à rêhdrë
pdleri:

En vain, tu m'offrirais reinette OU niirabÉllë^ Fille d'Eve, élo-
quente autant quë Mirabeau^ Par ton regard lascif du ta gorge si
hèllè :

Je n'irai plus brûler ffloh aile à toi fldMeâu, J'aime mieux ad-
tiiirër ràutëtir de VOrestie, Et courtiser ta mUSë, airiîâblë Ga-
brio, Que de Marco, goûter la faveur répartie Sur tant d'adora-
teurs^ à très-fbrt agio.

Insensible, à Venus, o\ii, je lui fais la figue. J'aime mieux sa-
vourer une aile de faisan Que descorter son char et de grossir sa
ligue. Je préfère à sa grâce, un riz au parmesan.

Je n'irai plus cueillir avec toi la noisette^ Ninon I j'aime mieux
le fumet d'un pâté.

Rédigé par Dumas, que ton minois, grisettc, Dussé-je être
honni cortime un âne bâté.

Edouard Firmix.

— ns —

FEMME ET POÈTE

Quelqu'un a dit : « Dans tout cherchez la femme t » Qu'on s'appelle César, Monk ou Catilinay De tout temps son pouvoir fut l'âme de notre âme : Devant lui, de tout temps, notre orgueil fouina., i. Avec lé cœnr d'Adam et la pomme, Eve jongle t Depuis le pcuple-roi jusqu'au roi-citoyen Chaque être, malgré lui, se courbe sous cet ongle Et s'anéantit tout dans ceculto|}aïew...

Quand la femme naquit, l'homme l'admira : — belle, Elle eut, dès ce moment, — plastique Mirabeau, — L'éloquence suprême à qui rien n'est rebelle: C'est l'amour qui venait d'allumer son flambeau ! Il n'est pas de chef-d'œuvre, il n'est pas d'Orestie, Dans lesquels une Laure, Elvire ou Gabrio, Ne chante, — voix occulte au hasard répartie, — Les multiples accords de quelque ad agiot Il faut au poumon l'air, le soleil à IdL figue; De l'ombre aux champignons, des fourmis au faisan, Des bijoux à Phryné, des princes à la ligue.

Comme aux macaronis il faut du parmesan ; Il faut aux bois jolis la fraise et la noisette ; Au rôti le citron, les truffes au pâté..,

— Mais à vous ô rimeurs, il faut reine ou grisette — Une femme :
la muse ! — et Pégase est bâti I ! !

El. Féga.

— ne —

Quand j'entends préférer à la voix d'une femme,
Celle de Cicéron blâmant Catilina;
Quand j'entends discuter l'éternité de l'dme,
Par des gens adorant le culte de Fouina;
Je me dis qu'ici bas, chacun se trompe o\i jongle,
Abusant de ce droit que tient tout citoyen
De tailler, de juger, du pied jusques à Vongle,
Musulman, protestant, chrétien ou bien païen.
L'ignorant, discutant prune de mirabelle
A tort et à travers, se croit un Mirabeau;
Un bien plus sot que lui trouve éloquente et belle
Sa parole et nous dit que c'est un vrai flambeau.
Je préfère à ces gens l'auteur de VOrestie,
Fût-il accompagné du petit Gabrio :
Son esprit toujours vert,^ sa fine repartie,
Me plaisent beaucoup mieux que l'or et Vagio ;

Son discours est plus doux que raisin ou que figue;
Je goûte mieux ses mots que le plus fin faisan.
Contre ses deux talents c'est en vain qu'on se ligue.
Écrivain, cuisinier, il fait le parmesan
Tout comme Rossini ; pour cueillir la noisette
Sans être embarrassé, muni d'un bon pâté
Et de plats de son choix, il séduit la grisette.
Maint auteur près de lui, n'est qu'un âne bêté.
Aimé Fouàghe.

LA FEMME

Rien n'est plus éloquent que la voix d'une femme ;
Elle ferait souvent pâlir Catilina ;
Sa parole dépeint ce que ressent son âme :
Le pouvons-nous mieux voir que chez la Fouina ?
Auprès de sa beauté voyez l'homme qui jongle :
C'est pourtant l'homme fort et l'ardent citoyen ;
Mais la femme pourrait, pour son plus petit ongle ^
Du plus ardent dévot faire un humble païen. ♦
Pour un simple hochet, pour une mirabelle.
Elle surpasserait l'éloquent Mirabeau.

Oh ! mes amis, que la femme est donc belle t
Réchauffons-nous toujours à son brûlant flambeau.
Dans les élans du cœur admirons Orestie,
Dans ses récits charmans l'aimable Gabrio :
Quel esprit pénétrant et quelle repartie I
A tous ces dons la femme impose un agio :
Elle est un peu gourmande, elle adore la figue.
Et ne dédaigne pas un morceau de faisan.
Une femme parfois ourdirait une ligue
Pour un macaroni avec du parmesan.
Elle aime les pruneaux ainsi que la noisette;
Surtout elle savoure un bon petit pâté.
De ces divers péchés se ressent la grisette :
Ah ! qui ne lui pardonne est un homme bête.
Je ne sais pas quelle femme
Inspirait Catilina ;
Mais je le dis, sur mon âme^
Son esprit bien fouina;
Quand il put croire qu'on jingle
Avec le mot citoyen

Et qu'on efface avec Vongle

Un sénat, même païen.

Pour faire ainsi passer la mirabelle

Il eût fallu s'appeler Miraheau, Je pense donc que vilaine ou que belle.

Celle qui de la guerre allume le flambeau.

Fit bien pis que celui qui conçut VOrestie,

Et que madame Gabrio Eût, plutôt que de lui donner la repartie.

Fait avec les Péreire l'escompte et Vagio* Gicéron s'empessa de présenter la figue A Catilina qui préférerait du faisan.

Mais on risque en s'armant pour telle ou telle li[^]ue. D'avoir du vieux gruyère au lieu de parmesan; Se révolter vaudrait recueillir la noisette[^] Si la révolte avait pour clôture un pâté.

Un flacon de clicquot, un baiser do grisette[^] Si l'on n'était souvent après... âne bête.

Augustin Join ville.

MIRABELLE ET MIRABEAU

Quel ange et quel démon à la fois qu'une femme t Elle règne sur nous en vrai Catilina ; Puis, elle sait bientôt arriver à notre âme : Son astuce en rampant, jamais ne fouina.

Avec nous souriante, elle joue, elle jongle^ Et malgré notre
rang 4'homme et de citoyen, Elle nous fait sentir le tranchant de
son ongle Et transforme à son gré le juif et le païen,

— Ainsi fut subjugué pour une mirabeUe Le célèbre tribun,
Taustère Mirabeau,

Qui devant les attraits d'une femme encore belle

De ses désirs éteints ralluma le flambeau.

Cette vestale avait le doux nom d'Orestie

Avec Tair des salons, l'esprit de Gabrio,

Le dandisme du jour, ia vive repartie.

Un rendez-vous donné, voilà son agio,

« Pour séduire un grand homme il faut plus qu'una ^ue,

Se dit-elle, offrons-lui la truffe et le faisan ;

Avec le Périgord, que le bon vin se ligue !

Coulez beaune, vougeot, vive le parmesan t

— Approchez- vous, très-cher, cassez cette noisette 9 Avalez
cette prune et laissez le pâté ?

Vous l'avez échappée... Enfin dit la grisette, Baissez- vous?... »
Il se baisse.,, et se trouve bûté,

JOANNY GeORGET.

L'esprit délicat d'une femme.

L'audace d'un Catilina, Le ferme courage d'une âme Qui jamais, jamais ne fouina ; L'adresse du sauvage, habitant ûq lai jongle, Les vertus d'un défunt, père, époux, citoyen, Sont bien loin du mérite exigé dans chaque ongle Du rimeur fortuné qu'au Parnasse païen On verra, sans effort, donner la mirabelle Pour compagne au grand Mirabeau, Devant l'habile auteur d'une union si belle Diogène, bien sûr, eût soufflé son flambeau.

Eschyle avec son Orestie, Alexandre Dumas, Siraudin, Gabrio,
Y seraient pris sans repartie.

Le vulgaire a pour dieux la table et l'agio ; Mais nous, qui déjeunons d'eau claire et d'une figue, Pour qui des bouts-rimés valent mieux qu'un faisan, Nous saurions dans nos vers associer la ligue. Au fromage de brie ou bien de parmesan, Coline, (un philosophe à paletot noisette) •

Entre deux tranches de pâte.

Parlant de bouts-rimés à sa folle grisette, Disait : « Qui n'en fait pas est un âne bâti ! »

Pincé par un regard de femme ^ Le séducteur Catilina, Sans hésiter, jeta son âme Aux pieds de la tendre Fouina, A ce propos, l'histoire jongle Aux dépens du grand citoyen, Et Gicéron fouille de Vongle Ce cœur troublé, comme un païen !

Mais la jalouse Mirabelle (Dont peut descendre Mirabeau), Dit à Fouina: « Crois-tu, la belle, Que j'aime à tenir le flambeau t »

Sans avoir traduit VOrestie, Méry, parrain de Crabrio, Goûte la fine repartie, Mieux que les princes de l'agio.

Dans son pays où naît la figue.

Tout gourmet choisit le faisan, Comme au noble temps de la ligue, Pour rinonder de parmesan.

Puis, négligeant crème et noisette, Après un succulent |)afé.

S'il ne grise pas la grisette.

Son nom doit être âne bâté.

JOHAXNET.

C'est le terrestre enfer qu'une méchante femme ; Moins à craindre aux Romains était CatUina :

Sa haine est sans mesure et son amour sans âme. Et, martyr de l'hymen, époux qui la fouine o. Mieux vaut heurter un tigre endormi dans lu jungle Et mieux avoir perdu ses droits de citoyen^ Que presser un doigt rose et ne trouver qu'un ongle: Le serpent sous les fleurs, dans Téglise un païen ! Vainement en douceur, vous êtes mirabelle^ En éloquence aussi vainement Mirabeau, Et même des fureurs dont vous poursuit la belle, Votre dernier soupir n'éteint pas le flambeau. Mais, pour une Médée, il est cent Orestie ; Pour une Frédégonde, il est vingt Gabrio ; Et l'espèce, à tout prendre, est ainsi répartie, Que, plus ou moins, chaque honune y fait son agio. Qu'importe si la femme est mi-raïsin, mi-figue f Et, si, plumant le coq, elle songe au faisan? Et, si, comme on passait de la Fronde à la Ligue, On la croit au gruyère, elle est au parmesan f Faut-il, de peur du ver n'ouvrir pas la noisette ? Laisser l'encre à la plume en frayeur du pâté?.. La femme est notre chair, et, marquise ou grisette, En faire ù, c'est être Ali-horon bdlé,

J. Gavard.

CE QUE J'AIME

J'aime une séduisante et revissante femme , J'aime aussi TorateuF qui, de CatiUna Dévoilant les projets et les noirceurs de l'âme, Le combattit si fort qu'enfin il fouina.

J'aime le bateleur qui, ^ur la place, jongle y J'aime à glorifier un vaillant citoyen ; Je ferais volontiers, pour lui, rubis sur Vongle, Et je le chanterais même ^a pays paUn, J'aime un excellent fruit comme ia mirnbeUe , Un orateur bouillant comme était Mirabeau, J'aime encore admirer les beau^ yeux d'une beUê Sans craindre que leur feu n'allume mon flambeau. J'aime entendre citer les beautés é^Oreetie, Et l'esprit qu'en son livre à semé Qahrio :

J'aime d'un jeune enfant l'espiègle repartie Et d'un homme sensé la haine à l'agio.

J'aime de mon pays la succulente figue^ Le plumage, la chair, le fumet du faisan ; Avec les amateurs, j'aime à faire une ligue Contre un macaroni privé de parmeean.

J'aime assez pour mes mains la crème de noisette ; J'aime à voir attaquer les tranches d'un pâté Par les trente-deux dents d'une gente grisettê. Qu'au bois vient d'amener son âAe bien bâti.

J. Lydouin.

UN VILLAGEOIS RETARDATAIRE

J'aime mieux les récits, tout simples de ma femme,
Que tous les beaux discours faits sur Catilina ;
J'aime mieux le village où s'épanche mon âme,
Le hameau d'où jamais mon cœur ne fouina.
Le ruisseau murmurant, ou bien l'épaisse jungle.
Le simple villageois, utile citoyen.
Ignorant l'art de feindre et d'arrondir son ongle.
Que l'éclat de Paris et son culte païen.
Dans mon riant verger, j'aime la mirabelle.
Et me soucie fort peu de monsieur Mirabeau,
Aux champs de mon pays que la nature est belle!
Soleil, pour l'obscurcir n'éteins pas ton flambeau.
Et que me font à moi les vers de VOrestie,
L'anonyme prenant le nom de Gabrio,
D'Alexandre Dumas la une repartie,
Le crédit du banquier, le cours de l'agio /
Servez à mon repas ou la pomme ou la figue,
Je veux dîner fort bien sans perdrix sans faisan.
Que l'avare Albion avec Parme se ligue.

Pour vendre, aux prix de l'or, chester et parmesan :

Je sais me contenter de la simple noisette ;

J'envie peu de Mondor la truffe et le pâté ;

Je vis plus sobrement que ne vit la grisette.

Et pour cueillir mes choux, j'ai mon âne bâti,

Auguste Grolleau.

A MADAxME S...

Oh ! je t'aime, sublime femme.

D'une ardeur de Catilina,

Et ton amour a pour mon âme

Un prix que nul or enfoui n'a,

A bon droit ton noble orgueil jongle

Du grand, de l'obscur citoyen

Toi qui, des cheveux jusqu'à l'oit^^,

Vaux tout le paradis païen.

Si partout on admira, belle,

Ton esprit à la Mirabeau,

C'est qu'aux fades douceurs rebelle,

L'amour du peuple est ton flambeau.

Pour les beaux \ers de VOrestie,

Tu laisses Parny, Gabrio,
Et ton cri, mâle repartie,
Qui met en fuite Vagio.
Sous le ciel qui dore la figue,
Le vin topaze et le faisan
Ont entraîné la sainte ligue
Du Lombard et du parmesan.
Le Croate au dolman noisette
Fût devenu chair kpdtè.
Et, sans craindre, enfin, la griette,
Eût vu l'Autrichien bûté,

GUIBERT

Nul écrivain, signant &m nom d'homme ou de femme,
Eût-il fait: Quô usque tandem, Catilina !
Dans ses œuvres ne mit plus de charme et plds Ū'âme ;
Car, ton esprit, Dumas, jamais ne fouina :
Ta verve intarissable avec la phrase jongle.
La ville de Méry t'a fait son citoyen.

Chaque lettré^ te sait sur le bout de son ongle,
Fût-il, Indou, Persan, Schisraatique ou païen,
Poète et cordon bleu, tu fais la mirabelle,
Tandis qu'au Vaudeville on fausse Mirabeau,
Malgré tes soixante ans, c'est encor la plus beUe
Qui vient s'incendier, le soir, à ton fUimbeau,
Pour moi, qui n'ai pas lu la divine Orestie
Et qui ne connais point madame Gabrio,
Tu resteras toujours roi de. la repartie.
Dans ce siècle d'argent, de bourse et d'agio.
Bien mieux que Michelet, Thiers, Renan, Cape figue
Tu sais, près d'un feu clair, cuire à point un faisan ;
Contre toi, c'est en vain que Bonvalet se ligue,
Pour les macaronis dorés au parmesarié
Tu t'en moques, parbleu ! comme d'une noisette,
Comme un gourmand repu se moque d'un pâté,
Comme un gandin sans cœur d'une pauvre grisette,
Comme l'homme d'esprit de tout âne 6d*é.
Alfred Grivois.

REGRETS A LA MUSE

Faible envers-moi, comme Test une femme, Ou, me jugeant
comme un Catilina, Combien de fois ai-je donné mon âme ?

Pour la science où mon cerveau fouina.

Votre talent, avec tout Tesprit jongle, Moi, du parnasse in-
digne citoyen, Micromégas mettez-moi sur votre ongle.

En me traitant, mais tout bas, de païen.

Douce à ton clioix comme la mirabelle, Sombre, énergique,
inspirant Mirabeau, Pourquoi sans cesse, ô muse toujours belle,
A mes regards éteindre ton fkimbeauf Tes vaillants fils, — Fau-
teur de VOrestie, Musset, Méry, Ponsard et Gabrio, Par ta pensée
à chacun répartie.

Riches de gloire, ont chassé Vagio.

Si l'ananas pour moi se change en figue.

Si le bouilli, remplace le faisan.

C'est que l'envie à mon orgueil se ligue.

Et veut sorbets, au lieu de parmesan.

Triste rongeur! qui dans une noisette.

Croyais trouver un nourrissant pâté , Si de Clio, j'ai fait une
grisette, Je suis un âne ! et doublement bête,

Alfred Gourdet.

Lama r Une est une femme :

Le grand Guizot, Catilina ; ^ Delphine Gay fut une âme ; Victor Hugo, lui, fouina ; Votre Méry quelquefois jongle ; Trimm est un bon citoyen ; Alphonse Karr à bec et ongle ; Quant à Pelletan, c'est un pdien; Georges Sand, mûre mirabelle, Tranche souvent du Mirabeau; Edmond About pense à sa belle, Et le vieux Thiers est un flambeau.

Je ne dirai rien d'Orestie ; Car votre charmant Gabrio * Me donnerait sa repartie.

A vous Dumas le prix d'agio!...

Assolant est un peu bec-/îg'Me ; Jules Jeannin, un très-gras faisant; Girardin rêve toujours ligue; Lavergne tient du parmesan ; Sandeau, lui, cueille la noisette :

Savarin enfourna son pâté ; Dumas fils relève la grisette Et, moi, je suis... âne bête.

CxiîL.

CE QUE J'AIME

J'aime un serment d'amour d'une bouche de femme, Le visage imposant du fier Catilina :

On vit Tadversité frapper sur sa grande orne, Mais devant le danger, jamais il ne fouina.

J'aime à voir, dans la rue, un charlatan qui jongle, Vendant son eau magique au pauvre citoyen, Qui, détrompé le soir, se servirait de Y ongle Pour récorcher à vif comme un gueux, un païen. J'aime manger un fruits surtout la mirabeUe, Je frémis en lisant

le fougueux Mirabeau ; J'aime aussi sa Sophie, et si douce et si belle, Qui pour lui de l'amour alluma le flambeau.

J'aime à lire les vers charmants de YOrestie ; Tout en rendant justite au chant de Gabrio, J'aimerais de Dumas avoir la repartie ; J'aime à donner au pauvre, et je fuis Y agio. Pour me désaltérer, j'aime mieux une figue (Fraîche entendons-nous bien) que le meilleur faisan ; J'aime contre le sot que l'homme instruit se ligue. En buvant du vieux vin, j'aime le parmesan :

J'aime courir les bois pour cueillir la noisette, Portant joyeusement un gigot, un pâté, Et pressant sur mon cœur quelque vive grisette Qui sourit, s'emporte et... m'appelle âne bâté,

S. Grillot.

LA FEMME

Dans tous les temps^ partout, je vois régner la femme :

Elle dompte un César mieux que Catilina;

Un concile essaya de lui dénier Vâme;

L'orgueil sacerdotal sur ce point fouina.

Légère, avec nos cœurs, par caprice, elle jongle ;

Grave, s'il faut sauver un noble citoyen^

Elle s'unit à lui comme la chair à V ongle.

Une Vierge a broyé le vieux monde paient

Eve peut s'appeler Élise ou Mirabelle^

Charmer le doux Arthur ou le fier Mirabeau;

Par les traits ou le cœur la femme est toujours belle,
Et souvent son esprit est pour l'homme un flambeau.
Ses plus hautes vertus brillent dans VOrestie;
Ses grâces, sa candeur inspirent Gabrio.
Sans Clara maniant la vive repartie
Que sont les passions du turf de Vagiof
Je n'en donnerais pas le pépin d'une figue t
A table, j'aime fort le lièvre et le faisan ;
Je préfère aux discours sur la Fronde ou la JAgue,
Un fin macaroni poudré de parmesan ;
J'aime à sabler d'aï la poire et la noisette
Par-dessus les débris d'un succulent pâté;
Mais je reviens toujours à toi, reine ou grisette^
Car sans femme un viveur n'est qu'un âne bdtè.
Gilbert.

Le lion est parfois câlin comme une femm&.
Vous parlez, on vous suit. Ah ! si Catilina
Avait eu votre cœur, votre droiture d'âme,
Il aurait comploté le bien..* il fouina;
Et Cicéron, traquant le tigre dans sa jungle^

Dévoila les desseins du traître eifoyen,
Puis la postérité la marquant d'un coup d'oncle,
Lui barra le chemin du Panthéon païen.
Paix aux morts ! il vaut mieux chanter la mirabeUe,
Aller au vaudeville applaudir Mirabeau^
Et surtout la saisir, cette chance si beUe
D'avoir votre autographe, un éclatant flambeau.
Que vois-je, dira-t-on, de Tauteur d'Orestie^
De l'ami de Méry^ de Sand, de Gabrio!
Vendez le, c'est de l'or. Vif à la repartie.
Je répondrai : « Vrai Dieu, me parler d*agio!
Ah I je préférerais ne plus manger de figue^
Voir sous cent coups de feu s'échapper un faisan.
Voir contre mon bonheur se former une ligue^
Renoncer à jamais au divin parmesan.
Avoir sur un radeau pour vivre une noisette,
Sans bourgogne, manger la croûte d'un pâté,
Plaisanter Déranger, qui chanta la grisette,
Vendre cet autographe ! Arrière âne bâteau,
Alphonse Grillet.

Pour vingt sous, ô Dumas, enchanteur de la femmes
Père des Mohicans et de Catilina,
Grand corps et grand esprit, plus grand cœur et grande âme,
Dont le cœur ou l'esprit jamais ne fouina ;
Plume, dont le génie infatigable jongle
Avec rémotion de chaque citoyen,
Et qui sur le velin qu*égratigna votre ongle,
Voyez plus se courber de fronts qu'un dieu païen t
Pour vingt sous, je pourrais m'emplir de mirabelle,
Ou bien, au Vaudeville, aller, dans Mirabeau,
Voir Fèvre, qu'on dit bon, et Fargueil qu'on dit belle;
D'une bobèche aussi cravater mon flambeau;
Je pourrais louer, moi, l'amoureux d'Orestie,
Quelques romans-Ponson, Féval et Gabrio ;
Même, la somme étant, à bon taux, répartie.
Faire suer au prêt un mignon agio;
Je pourrais déjeuner, non plus d'une humble figue,
Mnis d'un demi-pigeon à défaut de faisán.
Ou mordre, plus gonflé qu'un prince de la ligue.
Dans un macaroni noué de parmesan ;

Je pourrais me payer des régals de noisette,
Un billet chez Taylor, chez Félix un pâté !
Eh bien! non. Je préfère à ces goûts de grisette Soucrire à
votre livre ! — Un jeune âne bâti.

Emile Gaffé.

Inscrivez-moi, monsieur!... Je souscris quoique femme ^

Car, si je hais Brutus, Néron, Catilina^

La voix des rossignols épanouit mon âme,

Et jamais mon esprit à ces chants ne fouina.

Si rhomme en sa vigueur avec les c(5mplots jongle,

S'il perd sa liberté pour être citoyen,

Au seul mot de combat, j'ai froid au bout de Vongle,

Car la sanglante lutte est le fait d'un païen.

J'aime infiniment mieux, avec la mirabelle

De Brillât-Savarin faire mon Mirabeau;

La vie à des gâteaux qui la rendent si belle!

Et la mort de Marat n'est qu'un sombre flambeau.

Vous, monsieur, le penseur, l'auteur de VOrestie,

Je sais vous admirer et j'aime Gabrio:

Tous deux par le talent, la fraîche repartie

Vous faites de l'esprit un aimable agio.
Le piment ne vaut pas là douceur de la figue,
A la broche, un vieux coq ne peut-être un faisan.
Henri trois à saint-Cloud, victime de la ligus
M'intéresse encore moins qu'un peii de parmesan.
La surprise, qu'on met au fond d'une nouëtte,
Ou, bébé s'échappant }u milieu d'un pâté.
Saura charmer bien plus mon esprit de grisette
Que les tragiques morts! — Suis-je un âne bâti?

V... GOURDET

RÉPONSE A M. MONZIN

Plaignez au lieu d'haïr qui séduit une femme,
Ne dites plus le nom qui fut CatUina :
L'histoire le flétrit,, l'enfer lui garde Vâme,
Malgré que le judas, jamais ne fouina.
Il est permis d'haïr celui qui rampe et jongle ;
Car, tout homme rampant n'est qu'un vil citoyen.
Qu'on doit profondément au front marquer de l'on^fe,

AQn de l'éviter comme un être pdien.
Vous qui voyez jaunir la douce Mirabelle
Sur le sol enchanteur qui nourrit Mirabeau,
Chantez-nous l'amour qu'eût Gabriel pour sa belle,
Et dites-nous quel vent éteignit son flambeau.
Pardonnez l'ignorant s'il blâme VOrestie,
N'aime-t-il pas Dumas, Mery, Karr, Gabrio !
Ne faut-il pas, comme eux, qu'il ait sa reparlie,
Comme le financier à sa part d'agio !
C'est déjà bien assez de lui faire la figue.
Quand on s'est restauré de truffes, de faisan,
On a plus de vigueur pour combattre la ligue
Et revenir encor filer du parmesan.
Mais pour celui qui doit souper d'une noisette.
Ayant trop grosse dent pour mordre le pâté.
Il a parfois d'aigreurs comme en a la grisette,
Et parle de Monzin, comme un âne bâti.
Jélis.
Pourquoi, mon Dieu, refuser à la femme
Le courage d'un Catilina?

Toutes, croyez-le bien, ont une âme,
Qui devant le danger jamais ne fouina.
Son cœur paraît, et fuit comme quelqu'un qui jongle.
Bien peu le comprennent, pas même le citoyen
Qui attaque la femme de la langue et de Vongle :
Celui-là sur ma foi, n'est qu'un maudit païen.
N'est-elle pas douce comme une mirabelle ?
Elle admire, et comprend le génie de Mirabeau,
Voyez-là : elle est bonne^ elle est belle^
De l'amour allumant le céleste flambeau.
Doucement, elle critique VOrestie^
Avec la grâce et l'esprit dn Gabrio.
Chacun admire sa naïve répartie.
Elle donne son cœur, et déteste Vagio,
D'un simple ouvrier, elle accepte une figue.
Avec autant de plaisir qu'un majestueux faisan ;
Et cependant, le dandy stupide se ligue
Pour la faire filer doux comme parmesan.
Laissez-la donc grignoter sa noisette,
Qu'elle préfère au délicieux pâté,

Que vous offrez, le soir, à votre grisette,

Qui vous traite d'imbécile et d'âne bête.

Marceline Gouablin.

J'accepte le défi, dussé-je, pauvre femme ^

Échouer et périr, comme Catilina :

Pour si belle occasion il faut montrer de Vâme,

Et jamais, Dieu merci, la mienne ne fouina.

De mots vifs et piquants, je m'essaie à la jongle ,

Après le grand Méry, le choyé citoyen

Du Parnasse escarpé. Là j'ai rogné mon ongle ;

Là, soit dit en passant, on me traite en païen.

Je comprends ces rigueurs, puisque de mirabelle.

Je suis dans l'embarras, comme de Mirabeau :

Allons un peu de cœur, un effort de plus belle,

Comparons l'orateur, au plus brillant flambeau.

Mais rien ne peut m'aider à caser Orestie :

Il me faudrait l'esprit de votre Gabrio

Et le mien, je le sens, manque la repartie,

Comme s'il s'agissait d'un terme d'agio.

Je m'arrête au banquet oii le friand hec-figue

Le dispute à la truffe, au délicat faisan,
Et, sans me fatiguer à décrire la ligue,
Parme, au si doux climat, et le brun parmesan,
Je m'amuse à croquer une fraîche noisette.
Après avoir mangé du succulent pâté
Et, sans me tourmenter, pas plus qu'une grisette,
J'attends un souvenir pour mon esprit bûté.

Vie. GÉRARD.

Oui, maitre, je voudrais avoir un cœur de femme
Pour te l'offrir, à toi, qui fis Catilina ;
Je voudrais te donner, pour te servir, une âme
Qui devant le danger jamais ne fouina.
Avec Tamour souvent, j'ai vu plus d'un qui jongle
Indigne à tout jamais du nom de citoyen ^
Gandin déshérité qui sait limer son ongle,
Qui n'a ni cœur, ni foi, véritable païen.
Abreuvé de vin doux, ou bien de mirabelle,
Et qu'on eût flagellé du temps de Mirabeau !
Je voudrais être femme, et surtout la plus belle,
Pour porter devant toi le déleste flambeau,

Qui t'inspira Christine, Henri III, Vorestie,
 Tout un monde brillant, où du gai Gabrio
 Scintille à tout instant la vive repartie.
 Mais, hélas, ce temps-ci, n'est qu'aux hommes d'agio.
 L'un parle de report, au moment de la figue.
 Au dessert, ou bien l'autre à l'heure du faisan.
 Celui-ci gros boursier, contre chacun se ligue :
 « Plus de gaité, morbleu I gâteaux et parmesan^
)) Laissez-là tout en plan t vous cassez la noisette
 » Quand je parle d'afi(jpiirel et repus de pdtè,
)) Vous courez après boire et théâtre et grisette!,,, »
 Maître, l'homme de bourse est un âne bôté!
 Georges d'Heilly.

CE QUE J'AIME

De toute la nature j'aime surtout la femme ; J'aime tous les
 héros, même Catilma, Ma raison la voici : poussés par leur
 grande âme En face du péril, aucun d'eux ne fouina.

J'aime l'équilibriste qui, sans sourciller jongle Avec plusieurs
 poignards ; qui, quoique citoyen, Pour amuser les autres, tient au
 bout de son ongle L'épée au fil tranchant. Qu'il soit juif ou paUm^
 Cela m'importe peu. J'aime la mirabelle Dans le sucre glacée. Ah

I que de Mirabeau J'estime le génie ! son éloquence belle, A de nos libertés allumé le flambeau.

J'aime le vers de VOrestie Et l'illustre Dumas, père de Gabrio,
• Et tous ceux dont l'esprit a de la repartie.

J'aime assez les écus; donc, j'aime Vagio, J'aime beaucoup les fruits et notamment la figue ; J'aime truffes, perdreaux, chevreuil, dindon, faisan, Et tout ce qui pour moi ou mon plaisir se ligue. Dans le macaroni, j'aime le parmesan ; Je ne déteste pas le goût de la noisette ; Des foies de Strasbourg j'adore le pâté ; J'aime l'air guilleret de notre humble grisette, Et, pour aller au bois, j'aime un âne bête,

Semmery.

Je n'ai pas mes vingt ans et j'adore une femme Qui me fait conspirer comme un Catilina, Et pour elle, lecteur, je donnerais mon âme Aux diables déchaînés. Dieu, que mon cœur fouinât Je suis un de ces hommes avec qui l'amour jongle^ Et vous voyez en moi un triste citoyen^ Qui, loin de posséder de l'esprit jusqu'à Vongle, Adore cette femi(ne comme ferait un païen.

Je m'occupe fort peu d'où vient la mirabelle, Ni de Sophie Monnier, voir même Mirabeau; Je ne sais qu'une chose, c'est que pour une beUe, Bien des maris, hélas I soutiennent le flambeau. Le poète célèbre qui créa YOresUe Par moi n'est pas connu, pas plus que Gabrio ; Les questions qu'on me fait restent sans repartie; Puis, j'ignore à la bourse ce que devicint Vagie; Pen m'importe le prix des fruits comme la figne ; Je ne reconnais pas un chapon d'un faisan .:

Enfin, ami lecteur, contre moi tout se ligue Et fait que je déteste jusques au parmesan* Aux couleurs je préfère celle de la noisette. Bon I voilà que je fais sur ma feuille un pâté,,. Adieu donc, cher Dumas, je vais voir ma grisette. Car ma pauvre lyre chante comme uii âne bêté.

A. GUÉROULU.

— iOO -

Je dois à mon destin d'avoir épousé femme Qui descend de Tibère ou de Catilina; De ces hommes méchants elle a le cœur et Yâme ; A dompter ses fureurs mon courage fouina ; Vertus, devoirs, lui sont hochets dont eWe jongle. J'ai beau vouloir la paix comme un bon citoyen, Elle attaque, riposte, et du bec et de Vongk. Ses querelles sans 6n me damnent en païen.

Tantôt, pour l'apaiser, j'admis que MiraheUe Était le féminin du nom de Mirabeau, Vaine concession : sa tête de plus belle S'échauffe et du savoir croit tenir le flambeau; Car on l'entend soudain réciter d'Orestie Des vers qu'elle entremêle en narrant Gabrio; Se faire la demande avec la repartie.

Puis supputer son dire en maître ès-agio ; A tout ce qui l'entoure après faisant la figue, Et do l'œil dédaigneux d'un superbe faisant, Semble de disputeurs défier une ligvst Quand je soupais six jours d'un quart de parmesan, Que le septième au bois pour cueillir la noisette, J'allais joyeux, muni d'un croûton de pâté, Pour l'offrir en régal à ma chère grisette.

J'étais loin de prévoir l'horreur d'être bêtè

Gromolard.

Si je niais la grâce chez la femme, Si j'approuvais Taffreux Catilina, Si je vantais le poltron qui, sans dme, A tout propos, sans cesse fouina; Trompé, séduit par un tribun qui jongle, Si j'agissais en mauvais citoyen ; Si je cherchais à déchirer de Vongle Juif, protestant, catholique ou païen ; Si j'aimais mieux la blonde mirabelle.

Mûrie aux lieux où naquit Mirabeau, Que de Montreuil la pêche la plus belle; Si sur Terreur j'éteignais le flambeau; ' Si je disais que l'auteur d'Orestie Est sans esprit^ non plus que Gabrio ; Si je niais sa vive repartie.

Et le nommais le roi de l'agio; Dans un repas, si je faisais la figure Au doux parfum qu'exhale le faisan; Avec les sots, si j'entraîrais dans la ligue, Qui veut exclure et truffe et parmesan, Et si j'allais préférer la noisette Au un hachis que renferme un pâté ; Que chacun dise, ou gandin ou grisette :

(k Gaillard n'est plus qu'un vieil âne bête, »

Gaillard.

Je ne suis ni homme ni femme :

Je déteste Catilina.

Ce conspirateur, sur mon âme^

Jamais, c'est vrai, ne fouina.

Peut-être le tigre en la jungle

Eût redouté ce citoyen,

Et une femme, d'un coup d'ongle

N'eut pas fait trembler ce païen.
Pour moi, j'aime la mirabeUê,
J'admire le grand Mirabeau.
Jamais la femme la plus belle.
De l'amour tenant le flambeau,
Ne pourra hafr Orestie,
Ni faire oublier Gabrio,
J'aime la prompte repartie
Et je déteste Vagio.
J'ai assez de goût pour la figue,
Davantage pour le faisan.
Je brave des autres la ligue,
En dégustant mon parmesan ;
Mais en cassant une noisette
Ou en avalant un pâté,
En compagnie d'une grisette,
Je ne suis qu'un âne bâte,
Henri Gillot.
Monsieur Dumas, je ne »iis qu'une femme.

Et je connais fort peu CatUina ; Vous me rendrez service, sur mon âme.

En m'apprenant le sens du mot fouina.

Pour Mëry seul, ces vers sont de \s^ jongle, Il est certain que plus d'un citoyen' En les cherchant, a dû se ronger Vonyle, Et, maugréant contre eux comme un pdien, S'est demandé pourquoi de mirabeUe - Vous avez fait précéder Mirabeau, Et si c'était le nom de quelque belle, Pour qui l'amour alluma son flambeau , Et qui joignant aux charmes d'Orestie, Le pétillant esprit de Gabrio, Bien mieux que moi donnait la repartie.

En ce discours, où placer agio?

Avec ce mot vous m'avez fait la figue; Mais maintenant qu'il s'agit d'un faisan,.

Contre moi seule, en vain votre art se ligue Je vous défie devant un Parmesan.

Mais s'il s'agit de chanter la noisette, Les déjeuners sur l'herbe, où le pdtè A des attraits si doux pour la griutte.

Je reconnais être un aiie bâte.

Quand Dieu, au paradis, créa rtiomme et la femme,

Au premier il donna, cœur de Catilina ;

La femme eut en partage cette douceur de Vâme

Qui devant le malheur jamais ne fouina.

En ces temps primitifs, point de tigre^n la jungle :

Le loup avec. l'agneau vivait en citoyen,

La panthère le lion, laissaient rogner leur ongle
Sans se douter qu'un jour un empereur pa'ien
Jetterait dans Tarène, dru comme mirabelle,
Des hommes, des chrétiens, ajeux dos Mirabeau,
Et que, dans une orgie, pour la rendre plus belle,
Les martyrs à Néron, serviraient de flambeau»
On ignorait alors les vers de VOrestie ;
Dans le néant dormait le nom de Gabrio.
Sommes-nous plus heureux? Je crois sans repartie,
Qu'on peut répondre oui, nonobstant Vagio,
La feuille de figuier maintenant fait la figue
Au plumage doré du plus joli faisan.
Nous défaisons les rois; nous avons fait la Ligue ;
Et le macaroni au divin Parmesan,
Mais je donnerais bien un boisseau de noisette,
Pour retourner au temps, où Vénus, gros pâté.
N'était pas une maigre et phtisique grisette^
Quand jamais un ânon n'avait été bête.
supplice, inventé par Talbum d'une femnie^
Toujours toi ! — Qubusque tandem Catilina... !

Combien de fois déjà torturas-tu mon orne,
Et combien devant toi mon bon sens Fouina t
Avec les bouts rimes lorsque mon cerveau jongle,
Adieu ma dignité d'homme et de citoyen !
Je m'arrache le poil, je me dévore V ongle ^
Je souffle comme un bœuf, sacre comme un païen ;
Et, l'œil en feu, le teint couleur de mirabelle,
J'ai beau gesticuler, pareil à Mirabeau,
Rien n'y fait rien : l'idée, aux contraintes rebelle,
Meurt: l'éteignoir brutal a tué le flambeau !
Vous les ignorez, vous, père de VOrestie,
Ces extinctions-là. Pas une Gabrio,
•Voulant les raviver sous quelque repartie.
Qui ne perde son temps à ce vain agiot
Il faut moins de pépins pour gonfler une figue.
De plumes pour vêtir le ventre d'un faisan,
Moins d'arguments pour fairje au moyen âge en Ligue,
Gibelin un Lucquois, et guelfe un parmesan.
Qu'il ne faut remuer de mots pour que noisette
Amène au bout d'un vers largement em pâté,

Sa rime, en éclatant au croc d'une grisette.

Et l'ayant fait, doit-on se croire dé bête?

E. Gaffé.

Au premier rang, Bumaz, place toujours la femme ;

Quand il s'agit pour lui, nouveau Gatilina

D'un complot épatant dont il est aussi Yâme,

Fier, plein d'ardeur, jamais il ne fouina.

Ne croyez point, Messieurs, qu'il use de Ibl jongle;

Car, de tout temps, il fut excellent citoyen ;

Jamais il n'a tenté de donner un coup d'angle,

Si ce n'est pour juger un clos vougeot paUen,

Ou bien pour éplucher la prune mirabeUe,

Il serait, au besoin, plus grand que Mirabeau^

S'il lui fallait encor vous ravir une belle,

De jour comme de nuit, avec ou sans flambeau.

Ne fut-il pas heureux auprès de VOrestie,

Moins prude, toutefois que sa so&ur Gabrio ?

Il a .plus de succès avec sa repartie

Qu'avec tout l'or offert, conquis par Vagio,

Qui de vous tentera de lui faire la f^ue f

Essayez des vins fins, prodiguez le faisan ;
Grands céladons usés, formez donc une ligue:
Vous serez repoussés comme un vieux parmesan ,
Et, lorsque vous croirez de croquer la noisette
Il vous accordera les bribes d'un pâté ;
Puis ricanant, ainsi que fait une grisette,
Il vous crierà : « Messieurs, Messieurs, l'âne est bâlé, »

MONIER

Vous êtes plus adroit, plus rusé qu'une femme y
Plus valeureux cent fois que mons Catilina ;
En vous on trouve honneur, dignité, grandeur d'âme.
On peut dire de vous : Jamais il ne fouina.
Fort en votre savoir, comme un tigre en sa jungle
Partout vous défendez l'honneur du citoyen ;
Sur nos tristes travers vous opposez votre ongle
Et bafouez sans peur catholique et païen
Faisant cas des censeurs comme de mirabeau.
Que n'ai-je en mon pouvoir la voix de Mirabeau

Pour célébrer ici votre tâche si belle j
Pour révéler à tous votre art, àiwin (lambeau)
Je ne méprise point le chantre d'OrestiCy
La verve de Méry, les yeux de Gabrio ;
Mais, j'*aime mieux le feu de votre repartie.
Pour lire vos écrits je paierais l'agio,
J'offrirais volontiers la plus vermeille figue
De toute ma récolte, un ibis^ un faisan,,.
Que dis-je?... contre moi je crois que tout se ligue:
Je ne possède pas le moindre parmesan ;
Je ne puis vous donner ni pomme ni noisette :
Que puis-je vous offrir? sur ma lettre un pâté,
Pour lire (bouts rimes) à ma gente grisette
Les amicaux vingt sous d'un vieil âno bâti.
£. Mauëut.
L'abnégation, c'est la femme ;
Cruauté, c'est Catilina ;
L'immortalité, c'est notre âme ;
Juif ou cancre, c'est fouina,
Clown, aux quinquets celui qui jongle ;

Épicier, le bon citoyen,
Qui jamais n'attaqua de Vongle
Le pouvoir dévot ou païen ;
Qui, préférant la mirabelle
A l'éclat du grand Mirabeau,
Pour ne pas dire: A la pto belle!
Éteint bonnement le flambeau;
Qui d'Oreste fait VOrestie;
De Gabrielle, Gabrio,
S'il trouve en cette repartie
Sur chaque rime un agio,
La figue est et fut toujours figue;
Le faisan^ toujours un faisan,
Henri quatre ; eh bien, c'est^a Ligue;
Mais, quant à ce mot parmesan,
Duché, fromage, avec ou sans noisette,
Flanqué d'un litre, ou d'un large pâté.
Fromage et duc, sont repas de grisette :
Offrez sans crainte, et vous serez bûté.
Marin, à Vanus.

JE SUIS FOU

Je suis fou d'une femme,

Plus fou que Catilina :

Pour elle mon dme,

Jamais ne fouina.

iMoins dangereux qu'un tigre dans sa jungle,

Amoureux citoyen.

J'aime sa main mignonne, et ses doigts, et chaque ongle

Pour elle, hélas I je me ferais païen.

D'amour, je perds le goût de l'humble mirabelle,

Et jamais Mirabeau

N'a dépeint femme plus beUe.

De ma vie elle est le flambeau.

Elle a le cœur d'Orestie,

La noblesse de Gabrio,

Beaucoup de repartie ;

Elle déteste Y agio.

Aimant, je crois, la figue

Autant que le faisan,

Toujours elle se ligue

Contre le parmesan.

Elle adore la noisette.

Ainsi que le pâté ;

Se conduit en grisette.

Et me traite d'âne bêté.

A. MoiST.

En chevalier français, permettez qu'une femme, Qui vous croit plus galant que feu Catilinaï Ose vous demander si, par hasard, c'est Vdme De ce traître aux abois qui vous dicta fouina : Un mot embarrassant^ même à celui qui jmgle, Sans peine avec l'esprit, comme tout citoyen D'un pays où l'honneur se venge d'un coup d'ongle, Mieux qu'on ne le faisait, du temps de ce païen. Dans ce pays charmant, où croît la mirabelle, L'homme naît pour aimer, exemple Mirabeau :

Le bouillant orateur, volant do belle en belle, En suivant de l'amour l'étincelant flambeau!

Mais pourquoi nous parler tout à coup d'Orestie :

C'est énigme pourmoi^ mais non pour Gabrio.

Ce fertile écrivain, prompt à la repartie,

Qui pourrait au besoin, discuter agio.

A lui peu coûterait de placer cette figue.

Que vous offrez si bien, ainsi que ce faisan ;

Car sur de beaux plats d'or, aux princes de la Ligue,

Il les ferait servir, après le parmesan.

Cependant, pour beaucoup, une seule noisette

Pèse, en un cas pareil, presque autant qu'un pâté.

Ne décrit pas qui veut un repas de grisette.

Et c'est vraiment permis, sans être âne bête !

Marguerite.

A ce tournoi rimé, présomptueuse femme,

Je voulus prendre part : hélas ! Catilina,

Cette rime sanglante agita trop mon âme :

Je tombai dans Tarène et ma muse fouina.

Je me relève enfin, et, pardon si }q jingle

Avec les bouts rimes d'un savant citoyen.

Si j'avais, comme vous, de l'esprit jusqu'à Yongle^

Et pour les doctes sœurs un culte de païen,

Je voudrais, dès ce jour, sur cette mirabelle,

Qui précède en mes vers un grand nom, Mirahenu,

GreflFer un trait piquant, une image fort belle.

Mais puis-je, ver-luisant, briller comme un flambenn!

Mon front n'a pas conçu les vers de YOrestie,

Et Dieu m'eût-il donné l'esprit de Gabrio,

Votre savoir profond et votre repartie.
Que je ne chanterais jamais pour Y agio.
Je chanterais le ciel qui voit mûrir la figue,
Le silence des bois, hantés par le faisan,
Ces talents enviés, planant sur une ligue^
Et la toison des prés, mère du parmesan ;
Mais je ne voudrais pas, en cassant la noisette,
Faire un couplet grivois à propos d'un pâté:
La muse est une vierge, et non une gtisette :
On ne la conduit pas comme un âne bête,
Elisabeth Murguez.

^^ Mil— ■

Le bonheur, le malheur, tout nous vient de la femme.
Une d'elles a jadis vendu Catilina,
Qui lui montrait ouvert les secrets de son âme:
Au moment du danger, la belle fouina.
Alors, conspirateur comme un tigre en sa jungle,
Chassé, vaincu, maudit par chaque citoyen,
Va-t'en désespéré; tu peux te ronger Vongle,
Et tomber en jurant comme fait un païen.

Au doux pays qui nous fournit la mirabelle.
Et qui nous a donné le nerveux Mirabeau,
On raconte en pleurant les malheurs de sa belle:
Cruel hymen! pourquoi leur cacher ton flambeau!
Cette histoire touchante autant que YOrestie,
Ne plairait pas au doux esprit de Gabrio,
Fécond toujours, et riche en répartie,
Comme l'est en billets un roi de Vagio,
La douce Eve, habillée d'une feuille de figue,
A des enfants coiffés d'une aile de faisan.
Les arts et la beauté contre nous font leur ligue,
Comme au dîner le vin avec le parmesan!
Pour moi, sans mépriser un bon cd&se-noisetlc,
J'aimerais un dîner composé d'un pâté,
Un dessert assorti d'une jolie grisette:
Si cela n'est pas bçn je veux être bâti,
Marioli (café de Paris).
J'aimo à me déchaîner parfois contre la femmes
Comme Ot Cicéron contre Catilina
« Usquo qub, lui dis-je, rosteras-tu sans âme ?

Heureux qui, devant toi, sage et libre, fouina.
Pour nous fasciner tous, va, chante, saute, jongle ,
Égare l'honnête homme, éteins le citoyen^
Déchire en te jouant notre honneur d'un coup û^ongle,
Et fais d'un Polyeucte un infâme païen. »
Je vais; puis, pour un rien, moins qu'une mirabelle.
Je deviens pour la femme un second Mirabeau,
Elle m'a regardé 1... Que je la trouve belle.
De la nuit d'ici-bas n'es-tu pas le flambeau?
Le monde le devra l'auteur de VOrestie^
Notre Musset, Hugo, Shakespeare et Gabrio,
Ton sourire moqueur laisse sans repartie^
Comme un de ces Crésus martyrs de Vagio,
Comme l'enfant surpris qui convoite une figue^
Et la voit devenir le repas d'un faisan.
Honni soit donc, honni, qui contre toi se ligue t
Que son macaroni soit fait sans parmesan,
Son printemps sans rosiers, l'automne sans noisette;
Que la truffe jamais n'embaume son pâté.
Qu'il se morfonde en vain auprès d'une grisettej

Que cet âne, pour toi, à jamais soit bête.

' Je' Malherbe.

LE DÉFI A REBOURS

ou CONFIDENCE D'UN MARI

Hier, tout en fixant certain âne hôte,

Je marchai sur les pas d'une jeune grisette.

Qui dans sa blanche main portait un beau pâté

Et dans Tautre tenait un en tout cas noisette.

Justement je rêvais qu'un quart de parmesan^

De la faim contre moi pour conjurer la ligue^

Était trop peu vraiment, et qu'un brillant faisan

Me sourirait bien mieux qu'un délicat hec-figue.

Pour mon cœur ce tendron devint alors Vagio

Qui devait m'inspirer la douce repartie

Qu'on apprend par Dumas, qu'on lit dans Gahrio;

Car son gentil minois rappelait VOrestie !

Je la suivais toujours!... j'en faisais mon flambeau.

Que ne ferait-on pas pour une femme belle!,,.

Le sot parfois devient l'éloquent Mirabeau ^
Le caillou s'attendrit et devient mirabelle.
Mais elle disparut... mon appétit pa'i ^n
Ne put se contenter... Je m'en dévorai V ongle.
A toi seul cet aveu spirituel citoyen :
Mais d'ici je t'entends t'écrier. Ah ! il jongle
Serais-je le premier amoureux qui fouina !
J'en rougirais ma foi jusqu'au fond de mon âme.
En la suivant à jeun!... je fus Catilina,
En la perdant je fus... souper avec ma femme!
Lebeun, contrôleur (Halles centrales.)

CE QUE JE PRÉTENDS

Nous sommes trois à table : auvergnat, homme et femme ^
Non point pour conspirer comme Catilina ^
Mais pour faire des vers : j'en jure sur mon âme.
W ne sera pas dit qu'un de nous fouina.
Je soutiens qu'un sauteur qui, sur la foire, jongle,
Peut être, au demeurant, un fort bon citoyen;

S'il paie ses créanciers toujours rubis sur Von§le,

Et s'il n'est, dans le fonds, ni paillard ni païen.

Je soutiens que Sophie était ia mirabelle

Du fougueux Mirabeau, Et que trop vite, hélas ! d'une amitié si belle

S'éteignit le flambeau t Je prétends qüAntony vaut mieux que VOrestie : Soit dit sans offenser Vami de Gabrio, Dont la verve aujourd'hui partout est répartie, Et du Petit Journal fait monter Vagio, Pour un bon appétit^ ce n'est point une figue

Qu'il faut, c'est un faisan :

Le remède est meilleur si le faisan se ligue

Avec le parmesan, Si pour faire pendant à la maigre noisette Tout fumant se prélasse un savoureux pâté, Et du madère autant qu'en boit une grisetle Ou qu'en porte en ses bâts, un gros âne bâteau.

Martin Edmond.

— ilG —

LES VOEUX D'UN POÈTE EN GOGUETTE

Dieu, qui pour notre joie avez créé la femme.

Qui vîtes Cicéron rouler Catilina,

Qui créez la matière et l'animez par l'ame,

Et repoussez le cœur lâche^ qui fouina ;
Vous qui marquez du sceau le lourd banquier qui jon^^^,
Sans crainte, avec Thonneur de Thumble citoyen.
Ainsi que le gandin, propre à se curer Vongle,
Être faux, qui de vous raisonne en vrai païen;
Vous quim'avez donné Tamour de MirabeUdj
Et m'avez refusé l'âme de Mirabeau ;
Vous que j'admire tant, quand la nature est beUe ;
Prêtez-moi pour juger le céleste flambeau t
Gardez-moi le cœur pur et digne d'Orestie,
D'Alexandre Dumas, surtout de Gabrio ;
Disposez-mon cerveau propre à la repartie ;
Conservez-moi l'esprit hostile à VagiOj
Hostile au faux dévot qui dine d'une figue ,
Devant vous, et derrière, engraisse d'un faisan,
Qui, contre les amours et les festins se ligue,
Et nourrit sa maîtresse avec du parmesan.
Enfin, dans les grands bois où fleurit la noisette.
Sur l'herbe où l'on s'assied devant un fort pâté,
Ahl laissez-moi manger... de baisers ma grisette,

Le plus longtemps possible, âne d'amour bâtél v

Marc Angbl,

SUR SON UÉPAHT POUR LE NOUVEAU MONDE

A VOUS tous, les talents qui désarment l'envie^ Il 'esprit étincelant, le mot fin et léger; JB n vous lisant Socrate eût regretté la vie, Xanlippe eût oublié de le faire enrager.

A vous de ranimer, d'exalter sans relâche ^os esprits abattus sous un fardeau pesant !

ieu de nous amuser vous imposa la tâche.

edoutable au méchant, au sot, surtout au lâche, E ntre vos doigts, la plume est un sceptre puissant !

ans rinde et le Japon, dans la double Amérique, Universel conteur, portez vos chants divers; narchez en conquérant de la Seine au Mexique : Alexandre premier prit l'empire Persique; Seul avec votre esprit soumettez Tunivers.

Adèle Maurice.

En tous temps, en tous lieux, la vaniteuse femme, Dans son adorateur rêva Catilina, Tant la gloire d'un nom révèle bien son âme Et prouve que son cœur jamais ne fouina.

Tigre civilisé qui se rit et qui jongle Avec les mots, honneur, patrie, et citoyen, La femme sut toujours déchirer de son ongle

Qui ne devint pour elle ou parjure ou païen, A la pomme d'Adam,
même à la mirabelle, Nul ne peut résister- car le grand Mirabeau,
Pour avoir trop aimé une femme trop belle, Vit pâlir son génie et
mourir son flambeau.

Faible par son amour, comme dans Orestie, Il eût sacrifié la
France à Gabrio :

Be son rare talent la prompte répartie N'aurait été bientôt
qu'un coupable agio, La femme sait toujours faire à l'homme la
figue: Au buveur, c'est le vin,*au gourmet, le faisán. Contre elle
c'est en vain que sa raison se ligué ; Elle fond tout à coup au plat
de parmesan.

Enfin, elle saurait, même par la noisette.

Tenter l'homme aussi bien que par un bon pâté. Faire une
Pompadour d'une simple grisette. Et d'un homnfô d'esprit un
grand âne bâti.

Amand Nepveu (ouvrier chapelier.)

LÀ LUNE

Je ne suis plus^ hélas ! qu'une bien triste femme,

J'ai reçu tant de coups depuis Catilina t

Mirés n'est pas le seul qui m'ait transpercé Vâme,

Avant lui, déjà loin, plus d'un autre fouina.

J'ai peu de confiance en ce marchand qui jongle,

Qui se donne les airs d'un très-haut citoyen,
Qui tirant son chapeau craint de se casser Vongle :
Je me fieraïs plutôt à la foi d'un païen.
Avant de voir encor mûrir la mirabelle,
Avant de voir fleurir les lois de Mirabeau ;
Hélas! plus d'une banque et très-haute et très-belle,
Percera sans pitié de la nuit le flambeau.
Je ne puis admirer les beautés d'Orestie,
Mon oreille ne peut écouter Gdbrio,
Des huissiers seuls j'entends la sombre repartie.
Et je crains à toute heure un coup de l'agio.
L'un de mes meurtriers trouvait fade la fi[^]ue,
A peine s'il pouvait déjeuner sans faisan ;
Mais aujourd'hui le sort, qui contre lui se ligue
L'oblige à se nourrir parfois de parmesan.
Il n'a pour tout dessert que la simple noisette.
Et pour souper il prend pour deux sous de pâté ;
Il a fait ses adieux à Vingrdiie grisette.
Qui va disant partout : <k C'est un âne bâte. »
Nevo.

L'AMANTE DE CATILINA

Je chante ici la belle femme

Oui rendit fou Catilina

Romain, conspirateur dans Vdine :

C'est pour elle qu'il fouina.

Avec son cœur la belle jongle ;

Pour séduire le citoyen

Elle joue de l'œil, joue de Vongle^

A faire damner un 'pdien.

On l'a surnommé mirabelle.

Gicéron, l'ancien Mirabeau,

Disait en parlant de la belle :

« Cette femme est un vrai flambeau, »

Aussi, la nouvelle Orestie

Possédait, comme Gabrio,

Le talent de la repartie.

Et le secret de Vagio,

Née à Smyrne comme la figue,

Elle rati'olait du faisan,

Mais nourrissait toute sa ligue

Avec eau, pain et parmesan ;

Elle préférait la noisette,

A l'indigeste et lourd pâté.

Voilà comment une gvisette.

Rend un conspirateur bête,

Nicolas de Nagatkinne.

APPEL

Il me vient quelquefois des caprices de femme : A Rome, j'aurais pris feu i^our Câtulina, Et, malgré Cicéron, galvanisant cette âme.

J'aurais fait un héros du sot qui fouina.

L'impossible est le bloc avec lequel je jongle, Du pâmasse inconnu je me fais citoyen I N'a-t-on pas fait souvent une griffe d'un ongU, D'un poltron un héros, un martyr d'un païen?

A chaque fruit d'Éden, pomme, amour, miraheUe, Je goule tour à tour ; si j'étais Mirabeau J'aurais, malgré Sophie, été de belle en belle De mon puissant amour promener le flambeau.

Mon caprice, aujourd'hui, n'est pas pour VOrestie, Pour About ni Méry, Trimm, Karr, ni Gabrio, Ni pour les gais propos, la vive repartie,

Ni pour le jeu, le turf ou Vagio, Il est pour ce volume où trois cents fois la figue Heurtera Gabrio, l'Orestie et faisan.

Pour le faire imprimer que tout peuple se ligue! Accourez à ma voix, Maure, Grec, parmesan!

Pour qui ne souscrit pas, oh! je veux qu'en noisette Se change, sous sa dent, la truffe du pâté, Qu'il ne puisse attendrir ni dame ni grisette, Et qu'il passe, en tous lieux, pour une âne bête.

Pierre NeVrpa.

— na —

A M'« LAURE MICHELI

Pour VOUS féliciter, jeune et charmante femme,. Les mots me sont donnés, — d'abord Catilina, Dont la fureur, dit-on avait envahi Vâme Et qui, lors du danger, comme un lâche fouina. Je ne veux point parler du tigre dans la jungle, Je ne veux point parler des droits du citoyen, Ni du sculpteur Phidias qui marquait de son ongle Les produits merveilleux de son ciseau païen ; Ni de ce beau pays d'où vient la mirabelle ; Je ne veux point parler du tribun Mirabeau:

Je vais parler de vous, Micheli jeune et belle, De vous, qui d'Apollon possédez le flambeau; De vous, pouvant écrire un chœur pour VOrestie; De vous, dont le talent charmerait Gabrio.

Chez Dumas, nous trouvons l'esprit de repartie ; Chez Rothschild, nous trouvons un homme ô!agio; Chez Micheli, la grâce : elle ferait la figue A tous ses concurrents. Le superbe faisan Ne craint point ses rivaux, il peut braver leur ligue. Osez donc comparer, gruyère et parmesan!

Hélas! j'ai le visage en vieux casse-noisette : Je ne suis à présent qu'un vieux coq em-pâté; Si j '-avais pu vous voir quand m'aimait la grisette, Pour plaire, ô Micheli, j'eus fait l'âne bêté.

L'Obispo.

LE CÉLIBATAIRE CONVERTI

Que n*ai-je pour compagne une humble et chaste femme,

Une fille, un garçon! point de Catilina,

Moins encor de Sapho ! tous deux, n'auront qu'une âme

Pour maudire Gain, Judas, qui fouina.

Sur la brèche où Ton meurt, sur celle où l'esprit jongle,

Mon fils n'apparaîtra qu'en brave citoyen;

Dans la chair du vaincu qu'un autre enfonce Vongle,

Lui par la foi chrétienne il vaincra le païen.

Ma fille poussera comme une mirabelle,

Et, prenant en pitié Sophie et Mirabeau,

Mettra toute sa gloire à vivre obscure et belle

Pour répoux, dont son cœur deviendra le flambeau.

Si, tout en savourant les beaux vers d'Orestie,

Ma femme franchissait le seuil de Gabrio,

Elle aurait cette grâce aux anges répartie,
De savoir distinguer l'or pur de Vagio,
Nous aurions des jardins où mûrirait la figuier,
Des vignobles, des prés, des bois chers au faisan;
Nous aurions des châteaux, des amis dont la ligue
S'étendrait de Paris jusqu'au ciel parmesan ;
Nous aurions... Mais je rêve! ô petite noisette,
Qui voudrait devenir plus grosse qu'un pâté,
vieux célibataire, épousons la grisette.
Et de tous les maris soyons le moins bête !
H. Orip\iT\EXG.

— iu —

HONORÉ MAITRE

Maître, à vos bouts-rimés je souscris, car ma femme^
Aussi prodigue, hélas ! que feu Catilina,
Veut qu'il en soit ainsi ; sa trop généreuse âme
Jamais, devant vingt sTous, jamais ne fouina.
Pour moi, Dumas, sauvage échappé de \di jungle^

Qui m*ose, à peine encor, appeler citoyen,
Mon esprit comprend peu que l'on se morde Vongle
Pour un tel jeu- d'enfant, digne au plus d'un païen.
Ma foi, j'aimerais mieux vingt sous de mirabelle.
Pauvre rustre! pourtant j'admire Mirabeau,
Sa puissante éloquence et sa gloire si belle,
Son esprit lumineux qui fut notre flambeau,
Ahl plutôt^ pour vingt sous, donnez-moi VOrestie
Ou bien envovez-moi deux vers de Gabrio.
La gloire entre vous deux fut toujours répartie,
Et je serai content d'un si noble agio.
Mais à vos bouts-rimés c'est trop faire la figue !
Bien que je leur préfère un savoureux faisan;
Je veux^ pour les avoir, entrer dans votre ligue
Gomme aux macaronis entre le parmesan.
Nous les liron, l'hiver, en cassant la noisette,
Au coin du feu, lestés d'un succulent païé ;
Et, s'ils peuvent charmer un esprit de grisette,
II? charmeront aussi plus d'un âne bâté.
Df Moroxpijy.

Après avoir écrit ce ravissant mot femme,
Alexandre, dis-moi, que fait Catilina,
Ce vil conspirateur qui, la haiiie dans l'awe,
Comme chacun le sait, vers la fin fouina?
J'aime encor mieux, vois-tu, le charlatan qui jongle,
Du moins ce n'est pas là le mauvais citoyen,
Qui voulait déchirer de sa griffe et de Vongle
Tout ce qui le gênait, l'ambitieux pdien.
Aussi, n'en parlons plus, mangeons la mirabelle.
Ce soir, au Vaudeville, allons voir Mirabeau
Et sa tendre Sophie, elle, qui sut, si belle.
Allumer, dans son cœur, de l'amour le flambeau.
Certes, nous n'aurons pas les vers de VOrestie,
Nous n'aurons pas l'esprit charmant de Gabrio,
Mais nous pourrons pourtant à mainte repartie
Applaudir et laisser de côté Vagio,
D'ailleurs, chacun son goûl : j'en sais qui de la figure
Aiment mieux le parfum que celui du faisan.
Ce n'est pas pour cela que contre eux je me ligue :
Moi, comme Rossini, j'aime le parmesan.

Mais à chacun son goût. Voyez aux gants noisette

Ce faquin maigre et long, à l'air bête, empâté :

A tout homme d'esprit, vous verrez la grisette

Préférer, pour son or, ce grand âne bête.

Pradère

Devant une amazone ou toute ardente femme Qui vous vanta
Brutus ou bien Catilina, Pour mieux vous étaler la fierté de son
âme, Dites sincèrement, qui de vous fouina?

Chacun à son cachet. Le faiseur de tours jongle; L'obéissance
aux lois prouve un bon citoyen; Comme Gérard connaît ses enne-
mis à Vongle, Au culte des faux dieux on connaît le pa^ien, A son
goût délicat on sent la mirabelle, A sa vive éloquence on sent un
Mirabeau, A sa douceur naïve, une femme, une belle, Qui ne doit
rien avoir que l'amour, pur flambeau. Je préfère un repas au
deuil de VOrestie; Un de ces gais repas que donne Gabrio, Où
jaillit le bouchon avec la repartie.

Les choses de l'éclat, la bourse, Vagio, Passent sur le tapis;
mais on leur fait la figue. Les dents de la fourchette éventrent le
faisan; Contre chaque flacon chaque verre se ligue ; Le vin
semble meilleur avec du parmesan.

La canine s'acharne à casser la noisette; On croque avec plaisir
un bon petit pâté, On comble de présents la piquante grisette :

Pour monter l'animal il faut l'avoir bête,

Mariùs Pouillet mi Gatr?»

LE SANS SOUCI

J'ai, certes, du regret d'avoir perdu ma femme. Mais c'était un tyran, un vrai Catilina :

Que là-haut le seigneur ait pitié de son âme. Avec elle toujours, mon bonheur fouina.

Enfin, libre, et sorti de l'inférieure jwny/e, Je vis, monte la garde en brave citoyen, J'acquitte mes impôts, paie rubis sur Vongle : On ne peut m'accuser d'être juif ou païen.

Chez la mère Moreau, je prends la mirabelle Et j'y pérore encore, bien mieux que Mirabeau, Lorsque j'ai bien dîné. Dieu que la vie est belle! C'est alors qu'à l'amour j'emprunte son flambeau. Qu'on me vante, après tout, les vers de VOrestie: Je ne lis que Dumas, quelquefois Gabrio, De Grasset, de Ravel, j'aime la répartie.

Je vis au jour le jour, sans rêver iägio.

Jadis pour mon souper je n'avais qu'une figue; Aujourd'hui chez Duval, sans avoir un faisan, Devant un bon gigot, mon appétit se ligue, Sourit à la compote, ainsi qu'au parmesan f Adieu donc, désormais, vieux fromage et noisette, Salut, vin généreux, salut divin pâté.

Demain, tout frais rasé, j'irai chez ma grisette, Lui donner le baiser de son âne bêté,

F, Poulain,

SUR SON PROJET DE SOUSCRIPTION

Tu demandes un franc, cher Dumas? — Homme ou femme.

Familier de César ou de Catilina[^]

Chacun va l'envoyer vingt sous avec son âme :

Jamais envers Dumas Paris ne fouina,

Paris aime celui qui, tout en causant, jongle

Celui qui, dramaturge, artilleur, citoyen,

Partout, comme un lion, sût imprimer son ongle,

Éclipsant, de nos jours, plus d'un auteur païen;

Qui, cuisinier charmant, confit la mirabelle,

Qui, du haut de la scène, ainsi qu'un Mirabeau,

Peint l'homme si vivant et la femme si belle.

Du théâtre moderne étincelant flambeau,

Toi qui sais remuer les cœurs dans l'oreille,

Les égayer avec l'esprit de Gabrio,

Et prendre à Rivarol sa vive repartie.

Gomment te refuser ce franc, humble agio?

Les Francs, pour t'acclamer, vont former une ligue.

Ils sont si francs ! — Celui qui soupe d'un faisan.

Pour toi, va se réduire à la modeste figue;

Au lieu de son potage, enflé dQ parmesan,

Le gourmand s'en ira, grignotant la noisette.

Dévorer les débris d'un trop pesant pâté.

Comme fait tous les jours la gentille gnsette :

S'il agit autrement, c'est un ane bête.

Macé de Challes.

""^ «Mit' ^^

DUMAS

Dumas est un géant avec un cœur de femme; Dumas eût fait Lais, comme Catilina; Dumas peut tout donner sans gaspiller son âme; Dumas, c'est celui qui jamais ne fouina.

Dumas prend une plume, il s'en sert, il en jongle. Dumas, tout l'univers t'a sacré citoyen!..., Dumas use un burin rien qu'en se li-mant V ongle; Dumas, c'est saint Vincent sous un front de païen. Dumas eût inventé la sainte Mirabelle (Dumas aimant Sophie, ayant nom Mirabeau).

Dumas aime aussi bien la laide que la belle ; Dumas n'aime la chair qu'à cause du flambeau. ' Dumas serait Oreste en jouant

VOrestie.

Dumas, ayant vécu du temps de Gabrio, Dumas a reconnu sa sœur la Repartie.

Dumas sourit au pauvre et raille Vagio.

Dumas, c'est la vapeur faisant aux vieux la figue; Dumas fait trois cents vers en plumant un faisan. Dumas eût pris la fronde au bon temps de la ligue, Dumas eût inventé le Romain—Parme«on.

Dumas, tout grand qu'il est, pêche sous la noisette. Dumas n'a pas besoin de fournir le pâté. Dumas est bien heureux : la muse est sa grisette. Dumas, c'est., c'est Dumas!!... Et Pégase est bdtè.

Charles Pradier.

Comme Orphée, à Pluton j'irais ravir ma femm\$^ J'irais en plein Forum braver Catilina.

La peur m'est inconnue; et, j'en jure mon âme. Devant fer ou canon, jamais ne fouina.

J'étoufferais le tigre écumant dans Idi jogle ; A Sparte j'eusse été le premier citoyen; Du lion affamé j'irais affronter Vongle; Je briserais son Dieu sur l'autel du païen.

Mais quand, sur mes genoux, ma douce Mirabelle, Tu me lis un discours du fougueux Mirabeau ; Quand ta voix fait briller, dans mon âme rebelle De poésie et d'art, le magique flambeau; Quand tu me dis les vers du père d'Orestie, Les hymnes de Méry, les chants de Gabrio; Quand tu me fais sentir la fine repartie D'un prince de talent, d'un roi de Vagic ; Quand tu me dis comment Bussy faisait la figue Au sombre grand veneur, pour-

voyeur de faisan , Comment François d'Anjou se fit chef de la ligue Quand Gorenflot ronflait, gorgé de parmesan^ Oh 1 je me ris alors, comme d'une noisette, Comme d'un verre d'eau, d'un débris de pâté, De ma force d'Hercule, et dis : « Chère grisette. L'homme fort, san* esprit, n'est qu'un âne bête, »

Porcher,

ÉLOGE A MA FEMME

Messieurs^ je voudrais bien vous parler de ma femme^

Pour qui je ne suis pas un vieux Catilina,

De la bouche de qui, je le jure sur mon âme,

Il ne sortit jamais le vilain mot fouina;

Qui n'aurait pas voulu prendre un mari qui jongle.

Mais un homme d'honneur et un bon citoyen;

Jamais sa belle main n'a donné un coup d'ongle :

Si tout cela n'est pas. je veux être un païen.

Elle aime beaucoup mieux la douce mirabelle^

Qu'elle n'aimera jamais le fameux Mirabeau.

Elle a passé trente ans, mais elle est encore belle;

Pour nous deux, de l'hymen brûle encore le feu.

N'a jamais fréquenté la fameuse Orestie,

Pas plus que son cousin, le petit Gabriô.
Possédant de l'esprit et de la repartie.
Mais ayant en horreur le métier de Vagio,
Elle ferait cent lieues pour manger une figue,
Irait au Vésinet pour trouver un faisan.
Si jamais contre moi se formait une ligue,
Étant devenu vieux comme un fort Parmesan,
Ou n'ayant plus de dents pour croquer la noisette.
Je me verrais réduit à manger du pâté;
Ne me trouvant plus rien pour charmer la grisette,
Je ne pourrais plus faire qu'un pauvre âne bêté,
Pascal.

Je suis ne curieux presque autant qu'une femme! •
Aussi, j'ai vu jouer Gharle et Catilina,
Pour lire vos romans, je donnerais mon âme^
Et^ pour les acquérir, jamais on ne fouina.
Une plume à la main, pour mon tourment, je jongle,
Mais je suis près de vous un petit citoyen ;
Maudissant le présent, je dis, me rongant V ongle :
a Je vois que le destin me traite en vrai païen t »

Quand je lis vos beaux vers, plus doux que mirabeUe,
Ou des chapitres purs dignes de Mirabeau,
Je reste anéanti, brisant mon escsibelle
Et brûlant mes écrits au feu de mon flambeau.
Puis, je reviens sans bruit invoquer Orestie;
Je reforge un roman songeant à Gabrio,
Et voilà ma raison de nouveeu repartie,
M'offrant un éditeur très-fort sur Vagio.
Sobre, bien malgré moi, je dévore une figue,
En espérant plus tard savourer du faisan;
Mais puisqu'à votre voix tout le monde se ligue,
Accueillez mes vingt sous, pris sur mon parmesan,
Cela sans vous moquer du gros cà&se-noisette,
Heureux comme un gourmand en face d'un pâté.
Qui brûla dans son temps pour plus d'une grisette,
Et qui soupire fort de se voir em bâte.
Pellisson de Fontanikr.

UNE PROFESSION DE FOI

Je suis une drôle de femme.

Je préfère un Catiliria^

Un homme jouant corps et awe,

Bref, qui jamais ne fouina^

A l'équilibriste qui jongle

Du rouège au blanc, — plat citoyen^

Qui pérore en se limant V ongle ^

Et sait mentir comme un pdien ;

Autant que d'une mirabelle y

Je fais cas d'un faux Mirabeau,

Vous dirai-je que je suis belle.

Belle en plein jour et sans flambeau ?

Que j'applaudis à VOrestie^

Que j'admire de Gabrio

La fine et vive repartie ?

Que je déteste Vagio?

Vous dirai-je encor qu'une figue

Me séduit plus que du faisan?

Qu'enfin contre vous je me ligue.

Gandins^ mangeurs de parmesan ?

Laissez-moi croquer la noisette.

Vous tous qui, repus de pâté.

Avez, perversi la grisette^

Malgré vos airs d'âne bête.

hOPHTE,

Ange qui viens du ciel sous la forme de femme , Vivez dans mon esprit plus que Catilina t Pour vous, je donnerais et mon cœur et mon âme : Mais, de grâce^ que dire à maître Fouina ?

Sans lui, je tenterais de rimer comme on jongle y Et perdant, s'il le faut, le droit de citoyen. Je graverais vos noms, et du bec et de Vongle, Au fronton du vieux temple adoré du païen; Pour vous, je donnerais la douce mirabelle.

J'oublierais Gicéron, Tacite et Mirabeau, J'oublierais tout, enfin, pour vous, ô toute belle! D'un amour éternel rallumant le flambeau , Je redirais pour vous les vers de VOrestie, Unissant votre nom au nom de Gabrio ; Gaiement je braverais la sotte ré-partie De la race qui vit du gain de Vagio, Grands seigneurs du coton, du sucre et de la figue, Nous plumant bel et bien comme un bénin faisan ; De ces puissants du jour, j'affronterais la ligue. Barons du raisin sec, marquis du parmesan, Et leur gloire, du poids que pèse une noisette. Tomberait à mes pieds comme chair à pâté, Dussé-je être mené, par la belle grisette.

Comme on mène au moulin le vieil âne bête.

A . POLTNO.

D umas est un poète adoré de la femme^
U n illustre écrivain, plus que Catilina,
M. erveilleux, toujours gai, doué d'une très-belle âme,
A qui Ton ne dira jamais qu'il fouina.
fê on style est éblouissant, et chacun sait qu'il jongle!,,.
M. éry, lui, son rival, est un grand citoyen ,
B sprit prodigieux I — Buvant rubis sur V ongle.
R ien n'imité en ses vers l'âpreté du païen.
Y a-t-il un fruit doux comme la mirabelle ?..
B n eux, c'est la saveur 1... Et du fier Mirabeau,
T out décèle la force, et leur gloire si belle^
T ient la France en orgueil, brille mieux qu'un flambeau!
1 1 est noble, il est grand l'auteur de YOrestie !
M. ais un astre nouveau se lève 1... — Gabrio
O se à peine parler, — La vive répartie
T rai te à fond chaque chose et même l'alto.
H onnête et brave, il a le moelleux de la figue,
B t sa plume est tirée à Taille d'un faisan,
B t contre ses écrits personne ne se ligue,
T ant il est bien goûté : tel est un Parmesan...

Rien n'arrête; on le lit... en cassant la noisette.

Il ne coûte qu'un sou, prix d'un petit pâté.

Millionnaire ou manant^ grande dame ou grisette, enteraient, —
pour le voir, — sur un âne bâté!

Alf. Roger.

Oui, je voudrais savoir le nom de cette femme

Qui préfère au poseur le noir Catilina?

Oui, je voudrais avoir ton livre, sur mon âme.

Si devant toi, pourtant un lâche fouina

C'est moi, trop pauvre, hélas ! — Ma bourse est une jungle.

Désert sans habitants, cité sans citoyen ;

Et si parfois un franc vient sonner sous mon ongle,

Je me crois posséder tout l'or d'un roi païen.

Un franc, c'est tant d'argent/... cinq sous de Mirabelle,

Cinq sous de pain, — dix sous pour un vieux Mirabeau,

Tome dépareillé des lettres à sa belle

C'est assez, pour qui sait ^e coucher sans flambeau;

Pour qui, faute d'argent, n'a point lu VOrestie,

Pauvre, amateur de l'art, des vers de Gabrio ;

Qui ne croit point qu'au ciel la muse est repartie
Pour faire de la place au dieu de l'agio.
Et, quand je me devrais contenter d'une figus
Et ne jamais goûter à l'aile du faisan.
Pour imprimer les vers avec toi je me liguée,
Dumas ! ô romancier ami du parmesan t
Mes pauvres vers étaient secs comme une noisette :
On t'en a présenté de gras comme un pâté,
Et meilleurs que les miens, dictés par la grisette.
Mais rédigés, hélas I par un âne bête!...

L. RENAIT T

Je ne suis ni homme ni femme ^ Je dis zut à Catilina!

Devant un lard sain^ sur mon dme^ Jamais auverpin ne
fouina.

Avec des osselets s'il jingle, 11 n'est pas mauvais citoyen ; 11 a
bon pied, bon bec^ bon ongle.

Point caffard sans être païen, 11 aime mieux la mirabelle
Qu'une oraison de Mirabeau :

Quand il est auprès de sa belle Son cœur brûle comme un
flambeau.

11 s'inquiète peu d'Orwfic, Encore moins de Gabrio :

S'il est lent à la repartie.

Des sous il sait faire agio.

Trouvant un peu verte la figue, Trop jaune le royal faisan, 11
fomenterait une ligue Pour certain plat au parmesan.

Il dîne avec une noisette.

Comme un prince avec un pâté ; 11 a l'œil vif de lagrisette :

iMartin n'est pas toujours bâtiHt

MON IGNORANCE

Je n'ai jamais bien su ce qu'était une femme. Et j'ai fort peu
connu le grand Catilina : Pourrai-je bien oser de raisonner sur
Vâmej Moi, qui sur ce sujet, plus 'd'une fois fouina? Ayant peu
voyagé, connaîtrais-je une jungle?

Je crois, pourtant savoir, que je suis citoyen, Qu'au bout de
chaque doigt, je dois avoir un ongle. Et qu'étant bon chrétien, je
hais fort un païen. Je connais bien le fruit qu'on nomme mira-
belle, Je connais moins celui qu'on nomme Mirabeau.

Je distingue pourtant la laide d'une belle :

Il n'est point pour cela besoin d'un grand flambeau. Je vous
demande un peu quelle est cette Orestie Que je connais autant,
que votre Gabrio t Puissiez-vous agréer, ici, ma repartie!

Mais pauvre que je suis, je connais peu Yagio, Je sais bien, il est vrai, ce que c'est qu'une figue, Mais jamais mon palais ne goûta le faisant :

Pour m'en priver hélas ! tout contre moi se ligue, Et, bien souvent, je suis réduit au parmesan. Mais je sais que je hais un vieux casse-noisette. Qui, pour prix d'un flacon et de quelque pâté. Veut, dans ses bras tremblants, presser une grisette. Pour en savoir si peu, me fera-t-on bâté?

Edouard Raynaly.

Si Lucrèce exalta les vertus de la femme,

Du crime le héros fut ce Catilina

Qui devait au tartare avoir vendu son duc,

Puisque devant le bien constamment il fouina.

Comme un chasseur accule un tigre dans la jongk,

Cicéron écrasa cet affreux citoyen;

Et le monstre, impuissant de la dent et de Vongle,

Tomba sous les sifflets de l'univers païen.

Je prise un tel coquin moins qu'une mirabelle,

Cicéron dans nos temps eût été Mirabeau,

Mirabeau qui rêvait la France heureuse et belle.

Quand la mort brusquement éteignit ce flambeau.

Mais je préfère aux morts l'auteur de VOrestie,

Dont le charme et l'esprit font tort à Gabrio.
J'adore de Dumas la fine repartie.
Qui prête autant que lui, d'esprit, sans agio?
A tous nos cordons bleus il peut faire la figue;
Il vous dira comment on apprête un faisan :
Chez lui la main, le cœur, le talent tout se ligtie ;
11 enseigne en quels mets entre le parmesan.
Faute de mieux, il fait son dessert de noisette,
Mais il sait préférer à ce fruit le pâté.
A défaut de duchesse, il aime une grisette,
Et qui n'en fait de même est un âne bdlé.

LA FRANCE ET L'ITALIE

L'Italie a produit plus d'une noble femme

Pour un conspirateur comme Catilina,
Et d'illustres enfants révèlent sa grande âme :
César qui dans les camps jamais ne fouina,
Dante, Machiavel dont le souple esprit jongle,
Et Manin, et Cavour, l'immortel citoyen;

Sans compter Michel-Ange,, et tant d'autres dont Vongle
Burina saintement le vieux marbre]Ja*iew.

En France, croît la mirabelle,
En France naquit Mirabeau,
Aucune terre n'est plus belle {
Paris du monde est le flambeau.

C'est là que parut Orestie,
Tout parisien de Gabrio
A la verve et la repartie,
Malgré le goût de Vagio ;
J'y voudrais vivre d'une figu£j
Bien plutôt qu'ailleurs^ d'un faisan.

Des plaisirs rencontrant la ligue,
Russe, Anglais, Turc et parmesan,
A Meudon cueillent la noisette,
Dînent, sur l'iorbe, d'un pâté,
Côte à côte avec la grisette :
En province on serait bâte!
Cn. RozAis.

A GABRIELLË

(Qui préfère Targent d'Un vieux percepteur à mes vingt ans.)

J'ai été, deux grands mois, adoré d'une femme, ' Un César en jupons, un vrai Catilina ; Mais, comme je n'avais que du cœur et de l'âme. Devant ma pauvreté, la belle fouina.

Pour elle, j'eus bravé le tigre dans sa jungle. (On sait s'il est commode ce libre citoyen, Qui droit dans l'inconnu vous envoie d'un coup d'œil, Au ciel , ou chez Satan hurler comme un païen ^) « Si sa voix caressante, douce comme mirabelle. M'avait dit : 11 faut être un autre Mirabeau! J'aurais dans ses yeux noirs, qui la rendaient si belle, ' De mon génie futur allumé le flambeau :

Et qui sait si ma muse, grisée par YOrestie, Qui va, donnant la main à sa sœur Gabrio, N'eût pas jusqu'à Plutus lancé sa répartie Et devant le penseur fait courber Vagio, Mais hélas! la traîtresse m'avait doré la figue! Mon pain sec était dur, elle aimait le faisan, Les huîtres et le Champagne, cette puissante ligue. L'or du macaroni sous le blond parmesan, La crème à la vanille, 1^ friande noisette, Les gâteaux de Chaulin, ses truffes et son pnté! blonde Gabrielle, è rieuse grisette.

Si j'ai porté ton joug, tu ne m'as pas ôté/

Lucien Remembër.

Qui pourrait se flatter de connaître la femme ? Cicéron, si vaillant contre Catilina, Se serait effrayé de lire dans son âme; L'égouté l'entreprit ; maint autre fouina.

Moi, j'irais affronter le tigre dans sa jungle, Je renoncerais même au nom de citoyen, Je me déchirerais de la griffe ou de

Vongle, Et je blasphémerais comme un affreux païen^ Plutôt que de décrire Hermance ou mirabelle.

J'invoque ta grande ombre, immortel Mirabeau! Faut-il donc, pour bien voir dans le cœur d'une belle, De ton fougueux génie emprunter le flambeau f L'on vante la douceur de la belle Orestie.

Le charme et la bonté de sa sœur Gabrio :

Qu'importent leur esprit, leur vive repartie! Je préfère l'argent que donne Vagio.

Tout avec de l'argent: la savoureuse /igfue, Le raisin parfumé, le chevreuil, le faisan.

Foin ! de ces viragos dont je brave la ligue, Et vive la Golton râpant mon parmesan!

Pour moi^ tête de femme est comme la noisette: Vide plutôt que pleine. Oh ! succulent pâté^ Fais-moi vite oublier grande dame et grisette^ Ou, sinon, je deviens presque un âne bûté.

A MÉRY

Méry, si le destin m'avait fait naître femmej

N'en déplaise à celui qui fit Catilina,

Vous auriez, par vos chants^ mis l'amour dans mon âme,

Poète harmonieux qui jamais ne fouina !

Vous façonnez le vers mieux qu'Hamilton ne jongle,

Du Pinde, dès longtemps, vous êtes citoyen;
Vous avez de l'esprit jusques au bout de Vongle,
Vous mettez à vos pieds, juif, athée ou païen.
Tantôt doux comme miel, olive ou mirabelle,
Tantôt impétueux comme était Mirabeau,
Votre verve toujours à l'attrait d'une belle.
Du parnasse français vous êtes le flambeau !
De même que l'auteur charmant de VOrestie,
Je n'ose dire : plus que Trimm ou* Gabrio,
Maître, vous possédez le don de répartie,
De mille traits piquants vous faites a^io.
Vous pouvez, à bon droit, nous faire, à tous la figure:
Un roitelet peut-il égaler un faisan?.,
Oui, vous sortez vainqueur de cette vaste Ligue:
Un tel succès vaut bien, sans doute, un parmesan.
Fils d'Apollon I vos vers ont un goût de noisette,
Ils sont bien plus exquis que le plus fin pâté;
Votre muse est duchesse et la notre est grisette ;
Pour vous Pégase est prompt, pour nous il est bâté fit
Th. Roque de Fillol.

Veux-tu lutter contre la femme?

L'audace de Catilina., La trempe d'acier de ton âme^ Coderont
: le plus fort fouina.

Ne vois-tu pas comme elle jongle Avec le plus fier citoyen ?

Il a toujo'urs le bec et V ongle , Le redoutable si^hinx païen.

Sois doux comme la mirabelle, Parle, aime comme Mirabeau;
S'il le faut, pour la trouver belle, De l'amour éteins le flambeau.

Surtout, pas de sombre Orestie :

Même au talent de Gabrio Elle trouverait répartie.

Laisse un dangereux agio.

Souviens-toi d'Eve et de sa figue :

Ses filles aiment le faisan.

Contre elles donc crée une ligne De Champagne et de parmesan ;
Joins la meringue et la noisette.

Mets des truffes dans le pâté, Et le sphinx deviendra griset.

On tu n'es qu'un âne bête.

Puisqu'en vos bouts rimes le premier mot est femme,

Je vous crois plus galant qu'un fier Catilina ;

Ce mot pour un français est bien le cri de Yâme,

Et le français jamais sur ce point ne fouina.

Parfois avec l'amour il est bien vrai qu'il jongle;

Mais de Cythère alors il devient citoyen.
Il ne faut pas vraiment s'en ronger plus d'un ongle:
On sait qu'en ce pays tout amant est païen.
Le soleil en ces lieux mûrit la mirahelle,
Mais il n'y vit jamais grandir un Mirabeau,
Ne croyez pas qu'ici je vous la donne heUe :
Au beau ciel du midi appartient ce flambeau.
Si cet homme éloquent ignore VOrestie,
Il réchauffa les cœurs bien plus que Gabrio,
Et quant sa voix tonna certaine répartie,
Il ne s'y mêla pas de mauvais agio,
A quoi vais-je penser?... de Marseille la figuey
Ou bien de chez Chevet un rôti de faisan.
Valent la peine aussi qu'avec eux je me ligue
Contre l'affreux parfum de votre pai^mesan.
Je trouve le temps froid pour cueillir la noisette.
Je préfère casser la croûte du pâté
Que je partage avec ma fidèle grisette,
Souhaitant sa muselière à tout âne bâti,
A. L. Recxault Delestra.

Si vous saviez, enfant, combien j'aimais une femme
Qui naquit cependant avant Catalinaf
Au Dieu de la nature a-t-elle rendu son âme f
Car je ne puis trouver Fendroit où elle fouina.
J'avais vingt ans alors : c'est l'instant ou Ton jogle.
Elle m'apparut en rêve, me nomma citoyen ;
Puis sur le globe entier traçant avec son ongle^
Elle murmura : a Je t'aime catholique ou païen, »
Ses deux beaux yeux brillaient comme la mirahelU,
Et sa voix éloquente eut défié Mirabeau;
Du monde entier elle était la plus belle,
Et la lumière céleste planait sur son flambeau.
Elle ne connaissait pas les beaux vers d'Orestie,
Ses oreilles étaient vierges des chants de Gabrio;
De sa part de souffrances elle était répartie ;
Elle eut tout pardonné excepté Vagio!
« A toi, dit-elle, enfant, le pain sec et la figue,
Au puissant de la terre, les pâtés de faisan.
Je pars et reviendrai pour former une ligue
Et tu boiras peut-être du vin de parmesan, »

Depuis ce temps, mon Dieu, bien souvent la noisette
Remplaçait sous mes dents le succulent pâté.
Si ma Déesse n'était qu'une simple grisette,
pile doit rire des tourments du pauvre âne hâté,
Edmond SounRT,

LA PETITE CHANTEUSE

Faut-il vous chanter une femme.

Les forfaits de Catilina, Ou les douleurs d'une pauvre âme Qui
dans ce monde fouina?

Je sais aussi l'indien qui jongle, L'histoire d'un grand citoyen.

Celle du bout rosé d'un ongle Et des supplices d'un païen.

J'en connais sur la mirabelle, Sur les amours de Mirabeau, Sur
une jeune ûlle belle, Sur rhymen tenant son flambeau.

Je peux chanter Diane, Orestie, Et la féconde Gabrio A la mor-
dante repartie, Et les méfaits de l'alto.

Pourquoi me faire ainsi la figue?

Je sais la chanson du faisán, Je chante, pour le roi, la Ligue, Le
fromage du parmesan.

L'enfant qui cueille la noisette.

Le moine qui meurt d'un pâté.

Non ! vous riez de la grisette.

Vous n'êtes qu'un âne bête,

M. m Saint-Priç,

SOUSCRIPTION

d'un concurrent malheureux

J'en aurais eu mes nerfs, monsieur, si j'étais femme:

Ils m'ont vaincu I Contre eux, nouveau Catilina^

Je voudrais conspirer pour soulager mon âme.

Deux cent dix-neuf rivaux ! pas un ne fouina.

Avec ces bouts-rimés c'est en vain que je jongle :

Je ne suis dans le tas qu'un pauvre citoyen ^

Je veux rayer leurs vers, — tous leurs vers, — à coups
d'on^/«,

Pour goûter la vengeance, où l'olympé païen

Trouvait plus de douceur que dans la mirabelle.

C'est moitié d'un parterre à Feydeau-ikfiraôeaM :

Je risque mes vingt sous. L'affaire est encor belle ;

Car la gloire à ce prix m'allume son flambeau,

La presse qui peut-être imprima VOrestie,

D'où sortit plus d'un livre écrit par Gabrio,
Imprimera mon œuvre, en beaux vers repartie.
Le livre, grâce à moi, permettra Vagio ;
Les amateurs d'esprit ne feront pas la figue;
L'éditeur à dîner s'offrira du faisan.

Mais contre sa raison tant de succès se ligue :
On le voit à son vin mêler du parmesan;
Tout édenté qu'il est^ il croque la noisette;
Il garnit son chapeau des débris du pâté,
Il danse chez Bullier, lutine la grisette,
Et sourit avec grâce au nom d'âne bâti,,
Fréminet.

Très-cher monsieur Dumas, je ne suis qu'une femme;
Mais je connais Porllios^ Dantès, Catilina,
Ces beaux rêves bercés au souffle de votre âme^
Qui devant le labeur jamais ne fouina.
Sur tous les canevas votre esprit brode et jongle;
De l'empire du songe, aimable citoyen,

Vous faites jaillir, d'un coup d'ongle, Un fantôme vivant, séraphique ou païen.

Un chef-d'œuvre est pour vous prune de mirabelle ; Du drame
et du roman, moderne Mirabeau, Vous avez embelli cette muse si
belle, Qui, parmi nos ennuis, promène son flambeau.

Moins vieux de deux mille ans, vous feriez Vorentie, Vous
égalez Vigny, Balzac et... Gabrio; Causeur, vous possédez la fine
repartie Qui fait tout oublier, l'amour et Y agio, A tous vos
concurrents vous avez fait la figue; De nos oiseaux chanteurs
vous êtes le faisan, Et de vos envieux la misérable ligus Filera
comme un parmesan.

Tout en croquant macaron et noisette. Blonde andouillette ou
tranche de pâté :

a Alexandre Dumas I exclame la grisetete.

Ce £raillard-là n'est pas un rossignol bête. »

Brrtiie Séatillé.

Dût-on dire de moi : « C'est un âne hâté f »

J'avoue que je préfère auprès de ma grisetete

Le modeste repas compose d'un pâté,

Sous le vert coudrier, au temps de la noisette,

Au repas somptueux où du sol parmesan

Un produit renommé, renouvelant la ligue,

Succède sur la nappe à la truffe, au faisan,

Escorté du raisin, de la pêche et la figs ;

Où siègent réunis Tenrichi par Vagio,

La femme du graïid ton de qui la repartie
Rivalise parfois celle de Gabrio,
Le guerrier, le talent qui trouva VOrestie
Et qui de la poésie ravive le flambeau;
Où de briller, enfin, l'occasion est belle
Pour qui se sent un peu du feu de Mirabeau.
Moi, j'y serais plus froid que fraîche mirabelle :
Plus gêné qu'en enfer est, dit-on, un païen;
De dépit jusqu'au sang je me rongerais Vongle,
En me voyant près d'eux plus petit citoyen
Que devant un public Tacrobate qui jingle.
Non ! j'ai, faute d'esprit, l'instinct que la fouine a
(Ce n'est pas modestie, mais franchise de Yâme),
Et du plus beau festin, comme Catilina,
Je fais bien moins de cas que d'un baiser de femme,
Salomon Kasb.

Le roi dont Jannette était femiM^ Me plait mieux que
Caiilina:

L'amour seul enflammait son âme, Toujours pour la guerre il
fouina.

Un monarque rarement jingle.

Ce sire était bon citoyen; Il ne montrait ni dent ni ongle ^ Et son cœur n'était pas païen.

Aussi doux qu'une mirabelle, Moins éloquent que Mirabeau, Il était constant pour sa belle.

Son œil brillait comme un flambeau.

Jamais, à sa cour, Orestie Ne mit les pieds, ni Gabrio, Esprit naïf, sans repartie, Sans passion, sans agio.

Un bonnet en forme de figue, Coiffait ce peu royal faisán.

Sans lui Titan forma sa ligue, Non loin du beau ciel parmesan.

Un lait de poule, une noisette.

Valaient, pour lui, cidre et pâ4é. ^ Il charma plus d'une grisette.

Joyeux sur son âne b4té...

E. DE Trois.

— iot —

J6 n'ai certainement jamais eu pour la femme

L'aigreur de Cicéron envers Catilina :

J'aime à l'aimer, sa voix m'est douce à Vâme;

Jamais sous ses baisers, ma lèvre ne fouina.

Pourtant, avec quel art cette sirène jongle

Avec le cœur de tous, roi comme citoyen.

Sa patte de velours cache toujours un ongle,
Et l'idole, quand même, enfante le païen t
En indienne, à Meudon, cueillant la mirabelle^
Ou Corinne, inspirée, imitant Mirabeau,
C'e-4 la femme toujours, la femme jeune et belle,
Ange ou lutin, allumette ou flambeau.
Pour la peindre, il faudrait que l'artiste d'Orestie
Me prêtât son burin ; que le doux Gabrio
Me souillât, à l'oreille, un brin de repartie.
Que je fusse Grésus, ce prince de Vagio.
Mais je ne suis, hélas 1 qu'un tout petit heo-flgue.
Je mange du roastbeef à défaut de faisan.
A moi, tout seul, tonter ou la fronde ou la Ligue f
Bahl c'est une folie, au parfum parmesan.
Aimons la femme, allons lui cueillir la noisette,
El, sur l'herbe, avec elle, éventrer un pâte.
Embrassons-la, surtout, grande dame ou grisette.
Sous peine de passer pour un âne bête.
Henri Tessieu.
A vous tous qui dites savoir aimer la femme.

Qui pour elle rendriez même Catilina,
Que pour un doux sourire vous donneriez votre âme,
Et pour elle cependant bien souvent l'on fouina.
Avec nos cœurs souvent l'on s'amuse et l'on jongle.
Il n'est pas un amant ni pas un citoyen
Qui ne nous regarde tout en se limant V ongle
Et qui, en fait d'amour, ne ment comme un pdien.
Mais la femme, presque aussi fine que mirabelle.
Ne fait vraiment pas cas d'un faux Mirabeau.
A quoi servirait donc qu'une femme soit beUe,
Si chacune d'elle n'allumait un flambeau.
L'on veut nous faire des vers comme ceux de VOrestie
Et des romans aussi comme ceux de Gabrio ;
Mais nous les empêchons pas notre repartie,
Qui les fait retourner bien vite à Vagio.
En remarquant leur goût, nous leur faisons la figu£ :
Us n'ont à beaucoup près la grâce du faisan.
Contre ces gros bourgeois, oui, notre cœur se ligue,
Et nous les renvoyons manger leur parmesan.
Ah î laissez nous plutôt croquer notre noisette,

Vous qui pour grand régal vous offrez le pâté.
Ahl vous aurez grand mal à changer la grisette.
Et vous de devenir autre qu'âne bâLè.

Emilie T

A votre appel, grand Dumas, une femme
Veut que mon luth chante Catilina;
Plaiguez mon sorti j'en ai la mort dans Vâme...,
Pourtant jamais ma muse ne fouina.
Avec le fer quand un despote jongle,
Versant à flots le sang du citoyen.
Le cœur se serre> et, jusqu'au bout de Vongk,
L'homme frémit, fut-il même païen t
Un fruit amer vaut-il la mirabelle?...
Je chanterais volontiers Mirabeau ;
Il était laid, mais son âme était belle...
Son éloquence était comme un flambeau!
Je n'ai pas lu les vers de VOrestie,
Et je n'ai point fréquenté Gabrio;
Elle est, diton, prompte à la repartie
Et de Tesprit elle fait agio.

On ne la vit jamais faire sa figue,
Ni se parer des plumes du faisan;
Avec Pinaud ouvrit-elle une ligys
Pour exploiter le parfum parmesan?...
Bref, aime-t-elle à casser la noisette,
D'un pur nectar arroser un pâté?..
Jadis, au bois, allait-elle, en grisette.
Se promener sur un roussin bâti?

Th. R. de F.

Jusques à quand, dirai-je à la perfide femme^
Ainsi que Gicéron dit à Catilina,
Jusques à quand, enQn, séviras-tu sur Vâme
De l'homme, qui, toujours, auprès de toi fouina ?
Avec nombre d'amants, ton inconstance jongle^
Et passe du guerrier au calme citoyen.
Sous patte de velours, tu sais cacher ton ongle,
Sous des dehors pieux, voiler un cœur païen.
Pour des prunes, qui n*ont rien de la mirabelle^
L'un t'aime à la Platon ; l'autre, à la Mirabeau,
Obtiendra^ plus heureux auprès de toi, la belle,

La faveur de ne pas brûler un vain flambeau,
« Cherchez la femme » a dit Tautçur de VOrestie :
Je la cherche et la vois dans Karr, dans Gabrio ;
Dans tout événement sa place est repartie.
Elle enrichit l'intrigue, exploite Vagio ;
Oiseau volage, elle a le mordant du bec-figue,
Le caquet de la pie, et l'air doux du faisan.
Le sceptre ne l'effraie, et, pour régner, sa ligue
Relèvera, qui sait f le trône parmesan.
Par goût, capricieuse, offrez-lui la noisette,
Elle préfère un fruit, un dinde à ce pâté.
Qui mange enfin l'avoine? hélas ! c'est la grisette,
Et celui qui la gagne est un âne bête.
E, Thévenot.

— iob

Autant j'aime à prôner la vertueuse femmes
Autant j'exècre et hais l'odieux Catilina;
Ce tyran, sans pitié, sans foi, sans cœur, sans dme^
Devant la mort jamais, jamais il ne fouina.
De ses semblables, las ! avec la tête il jongle

Au Sénat, voyez-le ? et chaque citoyen
Sur le papier il note, il désigne avec Vongle
Au gibet, au trépas, ce redouté païen
On savoure partout la prune mirabelle
Et l'on sait que, jadis, l'éloquent Mirabeau,
Pour rendre sa voix forte et plus douce et plus belle
Goûla souvent la prune, elle fut son flambeau.
Ce fruit, au doux parfum, qu'aima tant Orestie
Et son illustre époux, le docte Gabrio,
L'homme astucieux et prompt, fin à la repartie,
Plus fin cent fois encor dans le prêt, Vagio.
Chacun son goût, pour moi, je préfère la figue;
Après un bon repas de lièvre, de faisan,
Avec vous aussitôt, beau sire, je fais ligue
Pour un vieux chamberat, un tout frais parmesan :
En réserve je mets l'amande, la noisette
Et mange de Gcrad le succulent pâté,
Un morceau je présente à la pauvre grîsette,
Dussai-je avoir pour nom, celui d'âne bâti,
Jaurënot.

rM —

Alexandre Dumas a beaucoup de la femme^ Des roses diablo-
tins charmant Catilina; Mais ce qu'on aime en lui c'est sa noble et
belle âme A l'entour de laquelle en vain le sot fouina... Avec la
fantaisie artistement il jongle!

Grand poète, grand homme et brave citoyen, Sa loi, c'est
l'évangile! Et sur le bout de Vongle Il connaît tous les dieux
comme un docte païen. Sa parole est de miel, comme une mira-
belle ; Son regard inspiré rappelle Mirabeau^ Ses beaux yeux
sont divins^ On a vu la plus belle Accourir se brûler à ce brillant
flambeau.

Passe du grave au doux, auteur pur d'^Orestie, Et que ta Ga-
brielle ait pour nom Gabrio !

Prompt au bienfait comme à la repartie, Cœur excellent, ré-
prouve Vagio:

Pour toi l'argent ne vaut pas une figue.

L'or ne te plaît qu'à propos du faisán.

L'on vie en vain contre Dumas se ligue, Calme, au dessert, il
prend son parmesan ; Ses blanches dents, en cassant la noisette.

Songent encore aux croûtes du pâté Qu'avec Mina la gentille
griseite A fait sauter l'aveugle amour bête.

Emile y.

Aussi vrai qu'ici-bas l'homme adore la femme.

Qu'aux pieds de Gicéron pâlit Catilina,

Que le charmant Horace eut cependant une âme
Qui, reniant Brutus, lâchement fouina ;
Aussi vrai que le tigre, éveillé dans sa jungle,
A bientôt dévoré bœuf, cheval, citoyen^
Et qu'en sentant leurs chairs palpiter sous son ongle.
Tremblent d'un même effroi musulman et pmen;
Aussi vrai qu'on a fait de mirus mirabelle,
Comme, sans doute encore, on en fil' Mirabeau,
Je veux ne plus jamais être aimé d'une belle,
Je veux que du soleil s'éteigne le flambeau,
Si je n'adresse un jour à l'auteur d'Orestie,
Au peintre merveilleux de sa sœur Gabrio,
Un franc, somme identique entre tous repartie.
Un franc! Qui ne l'a pas, même sans agio.
Même de ceux chez qui l'on no voit pas la figue
Succéder chaique fois à la caille, au faisan ?
A moins que de revers bien cruels une ligue
Ne vienne, à nos regards voilant le parmesan.
Nous condamner, pour vivre, à cueillir la néisette,
A mâcher du pain noir, en guise de pâte,

A quêter les reliefs d'une pauvre grisette,

A servir de valet chez quelque âne bête!.,.

D. Prosper Yiro.

Écoute-moi, Dumas : j'aime comme une femme.

Je te rêvai Brutus et non Catilina :

Des plus nobles instincts je douai ta grande dwie, Qui devant un tyran jamais ne fouina; Mais avec l'opinion Dumas transige et jongle: Des bourgs de l'Italie on l'a fait citoyen, Mazzini, le maudit, l'a marqué de son ongle : Je le pleure aujourd'hui démocrate et païen.

Auteur suave et doux comme la mirabelle, Pathétique, éloquent autant que Mirabeau, Pourquoi de ta raison, que Dieu fit saine et belle, En perfide fanal ériger le flambeau ?

Universel talent, chantre de VOrestie, Toi, l'élu de Nodier, l'ami de Gabrio, Toi, dont nul n'égala la franche repartie Qui donc t'a fait verdi?... Ce n'est pas l'alto. Dumas n'est plus chrétien : à Rome il fait la figue ; C'est un Carbonaro, beau tueur de faisan ; Dumas n'est plus français, une infernale ligue L'a fait Napolitain, milanais, parmesan.

Mais Dieu peut te briser ainsi qu'une noisette, Héros, ne deviens pas un mangeur de pâté.

Un fauteur d'hérésie, un coureur de grisette : Sans la foi, le génie est un âne bête.

Une femme qui n'est pas poète.

— «est —

Je suis gueux comme Job, et j'adore une femme! J'ai plus d'amour au cœur, plus que CatiUtut

N'avait de haine dans son âme ;

Car chacun sait qu'il fouina.

Et moi, j'affronterais un tigre dans sa jon^^^ Sur une barricade un sanglant citoyen^ D'Othello le poignard, d'une poissarde Vonglej

Les bûchers d'un tyran paient Chez la mère Moreau, d'une humble mirabeUe^ Hier, j'offris le régal, et du grand Mirabeau J'atteignis l'éloquence. Hélas ! l'ingrate beUe, D'un rire dédaigneux éteignit mon flambeau t Je l'aime cependant!... Plus belle qa'Orestie, Je lui trouve l'esprit charmant de Gabrio;

Elle est prompte à la repartie

Plus que Rotschild à l'agio.

Ses goûts sont raffinés; sans dédaigner la figue,

Elle préfère le faisan.

Mais, hélas ! contre moi tout ici-bas se ligue : Je suis gueux! Pour régal, j'offre le parmesan, La prune ou le marron, la pomme ou la noisette. Lorsque pour l'attendrir il faudrait un pâté. Pour obtenir le cœur de ma chère grisette.

Mon amour ne vaut pas l'or d'un Ane bâti,

fierre NcsiapA,

On donne ce qu'on a : se peut-il qu'une fimme

Ait porté dans ses flancs l'affreux Catilina ?

Aussi, pour décider si vous avez une âme^
Un concile, dit-on, pendant longtemps fouina.
Madame, vous savez qu'en ce bas monde on jongU,
Même avec le bon sens, et tout bon citoyen^
Qui jadis aux docteurs eût donné le coup d'ongle^
Eût été sans merci rôti comme un païen.
Oh! pauvre esprit humain I... Cueillons la mirabeUe,
Cultivons nos jasmins et i*art de Mirabeau ;
Avec les fleurs, les arts, la vie est douce et beUe,
Surtout ayons le cœur pour guide et pour flambeau.
Cherchez l'âme, docteurs, de Sapho» d'Orestie; %
Chez nous la femme Ta. Charmante GabriOy
Entre nous tous, ici, la vôtre est répartie,
Comme un trésor ouvert, et prêté sans agio.
Je dis ce que je sens !... Vous faites une figue,,,
Ahl c'est bien mal à vous!... Vous m'offrez du faisant.,,
... J'accepte; mais je veux, messieurs, que l'on se ligue^
Aûn de maintenir qu'entre le parmesan
(Vous savez le dicton], la poire et la noisette.
On ait son franc parler. Qu'on mange du pâté.

Sans parler comme font le commis, la grisèts:

Cela dit entre nous, c'est d'un âne bête»

POUR UN AUTOGRAPHE A CONQUÉRIR

J'abandonne à Tinstant mon déjeuner, ma femme ; Je repousse du bras Rome et Catilina ; A l'offre de Dumas, je sens bouillir mon âme... Mais comment me tirer de la rime fouina?...

Ma foi, je Tescamotte en véritable jon(/ie, Sans m'en croire pour ce plus mauvais citoyen... Bon!... ma plume perd son bec; l'encre me souille V ongle, Et me voici jurant comme un damné païen/...

Je repars... Où en suis-je?... M'y voici. — Mirabelle.., Inspirez-moi, grand homme, sublime Mirabeau, Vous qui, sur tout venant, saviez prendre la belle; Ma muse n'y voit goutte, allumez son flambeau t.. . Ah! c'en est fait de moi... Qu'est-ce que VOrestief... Que tu viens à propos, sensible Sabrio, Toi, toujours si subtile en toute repartie, Qu'il s'agisse d'esprit, ou même d'agio!...

En voici bien 4 'une autre!... Ici, je vois la figue. Usurpant sans façon la place du faisan.

Contre ma volonté ma muse enfin se ligue; Puis, après le dessert, parler de parmesan, Et, lorsque a disparu la dernière noisette, Représenter soudain l'indigeste jja^é/...

C'est fait pour étouffer un moine, une grisette : auto ra he, adieu. Suis-je donc né buté !

Au temps de Cicéron, si j'avais été femme.
J'aurais osé, peut-être, aimer Catilina :
Il y avait en lui de la force, de l'âme ;
Par malheur, il est vrai, de tout bien il fouina.
Mais tel homme aujourd'hui qui parade, qui jongle,
Veut se faire passer pour un grand citoyen, .
Dont la vertu tiendrait sur le bout de mon ongle.
Et qui serait honni par le dernier païen.
Catilina, peut-être, aimait la mirabelle ;
Il eût, de notre temps, admiré Mirabeau.
Sa vie, à tous égards, certes, n'est pas très belle.
Son exemple n'est pas un lumineux flambeau.
C'est vrai; mais pouvait-il connaître VOrestie,
Entendre quelquefois la voix de Gabrio,
Ou admirer au moins sa vive répartie ?
Est-il donc étonnant qu'il aimât Va[^]io?
Mais quel malheur, hélas ! je rencontre la figue.
Et il faut que je fasse un vers pour le faisan.
J'ai perdu mon sujet, et la rime se ligue
Contre ma pauvre plume avec le parmesan.

C'est bien fâcheux, vraiment; car j'aime la noisette.

Et pour tenter la rime il me faut un pâté;

Car la rime est bizarre autant que la grisette,

El près d'elle je suis comme un âne bâté.

Em. Rouas.

Vieux soldat, forestier, moins tendre qu'une femmiy Aimant
mon nom, Toussaint, mieux que Catilina; Ayant, je crois, bon
cœur, surtout une fière âme, Qui, devant les dangers, jamais ne
fouina; Qui fréquentai les camps et la mer et la jongle^ Et m'honorai
toujours d'être vrai citoyen.

Je veux, mon cher Dumas, payer rubis sur Yongle^ A toi qui
n'est pas juif, encore moins païen. Un franc, de couleur blanche
et non pas MirabeUe^ Fabriqué dans un temps qui suivit Mira-
beau, La pièce à t'envoyer est prête, ronde et beUsp Et^ neuve,
elle a pu luire et servir de flambeau. Cela ne peut suffire à payer
VOrestie, Ni tes œuvres, encor moins celles de Gabrio : Elle est à
ton défi l'unique repartie Et ne peut se prêter au plus mince agio,
Achètes-en mon livre, et pas la moindre figue; On n'en pourrait
avoir ni lièvre ni faisan; Mais elle peut servir à cimenter la ligue
Des amateurs de pâte enduite au parmescm, Qui, pour dessert,
an vin ajoutent la noisette. Après avoir dîné d'un succulent pâté.

Dont s'accommoderait toute fraîche grisette.

Je souscris donc* Or, te voilà bâté*

TPHssaint-Aïnédée Prudhomwe,

A RISETTE

L'auteur de Henri III, des ruses de la femme[^]

Du trio mousquetaire et de Catilina

Un jour sent lui p3sser un caprice dans Vâme :

Esprit toujours présent qui jamais ne fouina.

Il résout de jouer, — comme un bateleur jongle [^] —

Avec le pauvre esprit de chaque citoyen,

Lui proposant des mots qu'a'griffonnés son ongUy

Et tels, qu'ils le feront jurer comme un païen.

Moi, j'eusse préféré la douce mirabelle

Ou le parfum des fleurs, — chéri de Mirabeau, —

Comme sujets, plutôt que la rime rebelle,

Devenue un écueil au lieu d'être un flambeau.

Mais non ! Le grand Dumas qui donna VOrestie,

Le créateur fécond qu'admire Gabrio,

Le maître possédant l'art de la repartie,

Mieux que le financier ne connaît l'agio, i

L'illustre cuisinier qui fait à tous la figue.

Veut que nous l'imitions; que, par nous, le faisant

Se trouve transformé en hachis, et se Ligue

A la farce, au laurier, au foie au parmesan; Que le lardon s'enroule aux semblants de noisette, Et le tout bientôt forme un excellent pâté.

C'est de l'art culinaire I ! Ah 1 sous ton joug, Risette, Laisse que je me place... ou je deviens bâie.

IUm.

A MANON

Plus éloquents cent fois sont tes grands yeux, ô femme!

Que Gicéron parlant contre Catilina:

Un instant t*a suffi pour subjuguier mon âme.

Ah ! devant tes baisers, lâche qui fouina t

Commande, et je te suis, au désert, dans la jungle;

Je prends au sérieux mes droits de citoyen.

Je porterai ton deuil, si tu meurs, à chaque ongïb.

Me veux-tu sous-préfet, cardinal ou païen ?

Tes beaux cheveux dorés comme la mirabelle

Ont plus d'admirateurs que n'en eut Mirabeau,

Oui, je consentirais, tant je te trouve belle,

A ne rien exiger que tenir le flambeau!

Pour voir ton pied mignon, j'apprendrais VOrestie,
Je lirais sans bâiller Limayrac, ' Gabrio
(Dieu sait quelle amertume ainsi m'est répartie!);
Pour un baiser de toi, je ferais l'agio.
Que faut-il pour te plaire? Un collier, une figue,
Une chaumière à deux, mon cœur, ou du faisan?
Est-ce vive le roi, ou bien vive la ligue?
As-tu soif de tendresse, ou faim de parmesan ?
Veux-tu venir au bois et cueillir la noisette?
Aimes- tu la vertu, la truffe ou le pâté?
Es-tu moins que rosière, es-tu plus que grisette?
Ange ou démon, enfin, de toi je suis bâté!
Ce que je hais, c'est une vieille femme
Qui dans sa logo règne en Catilina;
Rien n'attendrit ravaricc en son âme^ Qui devant la querelle
jamais ne fouina.

Avec un vieux chat gris elle s'amuse et jongle : Devenus la ter-
reur du pauvre citoyen, Les deux amis souvent donnent plus d'un
coup d'onghy Qui font que malgré soi on jure comme un païen.
La mégère, sur son pain mangeant la mirabelle, Devant ses loca-
taires se pose en Mirabeau; Par malheur, Téloquence ne la rend
pas plus belle, La chandelle fumeuse qui coule en son flambeau

N'a jamais éclairé les vers de VOrestie; Toujours du Paul de Kock, jamais du Gabrio, Chez feu Pigault-Lebrun elle prend sa repartie. Sur la bûche et le terme fonde son agio.

Au moment des étrennes, plus douce que la f[^]ue, Du produit de ses gains elle s'accorde un faisan. Avec la cuisinière toujours elle se ligue, Et fait révolution dans l'état parmesan.

Quand ce cerbère dans l'antre, en cassant la noisette. Vous attend un peu tard, jetez-lui un pâté.

Ou le billet d'entrée d'un drame de grisette; Car, à ses yeux, Ponsard n'est qu'un âne b[^]até,

Une abonnée.

Mon cher maître Dumas, un vieil âne b[^]até

Qui ne peut plus courir la gentille grisette

Et préfère déguster un excellent pâté

Au plaisir fastidieux de cueillir la noisette,

Qui n'aime le fromage qu'on nomme parmesan

Qu'en des macaronis, au chester s'il se ligue, «

Qui ne déteste pas une aile de faisan

Et mange volontiers au dessert une figue

Accourt à ton appel, faire un vrai coup d*agio.

Bravant effrontément la verte repartie.

Et dût-il oublier la belle Gabrio

Et les vers enchanteurs de l'illustre Orestie^
n lui faut à tout prix pour guide et pour flambeau
De l'esprit de Méry, cette page si beUe
Qui vaut mieux qu'un discours du tonneau Mirabeau.

Ne crois pas cependant que pour la mirabelle
Il veuille renier les écrits du païen,
Puis les voir lacérer et des dents et de V ongle ? '
n rend plus de justice à ce grand citoyen.

Mieux vaudrait pour toujours qu'avec les morts il jongle
Que de s'entendre dire : Un jour il fouina ;
Et mieux vaudrait aussi que son corps fût sans âme.

Qu'il fût honni par tous comme Catilina
Et ne méritât plus l'estime d'une femme /

BOTIAN.

n est dur de songer qu'une adorable femme Pourrait aimer un
gueux comme Catilina.

Elle lui livrerait et son corps et son âme Sans honte ni re-
mords : le crois-tu, Fouinai Elle suivrait ses pas jusqu'au fond
d'une jungle, L'appellerait son ange et son grand citoyen; De son
orteil peut-être elle baiserait Vongle Pour mieux prouver sa
flamme à cet affreux païen. On la verrait pour lui cueillir la mira-
belle, Lui disant : Prends ce fruit, mon noble Mirabeau : C'est

pour toi que je vis, pour toi que je suis beUe; Oui, ton âme est mon âme et ton oeil mon flambeau. Ainsi du roi des rois, dans la vieille Oréstie, L'épouse caressait, tu le sais, Gabrio, L'amant qui lui donnait la tendre repartie.

Tous deux filant l'amour dans un doux adagio. Trop longtemps à l'époux ils avaient fait la figv£» Ils venaient d'achever les restes d'un faisan , Tout d'un coup le héros, chef de la grande ligue, Survient comme ils allaient tâter du parmesan. La dame à sa moitié veut offrir la noisette, Agamemnon refuse et dessert et pâté ; Et lorgnant de travers Egysthe et sa grisette. Dit : Peste soit de l'âne et de qui l'a bâté.

CE QUE J'AIME

RÉPONSE A M. MONZIN

J'aime le doux parler aux lèvres d'une femme ^

Bien qu'un jour il perdît, dit-on, Catilina;

Mais j'aime qu'il soit franc et qu'il dévoile une âme

Qui jamais ne fléchit, jamais ne fouina.

J'aime qui, s'insurgeant contre l'homme qui jongle

Avec là foi, l'honneur, les droits du citoyen^

Sous le dard des partis, des factions sous Vongle^

Combat, comme un lutteur dans un cirque païen.

J'aime les beaux vers, doux comme la mirabelle^

Et l'orateur puissant, qui, comme Mirabeau^

Sur un peuple abruti qui bourdonne et qui bêle^
Gronde comme un volcan, reluit comme un flambeau.
J'aime les types flers, ardents comme Orestie,
Que burine Dumas, qu'estompe Gabrio;
J'aime les beaux esprits, prompts à la repartie^
Dont la verve est constante et n'a pas d'agio.
Là-bas, au Voméro, j'aime à cueillir la figue,
Je prise de Caserte sanglier ou faisan ;
Mais, ma foi ! je préfère à tous les plats en ligue
De gros macaronis couverts de parmesan.
J'aime l'auteur charmant qui fit casse-noweWe,
Qui prépare un roman aussi bien qu'un pâté,
Qui fait encore rêver la dame et la grisette.,.
Que suiâ-je près de lui? Rien qu'un âne bâti,
Ux Napolitain.

En soixante dix-neuf, je naquis d*une femme Dont les vertus
eussent séduit Catilina, Mais, jeûne encore, hélas 1 ma mère ren-
dit Vâme; Avec elle, aussitôt mon bonheur fouina.

Sur les places alors, je m*escrime, je jongle, J'attire autour de
moi maint et maint citoyen ; Mais rarement je vis le luisant de
leur, ongle,] Réfléter leur argent : on me crut un païen.

J'étais donc réduit à croquer la mirabelle, A répoque où Ton vit le fougueux Mirabeau Aborder la tribune et, négligeant sa belle, De ses amours laisser s'éteindre le flambeau, A ce moment, je fis rencontre û'Orestie, Qui voulut bien me croire un autre Gabrio ; Mais, à ses arguments n'ayant de repartie, Elle me conseilla d'essayer l'agio.

Inapte a ce métier, je préfèrai la figue, Au lièvre, aux petits pieds, voire même au faisan, Contre l'adversité, je me raidis, me ligu£j En mangeant du fromage et non du parmesan.

Enfin, je ne puis plus casser une noisette, Je ne puis mémo pas mordre dans un pâté; Et, malgré ma science aux yeux de la grisette, Je fus, en tous les temps, un âne mal bâti.

LÀ PETITE BATELEUSE

J'ai pour maîtresse, amis, une adorable femme^ Une enfant, un démon. Son nom : Catilina, Seize ans. Son nez au vent dit assez que son âme Au champ clos de l'amour jamais ne fouina.

Avec elle, en plein air, son père danse ou jongle^ Fait le sot périlleux; honnôte citoyen, A sa fille il apprend l'argot jusque sur Vongley Et l'instruit à jurer, comme jure un païen.

Son teint pâle est doré comme la mirabelle; Taite pour un Lauzun, digne d'un Mirabeau, Elle est belle au soleil, à la lune elle est belle. Elle est belle surtout, quand j'éteins mon flambeau. Jalouse, c'est Rachel, en proie à VOrestie ; Rieuse, c'est l'entrain, l'éclat de Gabrio, Son esprit de bon lieu, sa fine repartie.

Elle tourne à tout vent, comme un cours d'ayio : Tantôt, rayon de miel, lait pur ou douce figue, Isard qui tremble et fuit, ou timide faisan ; Avec son pied rageur tantôt sa main se ligue. Il faut la voir avec son toquet parmesan, Sa Juppé de clinquant, ses bottines noisette! Je suis prisj mes amis, à sa glue ; emparé, Comme un pauvre oiselet ; mais, vive la grisette Qui me rend idiot, plus qu'un âne bâté f

DÉCLARATION

Viens, ô mon grand Dumas 1 je t*aime et je suis femme.

J'applaudis, autrefois, à ton Catilina;

Galigula, de même, avait séduit mon âme :

Seule, je protestai, quand le public fouina,,.

Ténor, roi, bateleur, qu'on chante, règne ou jingle^ .

Repousser une femme est d'un plat citoyen t

Le cercle qu'on devine à l'entour de ton ongle

Peut déceler le nègre et non pas le païen

Je changerais de nom et serais mirabelky

Si ton nom^ ô Dumas, eût été Mirabeau t

Si tu devenais beau, moi, je deviendrais belle,

Unie à toi, toujours comme cire et flambeau î

Que faut-il pour te plaire ? Avoir fait VOrestie ?
Avoir la goutte aux doigts ainsi que Gabrio ?
Ou du roi Dagobert la fine repartie ?
Ou comme feu Mirés comprendre Vagio ?
Ni l'or ni la grandeur ne valent une figue :
L'hirondelle se rit de tout l'or du faisan ;
Amour et liberté forment la sainte ligue
Qui rayonne du Tibre au duché parmesan.
Tant que j'aurai deux dents pour casser la noisette j
Tant que mon estomac dissoudra le pâtèy
Ah! j'aurai pour J' aimer le coeur d'une grisettel
Réponds! — je plante là mon vieil âne bâtét,,
Emma W... N.
Un lâche pourrait seul insulter une femmes
Gomme le fit jadis Lucius Catilinaj
Ce vil conspirateur, et sans cœur et sans âme^
Qui, voulant des honneurs, honteusement fouina.
Cent fois plus redoute qu'un tigre dans sajun^le^
Dans Rome, il fut longtemps Teffroi du citoyen;
Chassé par Cicéron, il dût ronger son ongle ;

Battu par Pétréius, il mourût en païen.
S'il goûta de doux fruits comme la mirabelle,
Ce prêteur dissolu, plus fier que Mirabeau,
Il en trouva d'amers, car, moins prude que beUSy
Fulvia du conjuré éteignit le flambeau.
S'il avait eu le cœur de l'auteur d'Orestie,
Dont les chants font pâlir les vers de Gabrio,
Il eût à Gicéron donné la repartie :
Fulvia n'eut point touché le prix de son agio.
Mais pendant qu'à Curius Fulvia faisait la figue,
Ces honteux conjurés se gorgeaient de faisan;
A la fin du repas, ils oubliaient la ligue,
Et n'avaient de soucis que pour le parmesan,
La poche, le raisin, l'abricot, la noisette.
Les autres fruits divers et le petit paie.
Plus d'une fois, dit-on, s'y mêlait la grisette,
Et chacun agissait comme un âne bêté.

LÀ LIBERTÉ

Mon cœur est plein d'amour pour une noble femme.

Défiant du regard tous les Catilina,

Elle a tant de vertus et d'éclat dans son âme,

Que le mensonge seul pour elle fouina.

Dans l'intérêt humain, elle assembla la jungle^

Et ranima le cœur de plus d'un citoyen.

Des lâches ont brisé son marbre jusqu'à Vongle,

En reniant leur foi dans le temple pawl.

Humble et douce, à la fois, comme la mirabelle ,

Son énergique voix rappelle Mirabeau;

Chaque jour rajeunie et chaque jour plus belle,

Elle tient dans sa main, du monde le flambeau.

Son génie étendu s'éprend de VOrélie

Et dicte en souriant des vers à Gabrio ;

Elle a pour les sonnets la verte repartie

Et sape avec ardeur les murs de Vagix).

Passant des vents du nord au pays de la figue,

Elle détruit le mal, comme on tue un faisan,

Sans souci de demain et de la docte ligue,

Vivant ici d'^amour et là de parmesan.

Biche, dont le cœur dur comme un casse-nowcife

Reste toujours scellé comme un Paris — pâté,

Prends garde ! elle pourrait, sous forme de grisette,

Te traiter un beau jour en âne mal bâti,

A. de R.

LA COURTISANE

Tout homme ici-bas à son idéal : une femme,

Pour laquelle il voudrait être un Catilina,

Il lui donne son esprit, son cœur et son âme,

Il aime, et jamais son amour ne fouina.

Avec ce cœur^lévoué la drolesse jongle.

Et celui qui pourrait-être un grand citoyen,

Elle Tabrutit, le ruine, le tue à coup û*ongle :

Elle en fait un idiot, un athée un païen t

Pas de cœur. Pour Tesprit, elle dit que mirabelle

Doit-être, selon elle, la femme de Mirabeau.

Qu'a-t-elle donc pour elle? comme Phryné, elle est belle

De la beauté qui fascine, éternel flambeau!
Elle préfère Léotard aux vers de VOrestie,
Et ne connut jamais le nom de Gabrio,
Toute son intelligence est dans sa repartie ;
En amour, comme en bourse, elle fait de Vagio.
Becquetant notre cœur comme l'oiseau la figue,
Elle aime les soupers fins oii paraît le faisan.
Fille du peuple, contre lui elle se ligue,
Elle qui dînait souvent avec du parmesan,
De Peau claire, une poignée de noisettes.
Lorgnant d'un œil d'envie le morceau de pdté
Que mangeait en chantant la gentille grisette
Aujourd'hui, elle appelle son amant : âne bête,
Il faudrait, je le crois, être un âne bête^
Aimer par trop le flan, tout comme la grisette,
Le jambon contenu dans un maigre pâté ;
Ne pouvoir résister à goûter la noisette
Après macaroni, semé de parmesan;
Ne pas croire Dumas, qui contre nous se ligue,
Pour voir si nous aimons, ou esprit ou faisan,

Pour refuser vingt sous! Ce n'est pas un agio.
Quant à moi je souscris, prompt à la répartie.
Sans cependant savoir quel est ce Gabrio,
Sans avoir répété les vers de VOrestie,
Sans connaître du tout, des poètes le flambeau,
J'aime la poésie, et je la trouve belle;
Sans être un orateur j'admire un Mirabeau,
Et sans être gourmand, j'aime la mirabelle.
Je ne suis pas dévot, mais encor moins païen.
Oh ! vous qui me lisez, surtout pas de coup d'ongle,
Car je suis si petit, si petit citoyen.
Je le dis franchement, que jamais je ne jongle.
Ainsi en ce moment je mets ici fouina
Afin de m'esquiver, et je vendrais mon âme
Pour chanter en ces vers le grand Catilina, ,
Mais je suis à ce nom, tremblant comme une femme.

DÉSIRE

Je suis une bonne vieille femme.

Je déteste Catilina ;

Une belle action me touche Vâme^ El j'aime le poète qui jamais ne fouina.

Je préfère à celui qui jongle

L'honnête et probe citoyen^

Une brosse douce pour mon ongle.

Un vrai croyant à un païen,

J'*aime encore la mirabelle;

Je fais grand cas de Mirabeau;

Je gémis de n'être point belle Et souhaite de l'hymen allumer le flambeau.

J'adore Dumas, les vers de VOrestiey La suave beauté de la douce Gabrio^ La pétillante et fine répartie,

Et j'ai en horreur Vagio,

Je fais moins cas d'un hec-figvs

Que d'une aile de faisan.

J'aurais tenu tête à la ligue ,

Je combattrais et Russe et Parmesan,

J'ai du plaisir à cueillir la noisette,

Dîner sur l'herbe avec un.bon pâté.

Faut-il tout dire?... J'aimerais être grisette

Pour rire comme elle de nos ânes bâtés.

C'est le roi du succès! c'est Tami de la femme! L'artiste aux cent moyens, qui, de Catilina Détournant le poignard, peut faire une grande dw«, Ou du sombre roman un traître qui fotiina.

On dit qu'avec esprit le cher écrivain jongle.,. Détracteurs qui raillez notre grand citoyeriy Cachez-vous! on a vu le poison sur votre ongle... Le bitume est trop loin du portique païen.

Droit, franc comme d'Hosier, doux comme mirabelle^ Plus éloquent cent fois que ne fut Mirabeau, S'il peint bien l'Italie ou l'Espagne la belle, C'est qu'il tient du soleil un chaleureux flambeau. Poète comme Eschylle, il eût fait VOrestie, J'en atteste toi-même, aimable Gabrio.

Aussi prompt au bienfait que fin en repartie, Jamais ses dix doigts blancs n'ont touché Vagio. Emportant sous ton ciel, où naît et croit la figue, La plume que fournit l'aile d'pr du faisan, Terre de Raphaël et berceau de la ligue, Tu le vis rechercher l'œuvre du parmesan.

Quoique jeune gn l'ail vu, sous l'ombre où la noisette S'incline, laissant là les débris d'un pâté.

Près de Montmorency promener la grisette.

Comme un simple mortel, sur un âne bâti.

JH.fN.

Je connais dans Paris une petite femme^ Romaine, au fond du cœur, comme Catilina, L'amour ne caressa jamais sa vilaine âme^ Et Cupidon vaincu, devant elle fouina.

Avec les passions, hardiment elle jongle^ Vit au sein de Tor-
gie, auprès d'un citoyen Qui la bat tous les jours et boit rubis sur
Vongley Pendant que sa moitié^ sacre comme un paten.

Son teint est velouté comme la mirabelle.

Elle a le goût des fleurs, ainsi que Mirabeau; Mais le cœur est
flétri, si Tenveloppe est beUe : Le vice l'éclaira de son triste flam-
beau. Concubine d'un greCj ce n'est point VOrestie Qu'elle lit
chaque soir, croyez-le, Gabrio :

Chez ce couple honteux, la vie est répartie, La femme fait
l'usure et l'autre Vagio, A leurs festins pompeux, on voit briller la
figue L'orange, l'ananas, à côté du faisan, Et dans les flots du vin
s'établit une ligue Qui n'accorde merci qu'à tout bon Parmesan, Il
est passé ce temps où, cueillant la noisette Au milieu des grands
bois, un modeste pâté, Contentait les désirs de la simple griset
Qui m'avait ^ruti, comme janJiaQj)âté,

CE QUE J'AIME

Près de moi j'aime à voir une superbe femme

A lire Cicéron, contre Catilina

Exhalant tout le fiel amassé dans son âme;

Celui qui sur l'honneur jamais ne fouina;

La jeune équilibriste adroitement qui jongle;

L'homme au cœur généreux^ l'honnôte citoyen

A personne, jamais qui ne sut rogner V ongle.

Sincère dans sa foi, catholique ou païen;

La prune au doux parfum qu'on nomme mirabeUe ;
L'orateur plein de feu rappelant Mirabeau;
Le soir, près de mon lit^ j'aime a voir une belle^
S'apprêter souriante à souffler mon flambeau ;
J'aime à lire souvent l'auteur de VOrestie;
Les ouvrages charmants de dame Gabrio;
De Dumas ou Méry l'esprit de repartie;
Celui qui s'enrichit sans faire d'agio.
J'aime à sucer le jus d'une ex;^llente figue;
Au plus tendre poulet je préfère un faisán ;
L'homme avec les dévots qui jamais ne se ligue ;
Un bon macaroni au plus fin parmesan.
Au bois j'aime à cueillir la fraise et \di noisette;
Sur ma table, à sentir le fumet d'un pâté.
J'aime à folichonner avec une grisette^
Et près d'elle à trotter sur un ine bâte.
Pour inspirer Tampur, chez une femme, Sans être hardi
comme un Catilina, Je sais plusieurs secrets dedans mon âme.
Devant lesquels nulle ne fouina.
Avec un cœur si doucement je jongle Que sans passer pour
mauvais citoyen , Plus d'un mari me fit sentir son ongle, Ou

contre moi jura comme un païen.

Quand on est doux comme la mirabelle Et tout en feu comme
fut Mirabeau, Tout doucement on doit prendre sa belle, Et de Ta-
mour allumer le flambeau!

Je ne sais point écrire une Orestie ; Jamais je n'eus Tesprit de
Gabrio, Encor moins celui de repartie; Je n'entends rien au cours
de Vagio ; Mais, à vingt cœurs savoir faire la figue, Voilà ce que
ne vaut pas un faisan ; De vingt maris tromper toute une ligue,
Voilà bien plus que tout un parmesan.

Aussi, je dis, pour qui hait la noisette.

Que ne savoir croquer comme un pâté, Tout à la fois la prude
et la grisette, A mon avis, c'est être bien bâti;

LAMENTATIONS D'UN MARI INFORTUNÉ

Transporté de colère, un jour, contre ma femme[^]

Ainsi que Cicéron devant Catilina,

Pexhalais l'ouïe le fiel amassé dans mon âme :

Ma femme, qui jamais pour rien ne fouina,

Me répondit : « Grand sot, hurle, siffle ou bien jongle.

Tu ne seras jamais qu'un pauvre citoyen!

Tais-toi, ou sur ton front tu vas sentir mon ongle! »

Pour dompter cette femme, il faudrait un païen

Aussi dur qu'un noyau de grosse mirabelle.
Je serais éloquent autant que Mirabeau,
Jamais je ne saurais attendrir cette belle ;
La torche de mégère est chez moi son flambeau.
J'aurais tous les talents de Fauteur d'Orestie,
L'art charmant de conter de dame Gabrio,
De Dumas ou Méry l'esprit de repartie.
Aussi bien que Rothschild je ferais Vagio^
Que ma femme, à mon nez, ferait encor la figue.
De plus, elle est gourmande : il lui faut du faisan !
Je ne sais avec qui la gloutonne se ligue :
Elle ne veut goûter qu'au plus fin parmesan ;
Elle aime à grignotter l'amende et la noisette;
Elle tombe en extase en voyant un pâté.
Malgré ses quarante ans elle fait la grisette.
Et me traite, en un mot, comme un âne bête.
Rien n'est grand, rien n'est beau comme une bonne femme.
Eût-elle été liée au fier Catilina,
On trouvera toujours du courage en son âme;
Dans le danger jamais son cœur ne fouina.

Suivez-la pas à pas, jamais elle ne jongle ;
Elle saura parler comme un grand citoyen^
Et sur un mauvais livre elle marque de VongU
Les pages à passer, comme étant d'un païen.
Elle offre avec adresse une eau de mirahellej
Renvoyant à Satan le fougueux Mirabeau;
En tous lieux^ en tous temps vous la trouverez heUe,
Et vous n'aurez besoin d'allumer un flambeau.
Elle sait applaudir aux cris de YOrestie;
Ses charmes n'ont besoin des jeux de Gdbrio;
Son esprit est toujours prompt à la repartie^
Laissant à son mari les soins de l'alto.
On ne la verra pas^ sa main faisant la figue^
Ou s'orner de plumets empruntés au faisan.
Elle sait éviter toute perfide ligue,
Avec soin préparer les mets au parmesan ;
Dans les bois, à l'automne, en cherchant la noisette,
Vous ne la verrez pas se munir d'un pâtéj
Comme souvent le fait la légère grisette,
Qui s'y rend au galop sur un âne bâti.

S. GOURDET.

EUGÈNIE DOUEZ

Je suis meilleure amie de plus d'une femmes

Et Ton me connaissait avant Catilina .

Je réfléchis souvent, je suis un corps sans âme,

Mais jamais devant moi la vérité fouina.

Je brise et porte malheur si avec moi Ton jongle.

Quoique douce et polie comme un bon citoyen.

Je suis forte et grande ou bien mince comme V ongle

Bref, tous croient en moi tous jusqu'au plus pàien.

Quand on me voit sur F eau, adieu la mirabelle.

C'est de moi l'opposé qu'on saute en Mirabeau,

Je n'ai pas de cheveux, et pourtant je suis belle,

Je le redis cent fois quand je vois un flambeau.

Je pourrais répéter les vers de VOrestie,

Mais sans l'esprit, la grâce, la voix de Gabrio,

Je n'ai jamais su faire la moindre répartie:

Mes réflexions varient souvent comme l'alto.

Une coquette m'aime comme un gourmand la figue.

On me voit quelquefois plus dorée qu'un faisan.

Contre qui me consulte très-souvent je me ligue,
Pour dire ses attraits filant comme parmesan.
Je suis carrée, pointue, ronde comme une noiseête,
Je puis me mettre en poche comme un petit pdté,
Je fais toujours partie des meubles d'une grisette,
Et je sais sans pinceau peindre un âne bdté.

A MONZIN

CE QUE j'aime

J'aime le doux sourire et l'amour d'une femme^
J'aime le vrai talent, qui vit Catilina
Trembler sous son regard ; j'aime, j'admire Vâme,
De l'immortel Bayard, qui jamais ne fouina;
J'aime le baladin, qui si prestement jonp/^,
Et, pour un petit sou, du pauvre citoyen,
Sait amuser l'ennui ; j'aime écorcher sous Yongk
La pomme qui jadis rendit Adam païen ;
J'aime, sortant du four, la blonde mirabelle ;
J'aime l'ardent tribun, le hardi Mirabeau,
Qui, transporté soudain d'une ardeur plus que belle,
Fait delà vérité scintiller le flambeau ;

J'aime pleurer un brin en lisant VOrestie ;
J'aime, tout attentif, commentant Gabrio,
Saisir à mon profit sa fine repartie ;
A payer d'un baiser l'usuraire agio ,
J'aime passer une heure à manger une figue;
Je trouve un vrai plaisir, humble comme un faisan ;
J'aime les coeurs si forts révélés par la ligue ;
D'un bon macaroni, semé de parmesan.
J'adore le parfum pour cueillir]gi noisette;
J'aime courir les bois, muni d'un bon pâté,
Promenant à mon bras l'adorable grisette ;
J'aime l'âne au moulin, qu'il soit ou non bâti,
Alexandre Garlix.

LA FEMME

Dans tout événement il se cache une femme;
L'amour rendit cruel le vieux Catilina;
Du bien comme du mal la femme est toujours Vdme;
L'homme à l'apprécier bien souvent fouina.
Pour lui plaire chacun à sa manière jongle,
D'un despote elle fait un très bon citoyen;

Pour aimer, pour haïr, elle a parfois trop d'ongle,
D'un saint de sacristie elle fait un païen.
Douceuse souvent comme la mirabelle^
Elle attise l'amour au cœur d'un Mirabeau.
Qui de nous n'est heureux d'être aimé d'une belle?
Pour tout homme l'amour fait briller son flambeau.
Au grand Dumas la femme inspira VOrestie,
Et plus d'une a dicté le livre à Gabrio ;
A tout la jeune femme a vive repartie;
La femme est en amour reine de Vagio;
Son langage a parfois la douceur de la figue.
Tout bon chasseur pour elle aime abattre un faisan.
Une reine autrefois sut corrompre la ligue.
Souvent femme préfère au fat un paysan ;
Elle aime dans les bois à cueillir la noisette,
Et déteste le sot à l'esprit empâté.
Vive pour le plaisir une simple grisette!...
Par la femme toujours l'homme sera bête.
F. Flamant.

A mes amis, salut I Je leur cherche une femme Dont eût été jaloux le vieux Catilina :

Des fiers conspirateurs il sait réveiller Vâme, Mais sa chère moitié vers Gicéron fouina.

Alors ce beau parleur aux yeux du peuple jontjle ; Par ses discours ardents on vit le citoyen Sortir de sa torpeur, menaçant lever Vongle, Et son fusil au bras courir sus au païen.

Gicéron, gros gourmand, aimait la mirabelle, Mais il eût tapé dru sur monsieur Mirabeau, Qui, soit dit en passant, courait après la belle Alors que du pays il était le flambeau.

— a Allons, plus de latin, » dis-tu jeune Orestie. « Je n'ai pas ton talent, ô muse, o, Gabrio!

)> Je ne sais que lancer la fine repartie

» A ce bon coulissier qui me parle d'agio,

» Lui serait mon amant 1 Vois, je lui fais la figu£.

» Il n'a pas le panache éclatant du faisan,

» Mais de nombreux écus : ami, vive la ligue!

» Mangeons-le corps et biens : ruiné, d[i paj^mesan

» Est un mets délicat pour un c^sse-noisette.

» A nous, heureux mortels, il nous faut du pâté. »

— G'est ainsi qu'à Paris une accorte grisette, S*enrichit aux dépens de tout âne bâti,

Félix Pixox.

Très-volontiers je souscris pour un franc, Pour deux, pour quatre et. même davantage, A ce rare et sublime ouvrage, Où mes vers doivent prendre rang ; Mais je troave qu'il est dommage D'o-fiFrir à cinq cents souscripteurs Tout ce charmant marivaudage.

Qui nous vaudra maint persiflage, Maint brocard de mauvais faiseurs.

Nous ne sommes en tout que deux cent vingt rimeurs^ Ayant pris part à cette chaude affaire.

Savez-vous ce qu'il faudrait faire?

Doublez, triplez vos vingt sous.

Tirez à deux cent vingt, et que chacun de tious . Souscrive pour un exemplaire.

Et de ces vers, par gageure entrepris.

Si la valeur est petite,

A défaut d'autre mérite.

Leur rareté fera leur prix.

E. DÉ l'Église.

CE QUE JE SAIS

Je sais que le gourmet estime le choux-fleur,

Que tout bon citoyen sait conjurer le trouble.

Que les acteurs toujours réclament un souffleur.

Que le Russe vendrait le Français pour un rouble,

Que le guerrier s'anime à la voix du clairon,
Que le marin tressaille en revoyant la dune.
Que devant le castel, debout sur le perron,
Le troubadour chantait, inspiré par la lune ;
Je sais que le chasseur adore son fusil.
Que le peintre Gharlet levait souvent le coude.
Que le petit oiseau redoute le grésil,
Que la bonne fortune à tout paresseux boude;
Je sais que la grisette use du nacarat.
Que le char de Vénus n'est qu'une simple conque,
Que bien des insensés perdent au baccarat.
Et que l'homme ici-bas souffi're d'un mal quelconque,
Qn'un insecte élégant porte le nom d'Argo,
Que le juif en tous lieux, en tous temps vole et jongle,
Que l'on ne danse plus comme la Gamargo
Et qu'il faut craindre enfin la langue plus que l'ongle.
Marie de Beau val.

MON OPINION

Je crois qu'il faut aimer et respecter la femme.

Proscrire les Catilina, Rendre hommage à tous ceux dont jamais la grande âme

Devant un danger ne fouina; Donner un petit sol au baladin qui jingle,

Plaindre le soldat citoyen; A la fière censure aussitôt rogner Vongle ,

Ne point jurer comme un païen.

Je pense qu'au dessert la blonde mirabelley

Vaut un discours de Mirabeau ; Qu'on n'est jamais fâché de surprendre une Jbelle

En sa chambrette et sans flambeau, Que tout esprit sensé doit aimer VOrestie

Et les romans de Gabrio, De Dumas admirer la prompte repartie

Et ne point faire Vagio, Je trouve qu'à dîner l'ortolan, le bec-
^^fwe,

Sont le cortège d'un faisan, Et vont au moins de pair avec la sainte ligue

De tous les plats au parmesan ;

Qu'aller au bois tout seul, pour cueillir la noisette,

Sans emporter quelque pâté, Sans traîner à son bras quelque
fraîche grisette,

Est le fait d'un âne bêté.

Tonton.

Je suis plus curieux que ne Test une fempifi^ Et veux savoir,
monsieur, comment Catili^Pf

(Fait original, sur mon amfi I) Pendant deux cent vingt fois
rime avec fouif^j Ainsi que le mot ongle avec jungle.

Comme tout bon citoyen,

Je vous paierai rubis sur Vongle Mes vingt sous pour cela ou je
me fais pdien! Dans ce livre fameux, verrai-je Mirabelle,

Précédant toujours Mirabeau,

Rimer sans cesse avec belle f

C'est un véritable flambeau

Qui ferait pâlir VOresHe

Et ferait rire Gabrio !

Toutefois c'est vingt sous I La somme féparti^^

Bien que peu propre à Vagio,

Peut me procurer pqire et figue.

Si l'on y joignait un faisan,

Ce serait une fière ligue

Au fromage de parmesan >

Mais je sacrifie la noisette

Et j'abandonne le pâté

Pour le souper de la grisette.

Vous m'inscrirez, monsieur, ou que je sois bête.

Léonce Dupont.

Un homme doit toujours bien penser de la femme,

A moins d'être un vaurien, un vrai Catilina.

Le soleil sait trouver le chemin de son âme,

Fût-elle une Laïs et même une fouine.

Sur les beaux sentiments, à coup sûr, je ne jongle

Comme on jonglait jadis sur le mot citoyen :

Au beau milieu du nez imprimez-moi votre ongle

Si je ne dis pas vrai, si je parle en poète»

La femme, à mon avis, est une merveille.

Et je comprends fort bien que maître Moreau,

En la trouvant si bonne, en la voyant si belle

Se soit, le papillon, approché du flambeau.

Telle était, de nos jours, la déesse Orestie

(Ses trop heureux amis la nommaient Gabrielle)

Elle était sans blesser prompte à la répartie,
 De Tamitié jamais ne connut Vagio,
 A ses charmants dîners nous pouvions sans h^c-figi^.
 Sans le pâté-Strasbourg et Torgueilleux fq>isan,
 Contre les mauvais jours tous former une ligue.
 Et puis, entre la poire et le un parmesan,
 Des mots à mettre en danse un vieux casse-tij^i^/^/? ;
 En&n quel appétit 1 1 ! Devant un bon pâté
 La grande dame était tout comme une grisette
 Au retour d'une cour^ où l'âne était bête,
 Hatumie.

UD

Les voici ; mais, Dumas, la muse est une femme
 Qui trahit ses amants en vrai Catilina,
 Et Pégase est rétif, aujourd'ui, sur mon âme !
 En vain, dans ses replis, mon esprit fouina...
 Sais-tu que cette rime est là comme en sa jungle
 Le tigre, du Nisam féroce citoyen, \

Et qui fait le rouet en aiguisant son ongle ;
Attendant qu'il lui passe. Anglais, Thaug ou paient...
Car, faites-moi rimer prune de mirabelle,
Avec le nom sacré du tribun Mirabeau!..,
Dumas! ô Méry! voyez, la tâche est belle,..
Autant vaudrait tenter d'allumer le flambeau
De l'amour, dans le sein de 'Diane-Orestie,
De faire des romans comme en fit Gabrio,
D'avoir comme Méry, parole et repartie.

— Autant prendre Dumas pour maître en agio!... Tu m'apprendras plutôt comment couper la figue, Dumas, grand cuisinier! comment cuire un faisan. Et comment dans ton plat par une sainte ligVie

Le gras vermicelli s'unit au parmesan!..

— Comment les amoureux vont cueillir la noisette;

— Comment l'étudiant surchargé d'un pâté.

Va chercher le plaisir avec Nénus-grisette, Dont le schall est tout neuf et l'âne bien bâti.

J.-L. Renaut.

Il ne s'occupait point ni d'amour ni de femme, Cet austère Romain nommé Catilina, De plus graves pensers assombrissaient son âme, Il restait sombre et froid, même devant Fouina, Ce n'est

pas, disait-il, que femme iouionrs jogle. Mais où brûle l'amour, s'éteint le citoyen, * Il n'aimait que le vin, et, sec, rubis sur Vongle, Il buvait crânement, cet illustre païen.

Chacun son goût, pour moi la prune mirabelle Vaut mieux que les discours du tribun Mirabeau, Cependant j'aime aussi la femme jeune et beUe, Surtout quand son esprit, véritable flambeau. Éclaire sans brûler, non pas comme Orestie, Mais comme la comtesse au doux nom Gabrio, Dont le talent, l'esprit, la fine repartie.

Sont l'objet important d'un littéraire agio.

Son style a pour moi la saveur de la figue, Et l'éclat radieux des plumes du faisant Qu'un autre, par caprice d'opposition, se ligue, Exalte à tout propos gruyère et parmesan ; Donne le pas au gland sur la douce noisette ; Préfère le haricot au succulent pâté ; A la modeste Iris, la bruyante grisette :

Il le peut; mais vraiment, c'est un âne bâti,

PONS

Je suis une ignorante femme.

Je ne connais pas Catilina ;

Mais je jure, sur mon âme,

Que mon admiration pour vous jamais ne fouina.

Je vois bien des hommes qui jogle,

Beaucoup sont mauvais citoyens ;
Il me prend envie de les déchirer de Vongle,
Car presque tous sont des païens.
J'aime la douce mirabelle;
Dans bien des cas, j'estime Mirabeau.
Je ne suis ni jeune ni belle.
J'aime à vous lire, votre esprit est mon flambeau.
Je sais très-peu de choses. Qu'est-ce qu'Orestie?
Je ne connais non plus ce qu'est Gabrio;
Mais de vous toujours j'adore la repartie,
Et ne me suis jamais mêlée de Vagio,
De tous les fruits je préfère la figue ;
Difficile en gibier, j'aime le faisan.
Mon peu d'érudition me défend d'entrer en ligue;
Mais comme les Italiens j'emploie \q parmesan.
J'ai souvent dans les bois cueilli la noisette^
Mais aujourd'hui je préfère un paie :
Je connais Paris et déplore la grisette,
Qui n'existerait pas sans tant d'ânes bâtés.

ÉVELINA

C'est le cerveau d'un homme et le cœur d'une femme,
Car, quand Garibaldi se fit Catilina,
Sans calculer la chance, il lui donna son drne.
L'envie appelle en vain, l'art nouveau fouina;
Comme un trouvère habile avec sa prose ij jongle.
Son père en combattant fut un grand citoyen ;
Lui, c'est un grand auteur, franc jusqu'au bout dje Vfi^gk,
Tour à tour sur la scène ou chrétien ou païen ;
Ses vers ont du parfum comme la mirabelle;
Quand il tonne au théâtre on dirait Mirabeau;
Ses pièces ont l'éclat, mais quelle est la plus belief
J'admire, et d'un critique à quoi bon le flambeau f
Tel drame à grand effet me semble une Orestie,
Madame Dash, nommée en riant : Gabrio, ,
Vantait ici le traita là quelque repartie ;
Le génie a son prix. La bourse et Vagio
Comparés au talent valent moins qu'une figue.
Sots gourmands, qui vantez là truffe et le faisan ,
Vous qui conmie des rats, en formant une liguey

Assiégez un gruyère ou bien un parmesan,
Vous raillez un grand homme, en cassant la noisette ;
Mais, quelque exquis que soit un bon lièvre en pâté,
Vive un génie en verve... il semble une griset
Qui se joue en riant d'un roi qu'elle a b^{âté}. •

G. de Kerhardène.

Rien n'est plus insensible parfois ([u'un cœur de femme
Près de lui que ferait le grand Catilina?
Car, quoique dépourvu souvent de cœur et d'awa,
L'homme toujours devant la coquette fouina ;
Car avec sa b^{ut}é et sa grâce elle jongle.
Tant pis vraiment pour toi, mon pauvre citoyen[^]
Si elle tend vers ton cœur sa rose et mignonne ongle;
Du fervent catholique elle fait un païen,
Sans plus s'en soucier que d'une mirabelle,
Ahl que dirait, hélas 1 V éloquent Mirabeau
Auprès de cette femme aussi fière que belle t
Pour un monceau de glace à quoi bon un flambeau ?
Pour des yeux sans regards, qu'est-ce que VOrestie ?
Que pouvait à cela tout l'esprit de Gabrio?

Car pour l'intelligence seule est la repartie,
Comme aux hommes d'argent est échu Vagio,
Tout mon discours, hélas! ne vaut pas une figue;
Mais à tous les repas mange-t-on du faisan?
Contre tous les gourmands bravement je me ligue,
Préfère à leur festin un humble parmesan,
Et, ne dédaignant pas la modeste noisette.
J'ai même la faiblesse d'adorer le pâté.
Au risque de passer à vos yeux pour grisette,
Je vous laisse le choix avec âne bête.

Lhonia.

Il faut avoir au cœur un courage de femme^
L'aventureuse humeur de ton Catilina,
Au dieu Satan il faut avoir vendu son âme,
Pour relever ton gant... Mais entendre « il fouina! »
Ce mot me ferait fuir au plus noir de la jungle.
...Oui, dussé-je au Parnasse, indigne citoyen,
Ronger en rimaillant ce qui me reste d'ongle,
Dussé-je être chassé du ciel comme un païen.
Et, moi si beau, me voir plus laid que Mirabeau,

J'accepte le défi... Puis la défaite est belle
Quand Méry tient l'épée, et Dumas le flambeau!
Que n'ai-je, pour lutter, du père d'Orestie
Le talent si facile, ou le fier Gabrio!
Mais sans esprit peut-on donner la repartie ?
Sans argent, sans crédit fait-on de Vagio ?
D'un sapin à brûler voit-on naître une figue?
Au nid d'un pauvre oison cherche-t-on le faisan ?
Donc, vaincu je m'arrête, à l'aspect de la ligue
De tes cinq derniers mots, et file au parmesan î — *
Fallait-il que ma muse eût peur d'une noisette,
Moi qui la croyait fille à soumettre un pâté.
Mais elle ait infidèle, ainsi qu'une grisette.
Et s'enfuit en riant d'un poète bête !
Le Roy de Bonne ville.
Je suis friand comme une femme !
Do Tuteur d'Henri III et de Catilina,
Qui m'a toujours remué Vêtu Qui devant la gaieté jamais ne
fouina, Et dont T'esprit brillant avec les bons mots jonglé.
Comme d'Athènes un citoyen, Avoir un autographe aussi grand
que mon ongle !

Ma foi, je me ferais païen.

Je dînerais d'un pois ou d'une mirabeUe.

Je sifflerais Sopliie avec son Mirabeau, Plutôt que de manquer l'occasion si belle D'allumer ma chandelle à ce divin flambeau!

Je souscris donc aux vers moins forts que VOre^^e Dont l'éditeur charmant est notre Gabrio, Quoique j'aimasse mieux sa vive repartie Condensée en un mot, franche et sans agio^ Que ce fatras rimé qui va faisant la figue Au pauvre sens commun et contre lui se ligue. Piteux macaroni privé de parmesan !

C'est par trop d'Arlequin pour un petit faisan t A votre seing joignez gros comme une noisette Do votre esprit... soudain quel savoureux jpd^é Charmera grands, petits, belle dame ou grisetite ! C'est ce que vous demande un viel âne bâte,

E. de LÉPiNois.

J'expirerais (J'amour aux genoux d'une fmm,

Mais je ne ferais pas comme Catilina,

Qui, pour régner un jour, jurait vepiu son ân^e,,..

Hier, à ce bout-rimé, ma muse fouina,

Quoiqu'avec mille vers chaque jour elle jongle,

Et cela me rendit fujrieux citoyen.

Furieux à ce point que je me ronge Vongk ,

Et tempêtai comme un \ériiah\& païen,

Sans songer à manger ma jaune mirabelle ^

Ce matin, devenu plus fort que MirabeuLU
J'ai, m'inspirant soudain d'un regard de m^ji hU^,
Su, de la poésie, allumer le flambeau;
Elle a des yeux si bleus et si grands, Orestie,
Et puis elle aime tant son pauvre Gabrioû...
Elle est, comme Lachaud, fine à la repq^rtie ;
Elle blâme l'usure et l'infâme agio,
Ne se régale pas d'une modeste figue
Et se prive de daim, de levraut, de faiean,
Car la fortune, hélas I depuis longtemps se lig^e
Contre nous... Bienheureux d'avoir du parmesan, ».
Mais ciel ! que devenir ? sur mon gilet noise^e,
Ma plume vient de faire un énorme pâté.
Que va dire ce soir ma gentille grisette ?
M'assimiler sans 4o^t^^ à ;tout âne bâte.
Victor Lemarchand.

Si Ton arrive à Page où l'on prend une femme^
On est embarrassé comme CatUina^
Quand, du complot fameux dont il s'était fait Vâmey
Accusé devant Rome, il eut peur et fouina.

Lorsqu'on veut conspirer, il ne faut pas qu'on jongle;
Mais tout conspirateur est mauvais citoyen.
J'aime mieux fier luron buvant rubis sur ongle^
Fût-il mahométan, réformiste ou païen.
En rencontrant ici la rime mirabelle
Je trouve, un peu plus bas, le nom de Mirabeau.
Il devint amoureux d'une femme fort beUe
Qui sut de son génie allumer le flambeau.
Ce brillant orateur, bien avant VOrestie,
Spirituel et fin comme l'est Gabrio,
N'était jamais à court d'heureuse repartie.
Il était dépensier, subissait Vag'io :
Il préférerait, dit-on, au sucre de la figue.
Le rôti parfumé d'un succulent faisan ;
Lorsqu'il était à table, il eût nargué la Ligue.
Un flacon de Champagne, un peu de parmesan^
Des fruits mûrs et vermeils, la cassante noisette,
Un dindon bien truffé, du chevreuil, un pâté,
Pour compagne, au dessert, la gentille grisette.
Le rendaient plus heureux que le gandin bâti.

F. Leroy»

.rAIME L'ÈRE ROMAINE!

Si je naissais deux fois, je voudrais naître femme, Et voudrais pour mari Taltier Catilina ; Car j'aime les cœurs forts : j'eusse donné mon âme Au fier conspirateur qui jamais ne fouina.

Celui-là bravait tout : il eut bravé la jungle.

De son temps, on n'était digne et grand citoyen Qu'avec le fer en main, le javelot sous V ongle; Le serment n'était pas d'un cisme païen.

Loin d'être veloutés, comme une mirabelle, Les tribuns ru-doyaient ; mais, comme Mirabeau, Ils ne se musquaient pas à l'égal d'une belle : Leurs harangues jetaient tout l'éclat d'un flambeau.

Les héros étaient grands comme dans VOrestie: Une femme de cœur était leur Gabrio.

Dans leurs armes gisait leur fière répartie : Ils méprisaient l'argent ainsi que Vagio,

Je crois que, de leur temps, on ignorait la figue; Us chassaient le lion, dédaignaient le faisan; De puissants ennemis ils défiaient la liguée. Peut-être mangeaient-ils »du moelleux parmesan?.. Mais ils ne couraient point après l'humble noisette; De sanglier, même d'ours, ils aimaient le pnté; ^ Ils possédaient l'esclave et jamais la grisette; Leur grandeur proscrivait l'or et l'âne bôté !

Latour.

Conspirer contre nous^ c'est le lot de la femme : Elle rendrait des points même à Catilina; Toujours quelque rouerie est caches en son âme Et jamais pour tromper elle ne fouina.

Quand avec deux amans prestement elle jongle^ Chacun croit de sa couche être seul citoyen.

Au lion de Némée elle aurait rogné Vongle, Mieux qu'Hercule ou que tout autre héros païen. Sa voix, douce comme un sirop de mirabelle, Soudain rugit, passant du Favre au Mirabeau, Si dans son horizon surgit quelqu'autre belle. Si quelque papillon échappe à son flambeau.

Un jour, elle sera Phèdre, Alzire, Orestie, Le lendemain Martine, Agnès, ou Gabrio.

Vous ct-oyez la tenir, la voilà repartie, Vous criant : « Fin courant ! » en terme d'agio. Elle fait cas de nous comme un bœuf d'une figue, De cosmétique un porc, de perles un faisan.

Mais, pour la peindre en beau chaque artiste se ligue L'Albane, et toi Corrrége, illustre parmesan/ Elle nous aime comme un singe une noisette, Pour«ous croquer, et l'homme, une fois empâté Dans la glu d'une femme ou duchesse ou grisette. Fût-il Karr ou Dumas, n'est qu'un âne bête.

Comte de Luppé.

CE QUE J'AIME

J*aime les doux propos que chuchotte une fer(imej ' Propos qui calmeraient même un Catilina, Propos qui, jusqu'au fond, remuant sa gr^inda âi^ç, Firent un jour que Samson, comme un gandin, fouina.

— J'aime l'Indien superbe au milieu de sa j>ngle, Enfant de la nature et libre citoyen»»,

— J'aime les dçigts rosés et luisants jusqu'à Vongle Qui rappellent Vénus du vieux monde pdien.

Comme un petit enfant, j'aime la mirabelle,

Et, comme un amoureux, j'admire Mirahequ^ Exhalant tout spn cœur aux genoux de sa heik, Ce cœur où son génie alluma son flambeau,

— Le poète inspiré, auteur de VOrestie^ Avait une Égérie,... un ange... Gabriol,..

— Aussi préféra-t-il sa vive repartie Aux machinations d'un ignoble agio,

— Je ris de la misère et je lui fais>lgi figue : Que m'importe alouette, Qi| perdrix ou faisan f

— Contre les sots pansus, bohème, je mo Hgufi, Et mange, sans remords, mon simple Parmesan.

— J'aime au fond d^ nos boi^ butiner la noisette, . Meilleure que la truffe ornement d'un patè ;

J'aime le frais minois d'une folle grisette Chevauchant et chantant sur un âne bête.

Lemergier.

Lâches adulateurs, qui trompez une femme,

Plus pervers que Catilinaïj Où donc est votre cœur, où mîtes-vous votre âme.

Dont la bassesse fouinât « Honneur de femme est mot avec lequel on jongle,

— Me dites-vous, — cher citoyen, »

Et, d'indignation, je m'aiguise chaque ongle.

Devant ce jeu-de-mots païen :

Pour vous la vertu passe ainsi que mirabelle.

Quand je serais un Mirabeau, Vous me répondriez en soufflant de plus belle,

De la vérité le flambeau.

Encore à vos désirs faut-il une Orestie,

Une Vénus ou Gabrio, Chez qui la grâce soit à l'esprit répartie,

Pour votre infamant agio.

Vous appelez ceci, chez nous, faire la figue.

Mais malgré vos airs de faisan.

Je connais les vautours : que l'univers se ligue

Les traite pis que parmesan.

Et si je vous tenais, paons, casseurs de noisette.

Hachés comme chair à pâté.

Chacun de vous crierait, sous la dent de grisette :

« Je fus plus sot qu'âne bûté, »

LOUILEOIS.

SUR DES RIMES FORCÉES

Malgré Dumas, Méry, j'aime toujours la femme! Je sais bien que
Porcia perdit Catilina, Que pour la belle Agnès, Charles VII man-
qua d'âme, Que pour la Mainte non, Louis-le-Grand fouina, Mais
je reste tranquille, et jamais je ne jongle Avec plus fort que moi...
Faire un grand citoyen!... Merci 1 je n'aime pas qu'on me tape sur
Vongle. ...Déesse Liberté, tu n'es qu'un moi paient Mais j'aime le
beau fruit, surtout la mirabelle, Et je voudrais aimer comme aima
Mirabeau.

J'aime la pêche rose et mûre, et douce et belle, Et toujours de
l'amour j'allume le flambeau.

Je prise quelquefois les beaux vers d'Orestie, Et je voudrais ai-
mer la blonde Gabrio, Quelquefois je suis prompt à donner re-
partie, Mais ne me parlez point de bourse ou d'agio ! Hé I que me
fait à moi de manger de la figue^ Si demain je suis sûr de goûter
du faisan!

Contre les restaurants, si je fais une ligue, C'est que l'on m'a
donné du mauvais parmesan! Mais j'aime aller surtout récolter la
noisette Dans le bois de Bagneux, emportant un pâté.

Entraînant après moi Coraly, ma grisette, Trônant joyeuse-
ment sur un âne bâté»

Georces Letrlmîcr.

Je suis trop vieux, hélas I pour aimer une femnie^ Pas assez
érudit, pour connaître Catilina; Lorsque, mort, vers Dieu s'élève-
ra mon dwe, Pour épitaphe je veux : « Jamais il ne fouina :

Homme du peuple, ennemi de la jongle, Il fut bon époux, bon père, bon citoyen ;.

Jamais à autrui n'eut l'épaisseur de Vonglê, Sans être vrai chrétien, il ne fut pas païen, i> J'espère sur ma tombe, viendra la mirabelle, Et qu'un de mes amis, nouveau Mirabeau^ Dira aux assistants que j'ai aimé ma belle, Depuis que de l'hymen j'allumai le flambeau.

Ensemble nous lisions l'auteur de VOrestie, De préférence à tous, même à Gabrio : , Nous admirions en lui la fine répartie, En nous gardant toujours de faire de Vagio.

Elle n'est plus, celle qui jamais me fit la figue. Mourant sans regrets, je veux un gros faisan Servi sur une table, qu'autour on se ligue Et qu'un bon vin vieux arrose le parmesan; Pendant que les jeunes casseront la noisette, Les vieux gravement attaqueront le pâté.

Alors, tous à l'unisson, compris la grisette. Chanteront les louanges du pauvre une bâté.

Émilo Lavocat.

Je suis trop jeune encore pour aimer une femme,

Et pour apprécier ce que fut Catilina;

Je ne puis er\ conscience, et cela sur mon âme,

luèulter cet empereur au point de dire qu'il fouina.

Mais je dis qu'ici-bas, un homme qui jongle,

Avec ses opinions, n'est pas bon citoyen ;

Je voudrais pouvoir lui faire sehtir Vongle,
En un mot, le traiter comme le serait un païen.
Je suis, comme. vous voyez, moins doux qu'une mirabelle;
Je n'ai pas l'éloquence du célèbre Mirabeau ;
Je ne sais apprécier les charmes d'une belle,
Qu'autant qu'elle même, m'éclaire de son flambeau.
Jamais, je vous l'avoue, je n'ai lu VOrestie;
J'ignore complètement ce qu'était Gabrio;
Enfin je n'entend rien à la repartie,
Et suis un ignorant dans l'art de Vagio.
Que dans un dessert, on m'offre une figue,
J'en fais autant de cas, qu'un chasseur d'un faisan;
Mais, si contre moi, jamais quelqu'un se ligue.
Je le fais filer comme le bon parmesan.
Je me défie de la perfide noisette
Cachant un ver dans le cœur, mais vive le jjdté.
Je me soucie très-peu d'une belle grisette.
Enfin, que vous dirais-je?... Je suis tm due bâti,
Ernest Lavocat.
Pardonnez à une humble femme,

Vous, qui, plus grand que Catllina,
Dans vos œuvres mettez votre âme,
Et devant le bien jamais ne fouina.
Si vous étiez comme le tigre dans la jungle.
Et, que vous ne fussiez si bon citoyen,
Avant de vous écrire, je me mordrais Vongle,
Car, j'aurais peur de \ous comme d'un 2)alen.
Moi, qui aime les fruits, surtout la mirabelle,
Qui, n'ai pas l'éloquence de Mirabeau,
Cette pensée de souscription, je la trouve belle.
Elle éclaire l'esprit, comme la nuit le flambeau.
Je l'aime mieux que les vers do VOrestie,
Que tout ce qui nous charme dans Gabrio,
Que Méry avec sa belle repartie.
Et que Rothschild avec son agio.
Plus tard, après avoir mangé la figûe,
Moi, qui no ponrrai offrir de faisan,
A mon convive qui, contre moi se ligue,
Je lui donnerai ce livre au lieu de parmesan.
A ceux qui ne pourront plus casser la noisette,

Jo leur donnerai, en place de pâle.

Et toutes les grandes dames, même la grisette,

Me diront, merci, ma petite âne bâti,

Clémence Lambixox.

A table, j'aime à voir rayonner une femme ^ Et le conspirateur, fût-il Catilina, Dans un festin d'amis sent amollir son âme.

Lui, qui, dans le danger, jamais ne fouina, Dumas nous éblouit comme un chinois qui jongle, Poète et cuisinier, c'est un grand citoyen.

Jamais on ne le vit déchirer de son ongle L'ennemi qui l'attaque et ment comme un païen. Son cœur est simple et doux comme la mirabelle. Lui, qui, demain au soir, rival de Mirabeau, Parera notre langue et nous la fera belle.

En promenant sur Tart son limpide flambeau.

Ainsi qu'un vrai gaulois, l'auteur de VOrestie, A la muse parée inspirant Gabrio, Joint le don envié de fine repartie.

Sans avoir pu jamais comprendre Yagio.

Se souciant de l'or ainsi que d'une figue, Il sait faire des vers et dresser un faisan Mieux que le cuisinier qui, du temps de la ligue, Arrondissait Mayenne avec du parmesan.

Il ne sera jamais vieillard casse-noisette:

Toujours jeune, il pourra digérer le pâté, Conserver la gaité d'un rire de grisette, Et n'être l'ennemi que de l'âne bâti,

Armand Lefèvre.

OU EST LA FEMME

Cherchez dans toute histoire, on y trouve une femme

L'incestueux amour perdit Catilina;
Tuant la royauté Lucrèce perdit Vâme;
Pour la Reine d'Egypte, Antoine fouina ;
Dhéran pour une aimée a péri dans la jungle ;
Porcia dé Brutus fit un grand citoyen;
Dalila de Sansom roгна le crin et Vongle ;
Pour Clotilde, Clovis cessa d'être païen.
Avec son accent doux, comme la mirabelle,
L'amoureuse Sophie a crée Mirabeau,
Que de preux chevaliers sont morts pour une belle,
Sans avoir de l'hymen allumé le flambeau!
Femme d'Agamemnon, tu créas VOrestiet
Dubarry dicte encore un livre à Gabrio;
Souvent une soubrette à fine repartie
Plongea dans la faillite un roi de l'alto.
Débarquant sur le sol où s'arrondit la figue,
Où jamais un chasseur n'abattit un faisan,
La belle Médicis vint corrompre la Ligue,

En lui servant ses plats couverts de parmesan,
La femme brise un cœur comme un casse-noisette,
Transforme un cicéron en rhéteur em-pâté.
Et, qu'elle soit duchesse, ou marquise, ou griselte,
Un héros est près d'elle un âne mal bâti.

Mkrv.

J'aime d'un tel amour une adorable femmff
Que pour la conquérir, comme Catilina,
J'aurais mis Rome en cendre en faisant rendre Vâme
Au consul Gicéron, qui toujours fouina.
Mon cœur blessé bondit comme un tigre en sa jungle^
Lancé par des chasseurs, et, mauvais citoyen,
Pour elle je vendrais Paris rubis sur V ongle,
Je renierais le Christ et deviendrais païen.
Avec un beau panier de fraîche mirabelle
J'ai voulu la séduire, et du grand Mirabeau
Ce jour-là l'éloquence eût moins ravi ma belle
Que la mienne à ses yeux allumant son flambeau.
Que ne suis-je un seul jour l'auteur de- VOrestitf,
Ou l'écrivain charmant surnommé Gabrio I

Possédant de tous deux la fine répartie,
Pour elle au jeu d'esprit je ferais Y agio.
Mais c'est une gourmande. Outre un joli heofigue
Je m'en vais de ce pas lui porter un faisan;
Quel que soit le rival qui contre moi se ligue,
J'aurai bien du malheur si grâce au parmesan.
Qui fera le dessert, avec poire et noisette,
Surtout grâce au fumet d'un succulent pâté,
Je n'emporte d'assaut le cœur de ma grisette.
Que l'on me tienne alors pour un âne bêté.
E. Maréchal.

IG

CE QUE J'AIME

J*aime le dévouement dans une faible femme; J'aime raccusa-
teur du fier Catilina ; De Cicéron banni j*aime la grandeur 6!
âme; Le guerrier dont le cœur jamais ne fouina, raime encore le
marchand qui ne trompe ni jongle, Le chrétien courageux, hon-
nête citoyen.

Qui saurait du lion braver la dent et Vongle, Plutôt que d*ab-
jurer et devenir poten.

JTaime dans mon jardin cueillir la mirahellef J*aime lire un discours du fameux Mirabeau, J*aime une nuit d*été silencieuse et belle.

J'aime le firmament et son pâle flambeau, J'aime avec passion Tauteur de VOrestie Et ce style enchanteur qui peignit Gabrio ; Oui, j*aime l'esprit fin, la vive repartie De celui qui toujours méprisa Vagio.

J'aime aussi le pays qui nous donna la figue, J'aime dans un repas le délicat faisan;

Je laisse volontiers l'histoire de la ligue, Lorsqu'on vient m'apporter le divin parmesan. J'aime la noix, l'amende et surtout la noisette ; J'aime ce pauvre nain logé dans un pâté; J'aime l'homme au cœur pur qui sait fuir la grisette. J'aime l'auteur^ enfin, qui jamais n'est bête,"]

Marie de Beau val.

CE QUE J'AIME, CE QUE J'ADMIRE

J'aime par-dessus tout, la grâce dans la femme; J'admire Cicéron^ qui de Catilina Sut ébranler le cœur en s'adressant à Vâme^ Et qui pour triompher jamais ne fouina.

J'aime le bateleur lorsqu'avec art il jongle, Et j'admire toujours Futile citoyen .Qui du matin au soir fouille de bec et d'ongle y Qu'il soit Grec, musulman, catholique ou païen. J*aime dans mon jardin la blonde mirabelle; J'aime la rude voix du puissant

Mirabeau, Voix qui s'adoucissait lorsqu*avec une belle Il voulait de l'amour allumer le flambeau.

J'aime les vers heureux, l'esprit de VOrestie; J'aime aussi la chaleur, le goût de Gabrio ; J'admire de Dumas la vive repartie; J'aime à faire échouer l'intrigue et Vagio ; J'aime le doux parfum que répand une figue, J'aime la bejle robe accordée au faisan ; Enfin, j'aime parfois à former uniB ligue.

Pour faire triompher un punch au parmesan.

Un bout-rimé peut bien valoir une noisette :

Deux cent vingt dans ce cas formeront un pâté, Dont je voudrais goûter en friande grisette.

Dans ce but, je souscris, de pqur d'être bête.

B. MORREIX.

L KLOtiE DE LA FEMMIi

Cherchez au fond de tout, vous trouverez la femme.

Et, dût-on remonter jusqu'à Catilinaj

De tous les grand hauts-faits on voit qu'elle fut Vâme,

Jeanne d'Arc combattit, quand Charles YU fouimt

A ses pieds adorés, comme un singe qui jonglSj

On a vu gambader plus d'un grand citoyen.

Par un simple regard, un soupir, un coup d'ongle,

Geneviève a dompté le conquérant |)aïe»/

Sophie abandonnant ménage et mirabelle,
Oublia ses devoirs pour le grand Mirabeau;
Sa sublime laideur avait séduit la belle,
Et l'éloquence avait rallumé son flambeau.
L'élément féminin règne dans VOrestie,
L'imagination domine en Gabrio,
Brohan ne fut jamais à court de repartie ^
Et Lyon-Allemand est forte en agio.
Fillette qu'on séduit par l'offre d'une figue,
Lorette qu'on attire à l'odeur d'un faisan...
Êtres pour nous damner qui formez une ligue
De l'empire chinois au duché parmesan,
Beaux rats aux blanches dents qui croquez la noisette
Ou grignotiez si bien la croûte du pâté,
Oh ! qm que vous soyez, grande dame ou grisette.
Qui ne vous chérit pas est un âne i^té!
J. -Marie Cour mer.
Quels sont tous ces tableaux? Voici d'abord la femme
Quij sauvant son pays, tue un Catilina :
Je l'admire, et c'est tout. Cependant, dans son âme

Elle ressent un feu qui jamais ne fouina.
Près de là, regardez ce bateleur qui jongle^
Captivant l'attention de tout bon citoyen^
La sultane qui danse en caressant de V ongle
Des cheveux abondants à damner un païen!
Dans ce tableau de fruits brille la mirabelle ;
Plus loin je reconnais le fougueux Mirabeau ,
Celle aussi qu'il nommait de toutes la plus belle
Et qui de son génie allumait le flambeau.
Je m'incline en passant devant cette Orestie
Qui fit Dante immortel. Salut à Gabrio:
Sa lèvre semble encore lancer la repartie.
De l'or! de l'or! voici les coffres de l'agio.
Détournons nos regards. Dans ce dernier la ^gue
Tente le plus gourmet, à côté du faisan.
Eh bien I a'ces tableaux, tant je raille la ligue^
Je préfère.... eh! quoi donc? un âne, un parmesan^
Dans l'un de ces paniers (près d'un bois de noisette]^
Flanqué de quelques fruits, dans l'autre un gros pâtè^
Entre les deux paniers, assise, une grisette,

Et je dis volontiers : « Que ne suis-je bête ! »

E. MOREL

Je ne suis qu'un enfant, pas encore une femme, Connaissant peu
Thistoire et feu CatUina, Mais admirant Tauteur du profond de
mon âme, Car devant un bienfait jamais il ne fouina.

A la poupée je joue, à la balle Je jongle, Et déjà, pour mari,
veux un bon citoyen; Mais je suis jeune fille, et je m'en rogne
Yongle, Car j'ai bien peur, hélas I de n'avoir qu'un païen. Que
j'aime dans les bois cueillir la mirabeUe En parcourant des yeux
la vie de Mirabeau; Ou bien encore, l'été, par une nuit bien belle,
Contempler^ en rôvant, le nocturne flambeau.

Oue va dire de moi l'auteur de VOrestie, Moi, qui ne veux rien
moins qu'égaliser Gabrio, Dont le charmant esprit, la fine repartie,
Traite tous les sujets, excepté Vagio.

Dites, monsieur Dumas, me ferez-vous la figue, En refusant
mes vers? Devant un bon faisan.

Chez vous, de vos amis, je vois d'ici la ligue. Qui, se riant de
moi, savoure un parmesan.

En me criant do loin : « Va cueillir la noisette. Et mange sur
l'herbette un succulent pâté.

Au lieu d'être un bas bleu, mon enfant, sois grisette. Et cours à
travers champs, sur un âne bête! »

Marie V.

(A mettre dans le tiroir du silence.)

À M. ALEX. DUMAS

Je souscris pour un franc à ce fameux volume Où tant d'esprits divels ont exercé leur plume; Et^ tout en achetant mon droit de souscripteur, Je me réjouis fort de n'en point être auteur. Faire des bouts-rimés n'est pas chose facile : La rime à chaque vers vient gâter votre style. Dépeint-on de Dumas Tair bon, affectueux, A l'instant même il faut enchâsser orgueilleux. Admirant ce génie au talent sympathique, Si Ton veut bien lui dire qu'on en est fanatique, Que son esprit charmant sait ravir votfe cœur, Et que lui seul enfin fait tout votre bonheur. Au moment de risquer : « Cher Dumas, je t'adore I » Vous vous voyez contrainte à mettre : « Je t'abhore ! » Laissons donc là ces mots qui, pour vous agacer, Sans cesse au bout du vers, cherchent à se placer ; Et, puisque nous voici seul à seule, Alexandre, Écoutez un conseil auquel il faut vous rendre : Toujours vous vous blâmez d'être dissipateur; Vous êtes, selon vous, fort peu calculateur.

Pourquoi vous plaignez- vous, pourriez-vous mo le dire ?

D'un aimable défaut que tout le monde admire ?

Est-ce un si grand malheur d'être né généreux ?

Doit-on se repentir de faire des heureux ?

Que vous rapporterait beaucoup de prévoyance ?

!N'êtes-vous pas toujours au sein de Tabondance ?

Vous avez tous les dons de l'esprit et du cœur;
Vous êtes riche assez, certes, pour un auteur.
Maintenant, venons-en à parler de votre âge.
Vous vous trouvez vieilli d'idées et de visasse...
Quel âge avez-vous donc, pour vous dire si vieux ?
Les autres, par bonheur pour eux, n'ont pas vps yeux.
Un homme, ainsi que vqus, taillé comme un Hercule,
N'avance vraiment pas dans la vie, il recule.
Mieux que tout autre, il peut dissimuler les ans,
Et rire dans sa barbe, à la barbe du temps.
Votre esprit est encore dans toute sa puissance :
Le savoir , la pensée, la vaste intelligence,
Tout enfin est chez vous au fort de la vigueur.
Suivant moi, vous plaindre, c'est là manquer de coeur.,,
Manquer de cœur! Je crois que ce terme vous blesse...
Pardonnez, cher Dumas, la divine sagesse
Vous a prodigué tout. Sa libérahté ^
Vous conduit pour jamais à la postérité.
Or, vous croire encore pauvre avec tant d'abondance,
C'est manquer, je le dis, à la reconnaissance.

Votre âme si robuste a su profondément.
Dans un semblable corps creuser son logement.
Pourtant, puisque à la mort chacun doit se soumettre.
Quand votre aimable fils, en surpassant son maître,
Sera mieux que vous-raôme Alexandre le grand,
Un énorme colosse, un immense géant,
Partez, sublime esprit, quittez ce triste monde,
Allez goûter au ciel, dans une paix profonde,
Le prix de vos bienfaits au sein du créateur.
Le seul qui, plus que vous, est un divin auteur ;
Et nous tous, ici-bas, sur une tombe chère.
Pour flatter, par ces mots, un noble orgueil de père,
Nous lirons, au milieu des pensées et des lis :

MON APOLOGIE

J'ai seize ans, des yeux bleus, et je suis une femme.
Et digne, je le dis, du grand Catilina,
Car, certe, autant que lui, j'ai toujours eu une âme
Qui devant le danger jamais ne fouina.

De lui j'accepterais rendez-vous dans \di jungle,
Plutôt qu'en son palais celui d'un citoyen
Qui n'a que le souci de se bien tailler Yongle
Et qui se donne en fat, pour n'être qu'un païen.
Je n'en fais pas plus cas que d'une mirabelle,
Tandis qu'avec Sophie j'adore Mirabeau;
Et, quoiqu'à la rigueur, je ne sois pas irès-belle.
Je suis digne, je crois, d'allumer le flambeau.
Sans avoir des passions autant que YOrestie,
Ni des admirateurs autant que Gabrio,
Ni ce qu'on lui admet, la juste repartie.
Mais de mes qualités je ne fais pas agio,
Et je préférerais ne manger qu'une figue,
Et jamais j'ie goûter au succulent faisan.
Qu'entrer avec la biche en l'éternelle ligue,
Pour avoir un duchés fût-ce le parmesan;
Ainsi qu'il est plus doux de croquer la noisette
Avec le bien-aimé, que baffrer un pâté,
Pour la gentille enfant qu'on nomme la grisette
Et qui, de tout temps, a ri de l'âue bâté,

Amélie Brousset.

Je veux, pour contenter ma femme^

Non pas avoir Catilina^

Mais ce qui plaît tant à son âme^

Ame qui jamais ne fouina :

C'est ce livre et non une jongle

Que pour un franc, grand citoyen^

Vous donnerez rubis sur V ongle

Au souscripteur juif ou pdien.

Je n'aime pas la mirabelle^

Mais j'admire dans Mirabeau

Cette éloquence toujours belle.

Vive et claire comme un flambeau.

J'aime tout dans votre Orestie;

Mais je préfère à Gabrio

Votre fine et gaie repartie.

Et je déteste l'agio.

Votre livre sera la figue

Qui me vaudra mieux qu'un faisan.

Des vers je préfère la ligue

Au fromage de parmesan.
Mes vers ne valant pas noisette,
Faites-en l'étui d'un pdté^
Des papillotes de grisette.
Disant que je suis né bâti.

V. Leblanc

Puisant ma poésie dans ramoUr d'une feffime,
Ignorant sur les lettres et sur Catilina,
Je voulus faire des vers, j'y mis toute tnon âme :
Connaissant peu les règles, mon pauvre esprit fouina.
Errant dans le passé, qM^kVéLYemril jongle.
Instruisez-moi, monsieur, soyez bon citoyen.
Piqué au vif par vous, j'ai reçu le coup d'ongle
Que vous avez donné au rimailleur païen.
Ma cervelle est petite comme une mirabelle :
Il me faudrait, hélas I l'esprit de Mirabeau,
Pour exprimer l'amour," la nature si belle.
Les oiseaux et les fleurs. Ah! so^ez mon 'flambeau.

Par vous comprenant mieux les beautés d'Orèstie,
Tous les beaux vers célèbres aimés par Gubtio,
Et, dans tous ces beaux livres mon âme repartie,
Oubliera de ce monde la fange et Vagio.
Je pourrais faire des vers, même sur une figue
Et sur le beau plumage argenté d'un faisan,
De tous les chérubins chanter la sainte Ligue ;
Mais que fais-tu donc là ennuyeux parmesan?
Tu vois, je n'ai plus rien dans ma pauvre noisette.
Soutenez-moi, grand maître, je veux mordre au pâté.
Accueillez le sourire de ma douce grisette,
La pensée et le cœur d'un pauvre âne bâté.
Jules LÉODEY.

MÉLI-MÉLO

Bien que je ne sms «qu'une / ^mfne,
Sans m'adJQÎndre un Catilina ^
Je déclare du fend de Vâme
Que jamais esprit ne fouina

De, par fiacchus, s'il jure et joit^
G'<est qu'ecgoteur ou citofen
Doit répondre rubis sur V ongle
Au toast insolent d'un pairn.
Pour le ohanger en mirabelh.
Qui n'aimerait uiiMirabeëU.
La femme to^ours est plus beUe^
Quand Tamonr lui prébe^un /l!ain^ecii.
Il faut applaudir YOrestie!
On admire de Gabrio.
La vive et iolle rspartie.
Mettant en sac tout agio^
Moitié raisin et moitié fyuA,
On peut savourer le faisan,
Quand»sans .parti pris on &e ligue
Contre l'odeur de parmesan.
En étalage la noisette
Fraternise avec le pâté,;
La nonne est près d'une grisette^
Dumas près d'un âne bâte,

Eugénie Poujade.

Des goûts et des couleurs quand discute une femme,

Fût-elle aussi injuste que fut Catilina

A son avis toujours faites ranger votre âme

Jusque là, cependant, qui jamais ne fouina.

Fouiner n'est pas un vice : un politique jongle

Pour bien connaître à fond le cœur d'un citoyen;

Son œil scrutateur n'épargne ni les ongles,

Ni le maintien grossier, ni les discours païens.

Son langage mielleux comme les mirabelles

Vous arrache un aveu bien mieux que Mirabeau ;

Mais si pour adversaire vous avez une belle^

C'est encore bien plus fort. Vous croirez qu'un flamb eau

N'éclaire pas du tout. Vous prendrez VOrestie

Pour un poème fade, et le bon Gabrio

Vous paraîtra sans sel, sans bonne repartie.

En entendant de Gluck un superbe didagio,

Vous direz en bâillant, en faisant votre figue :

« Finette avait raison, j'aime mieux un faisan.

Et que m'importe à moi des artistes la ligUe!

Vous aimez Bethoven; j'*aime \e parmesan.

Mais cependant Mozart! — J'adore la noisette.

De vos comparaisons je suis très épaté

Vous avez mauvais goût, vous aimez la grisettet

Changez de sympathie, car vous êtes bâté, »

J. Soudan AS.

CELUI-CI EST UNE PLAISANTERIE

Était-il vieux garçon, avait-il une femme ^

Ce grand conspirateur, Taffreux Catilina f

Dumas, je n*en sais rien, je jure sur mon dwie,

Et connais encore moins ce cher monsieur fouina.

S'il est verbe tant pis. Ne crois pas que je jongle :

Plaisanter est le fait d'un malin citoyen;

Je n'en ai pas Tesprit, et, comme on dit qu'à Vongle

Se connaît le lion, tu dirais : Sois païen.

Oser hanter ce temple I Autant de mirabelle

Barbouiller ta statue, éloquent Mirabeau^

Croyant stupidement la faire trouver belle.

Sur ce tableau comique éteignons le flambeau.
Et puis rallumons-le aux beautés d'Orestie,
Aux livres si charmants, dit-on, de Gabrio,
Où science fraîcheur, sont partout répartie.
Et que je loue autant que je blâme l'agio.
Que j'aime en un bosquet, le parfum de la /l^t*e,
Ou manger chez Véfour un superbe faisan!
Que j'aime loin de nous voir le temps de la ligue,
S'émanciper sans bruit le peuple parmesan I
Que j'adore en un bois à cueillir la noisette ^
Le ventre bien garni de vin ou de pâté.
Suivi par les doux yeux d'une aimable grisetete,
En croupe revenir sur un âne bâté
Emile Pexauille.

PAR UNE GRISETTE

Je suis bêtasse et je suis femme,
Mais comme cœur je vaudrais un CaJtHÀnm ;
L'on dit de moi que j'ai gaud'om^.

Mais trop souvent elle fomna.
Faut-il pour ça me mettre en jungkf
Monsieur Dumas, s^yez bon citoyen.
Ne m'ëgratignez pas du plus long de votre. ûnşlû
Si mes vers sont mauvais : soyez bon jmen.
Soyez doux pour moi comme une mirabelie.
Si je pouvais avoir le style de Mirabeau
Lorqu'il écrivait à Sophie la belle.
Et que la muse lui tenait le flambeau.
Je ne serais pas jalouse d'Orestie,
Je ne craindrais pas le charmant {abri&\
Mais heureusement comme repartie.
Je m'entends assez bien sur l'o^to.
Je n'ai jamais aimé la fîgue.
Je ne connais pas le goût du faisan:.,
Contre moi tout italien se ligue,
Ce qui ne m'empêche pas d'aimer le parmesan.
J'aime le homard, les marrons, lanneisettê
Je ferais des folies pour manger du- pâté.
Franchement, M. Dumas^ réponse à la. grisêU&.

Est-elle aussi bête qu'un âne bâté.

TÉTER la juive.

TOUT PECHEUR... DE VERS, MISÉRICORDEII!

Si de. soa temps, j'eusse été.ûUe ou, femme,

Combien eussé-je aimé le grand CatUmaj

Peu pour le corps, mais grandement pour Vâme

Qui devant le danger ni la mort ne fouinât

De nos jours aux écus Ton jongle^

Et l'on voit plus d'un citoi^eii

Aimer mieux se gratter uft ongle^

Qu'aller battre ou turc ou païen.

Siècle léger I... Seule une mirabell^j

Près des lettres de MiraheoMy

Gagnerait revanche et la belle :

Frivolité tient le flambeau^

De Dumas on a VOrestie,

Romans charmants de Gabrio;

Eh bien!... très-piètre repartie

En fait aujourd'hui grand agio.

Le chardon plaît plus que la figure.

Le vil.corbieau qu'au beau /aûan,

La brusque boxe à franche ligue,

Le lait caillé que parmesan^

Le gland de chêne que noisattei,

Jambon salé que fin pâté.

Plus léger que folle griseite^

L'esprit du^jour est mal bâU.

oo«

Moi, j'aime à contempler la pudeur dans la femme Comme dans Cicéron contre Catilina, L'éloquence qui va jusques au fond de Vâme.

J'aime à voir un héros qui jamais ne fouina, Hardi dans son carré comme un tigre en sa jungle; J'aime le bon soldat, et le bon citoyen; J'aime un homme bien fait jusques au bout de V ongle, Fût-il juif, turcoman, chinois^ nègre ou païen; Dans l'or ou dans l'argent j'aime la mirabelle, Et les sublimes traits que lance Mira-beau; J'aime une jeune fille alerte, douce et belle, Des vertus si son cœur est le iporie-ftambeau ; J'aime les bouts-rimés, Dumas, ton Orestie, Méry, tes vers charmants, la tendre Gabrio; Que la louange entre eux toujours soit repartie; L'esprit, encor l'esprit, c'est là leur agio. J'aime dans un repas les tons verts de la figue, Mais quand j'ai savouré quelque aile de faisan; A table, tant qu'on veut, j'aime que l'on se ligue. Pour sabler le Champagne autour d'un parmesan; Qu'on y casse un biscuit, et la franche noisette. Ou la tranche dorée à l'angle d'un pâté; Seulement pour rimer, j'aime aussi la grisette Chevauchant quelque part sur un âne bâti.

E. Bernay.

AMOUR DE COLLÉGIEN

Je suis en rhétorique, et j'adore une femme.

Hier, débarrassé de mon Catilina, J'allai lui dévoiler le secret de mon âme; Alors, avec des yeux fins comme une fouine a. Elle me dit : « Écoute il paraît que tu jongles, Fort bien avec la rime, ô lettré citoyen ; Remplis ces bouts-rimés sans te ronger les ongles, Et je donne un baiser. » D'abord^ comme un païen Je jurai, mais voyant son teint de mirabelle, Ses cheveux plus épais que ceux de Mirabeau, Et certain air fripon : « Phébus, elle est si belle ! M'écriai-je, oh I descends allumer mon flambeau, » Pour chasser le penser sanglant de VOrestie J'invoquai ton doux nom, charmante Gabrio, Mais, ô rimel ô raison! je fus sans répartie, Quand je le vis sourire à Taride agio, « Mon marché ne vaut pas ma foi, dis-je, une figue; Moi, chasseur je devrais rendre Tarme au faisan : Méry de pareils mots peut seul rompre la ligue. Laissons au bout du vers moisir ce parmesan.

Et viens voir si Ton a laissé quelque noisette Dans le petit bois vert. Emportons un pâté Et du vin ; nous rirons, ma petite grissette I » — « Allons donC; reprit-elle, ô gros âne bôté. »

E. B. Au Havre.

ôâi

J'aimerais, avant tont, miB snperbe femme,

Eût-elle même un cœur à la Catilina ;

Dussé-je me damner le corps pour elle et Vâme,
Je n'imiterais pas Joseph qui fouina
Devant la Putiphar comme un homme qui jongle j
Abandonnant son frac en triste citoyen,
Et saurais affronter de la lionne Vongle
En fort bon catholique ou me ferais 'païen.
Aux palais délicats laissant la mirabelle,
Je préfère et j'admire un brillant Mirabeau,
Quand, drapé dans son droit, sa voix sonore et belh
Fait de la liberté scintiller le flambeau,
Pilade est né, je crois, pour créer POrestte ;
Par Dumas, Gabrielle enfanta Gabrio ;
Il prête son esprit, sa fine repartie
A mille et un lecteurs sans le moindre affjo.
Que j'aimais à vingt ans savourer une figue.
Après avoir fêté le parfumé faisan,
A faire le frondeur, chercher noise à la ligue,
Et sabler le Champagne, après le parmesan ;
A croquer un cochon, un Reims, une noisette,
Entouré des débris d'un succulent pâté ;

Courir Montmorency flanqué d'une grisette
Et rire, tout en tombant d'un âne débâtê !
Je sais un ennemi détesté par la fenm&
Et que n'a point vaincu le grand. Cattlina.
Il est des plus mordant ; j*assure sur mon arn^
Que sur plus d'un guerrier souvent il se fomnoi.
Je l'ai vu quelquefois exécuter sa jongle
Sur la tête et l'habit d'un pauvre dtoym.
Se vengeant bien souvent en le crevant sur y&p^e
Proférant un juron digne d'un vrai ^aun, ^ "
Vous n'en vites jamais, prunes de mirabeU^, i •' <
Je n'en puis dire autant du savant Uirofm^, ^, tf
Car il trône partout et la main la plus hUe
A pu le rencontrer sans l'aide d'un fianiAea^,
Vous le devinez bien, vous qu'on nomqae; Qr^iCh
Il n'a point épargné le chef de GabriQé
C'est en vain que l'on fuit, sa race répariûi>
Sur le front des moutards fait toujoursco^ta*
Vous n'en trouverez point au. milieu d'ui)# fyueg
Vous en rencontrerez sous l'aile d'un /atA9iit

Pour nous persécuter la famille se Ugine.

Buvons à leur santé du vin de jmrmsan.

Leur grosseur n'attmt pas celle d'upe misMei

Amis, n'en parlons pas en mangeant du pâtaï

Vous prendriez mal au cœur, ma chanmanta^rîM^té,

Et vous me nommeriez une ânesse bâtees

Vve Long

Je ne suis ni homme ni femme.

Ni Brutus ni Çatilina ; D'aucuns me refusent une âme, Mais
jamais mon cœur ne fouina.

J'aime à parcourir une jungle Gomme un paisible citoyen,
Mais du poitrail jusques à V ongle Je fus toujours un vrai païen.

Je méprise la mirabelle, J'aurais pu porter Mirabeau, Et sur
mon dos plus d'une belle, Le soir^ alluma son flambeau.

De tous les mets, c'est YOrestie Qui me rend le plus Gabrio ; A
chaque pas ma repartie Se donne à tous sans agio.

Je préfère la paille à la figue.

Les moindres chardons au faisan ; Mais je me prendrais à la
ligue Amorcée d'un vrai parmesan.

Sur mon dos plus d'une noisette Plus d'une tranche de pâté
Sont grignotés par la grisette Car je suis... un âne bâté.

"" Vie Douglas.

J'avais pour maîtresse une femme
Vrai démon, vrai Catilina ;
Je Taimais pourtant sur mon âme ;
Aussi mon argent fouina.
Mais laissant la tigresse en jungle,
Désormais brave citoyen,
J*eus pour les autres bec et ongle,
Criant, jurant comme un païen.

Au dessert aujourd'hui je prends Idi^irabelle, Puis, après mon dîner, je vais voir Mirabeau. Les acteurs sont fort bien, l'œuvre me paraît belle; Le Champagne, il est vrai, me prête son flambeau. Dès-lors, je puis aimer et chanter VOrestie, Vanter de Gabrio La fine repartie Et pour un peu, j'irais célébrer l'agio.

Mais si rentrant le soir, je ne vois qu'une figue Errant en mon buffet, pour avoir un faisan, Contre Chevet lui-même, au besoin je me ligue, Je mets tout en émoi. Je veux du parmesan, Des marrons bien glacés, des fruits, de la noisette Sans oublier la truffe et surtout le pâté.

Quoi... souper ainsi seul... invitons la grisette. Non... non je passerais pour un âne bête.

Je ne sais si c'était pour complaire à une fmmi^ Que l'idée de tramer vint à CattKna, Gomme aussi j'ignore, sur mon honneur et du», Si la docte Académie en voyant fouina L'a reçu dans son sein avec son ami jong^,, Si le génie du parfait et galant citoyen Consiste à porter long de son petit do^ VmgIB, Et à rendre à son

être un culte païen ; Si la reine Claude où la tendre mirabelle Fut
le fruit favori du fougueux Mirabeau^ Et si le soir, pour se cou-
cher, Sophie sa bÉlU^ Se servait d'une lampe ou prenait un flam-
beau ; Si la pyrromanie est parente de VOrestie; Si la charmante
auteur, qu'on nomme GaMa^ Au talent conteur joint celui de la
repartie ; Et enfin, quel métal va produire agioi Par contre je
crois que l'orange vaut la fisuâ; Le levreau le lapin, la caille le fai-
san ; Et à part tout esprit de complot et de ligue^ Je prétendis
encore, et ce foi de Parmesan, Qu'on peut parfaitement en paletot
noisette^ Savourer de Strasbourg un excellent pâté Et convier à
cela une jolie grisette, Sans courir le risque de tourner en bête.

J. Th. DE Haguenau.

Oui^ je ccois qu'il ii*est rien d'aussi doux qu'une f^mmê,

Ni plus lâche et plus faux qu'un vrai CatUina;

Je ne le jurerais pas cependant s«r mon d«w,

Car celle que j'ai pris, la mine d'une fouine ûl

Et il faut qu'avec elle je m'esserime et je jongle

Ou que je sois toujours comme un bon citofem,

Car aussi moi je crains quelque mauvais coup d'omgky

Surtout quand je l'entends jurer comme un païen.

Celle de mon ami, douce comme mirabelle.

Est gracieuse et jolie, et paria en Mirabeau;

Et celle qoe j'ai prise, n'est ni bonne m 6e^.

liais, hélas I pourquoi pris-je de l'hymen le flambeau

Et fis-je pour elle des vers de VOrestie?'

Je lui croyais l'esprit heureux de Gahrio,

Et la croyais moins vive à la repartie.

Moi qui ne sais que dire pour rejoindre agio^

Je vous dirai enfin : « Donne&lui une figue^

Donnez-lui du pâté, donnez-lui du faisan. »

Aussitôt contre vous elle s'irrite et se ligne,

Car elle n'aime que l'or et le bon parmesan.

On m'a dit qu'autrefois elle cueillait la noisettt.

Et qu'assis deux à deux elle mangeait du pâté.

Cela frisait peut-être de très-près la griseite^

Mais c'était pittoresque comme un âne bdtt.

Lbvis.

Bouts-rimës dont la tête est le doux nom de femme, Dois-je pour vous remplir, nouveau Catilina, Porter à ce projet tout le feu de mon âmCy Alors qu'en son esprit le grand Dumas fouina. Four mieux embarrasser le romancier des jungles. Je suis de l'Hélicon si mauvais citoyen, Que ma muse engourdie, par le bec et les ongles, Se défend et me fait pester comme un païen.

Mais aussi quelle idée d*accoller mirabelle, Un fruit très-bien d'ailleurs, au nom de Mirabeau I La rime, j*en conviens de tout cœur, est fort belle, Mais la raison s'y perd, n'ayant pas de flambeau. Sujet plus embrouillé, que ne l'est YOrestie, Pourrai-je te

broder, si quelque Gabrio Ne vient aider ma verve, assez mal re-
partie Pour un travail plus sec qu'un calcul d'agio, Si le soleil
d'été qui fait mûrir la figue, M'échauffai t d'un feu propre à rôtir
un faisán. Mais, jusques à Phœbus, tout contre moi se ligue : Je
renonce à bien faire, et sur un parmesan Habillé par le temps
d'une robe noisette.

Je vais porter mes soins. Joignez-y le pâté, Cet idéal gour-
mand rêvé par la grisette.

Sur ce, bon appétit à votre âne bâte...

Edouard Lé lard.

« Perûde comme Tonde » a dit Shakspeare : ô femme!

Ce n'était pas assez ; tu vaux Catilina,

Un concile a bien fait de te refuser Vâme

(J'ouvre une parenthèse, et, j'y place fouina) ;

Eh! quoi? serais-tu née au milieu d'une jongle

Où rugit des forêts le libre citoyen?

Est-ce une griffe hélas ! que nous cache ton ongle?

Ton rictus ironique est d'un faune paiew/

Mais j'aime un teint doré comme une mirabelle^

Tes superbes dédains, dignes de Mirabeau,

Malgré tes trahisons, mon cœur bat, ô ma belle^

Quand tu passes le soir comme un pâle flambeau.

Lequel préfères-tu ? Timmortelle Orestie^

Ou les livres charmants de dame Gabrio ?

T'attendais-tu, Dumas, à cette repartie?

Mais je suis fantasque et trompeur comme Vagio!

A Nice seulement je savoure la figue,

Mais je mangea Paris volontiers du faisant;

Quand vous vous mettriez trente ou quarante en liguée.

Vous ne me feriez pas sentir le parmesan.

Ah! combien au dessert j'aime mieux la noisette,

Quand avant j'ai mangé l'alouette en pâté,

Avec l'aï mousseux versé par la grisettel

Je n'ai plus qu'à signer : L. N, âne bâteau.

BOUTS-RIMÉS OU l'oN PEINT LE POUVOIR D*UNE femme.

Jadis, au temps jadis^ le fou CaHHna, Sombre conspirateur
dont en bassesse Vdm^ Égalait l'animal eh latin dit fouina y
Sceptique dont l'orgueil avec la vertu jongki, Indigne de porter le
nom de citoyen^ Puisqu'il avait voulu dëOMrer de son ongle Ses
serments, son pays et l'univers |Nitei>^ Ravager l'Italie où croit
la mirabelle, L'Europe, et le pays futur d'un Mirabeau, D'un
Méry, d'un Dumas, notre France si beUe, Et sur Rome porter lui-
même le flcmibeau; Égaler en fureurs les traits de VOrestie, Pour
historien enfin mériter Gabrio, Où Salluste notant sa moindre re-
partie En un livre immortel. Avoir donc agij oht Ainsi, et voir, à
table où le raisin, la figue Entouraient et Falerae, et poulet, et fai-

san. Quand les conspirateurs organisaient leur ligue Qui devait embraser le pays Parmesan, Rome, Naple et TOMBrie, où mûrit la noisette. Ce coquin être donc, et devant un pâté D'Amiens, berné, trahi, joué par une grisette, C'est à jurer qu'un homme est un âne bâté!

G. MORNAY

Pendant longtemps je vis le portrait de ma femme Pendu près de celui du faux CatUina :

L'un à mes yeux plaisait, raatre glaçait mMi âfM ; Pourtant jamais sur eux mxHi regard ne founn. C'est que l'un paraissait un tigre daD& sa/im^ . Montrant son air féroce à chaque citoifen Qui du portrait voisin af^ocherait son ongk.

Je fus un jour surpris, par autre qu'un pmetk, Qui ne fit pas plus cas que d'une miraUlh De mon Gatilina. Dès c& jour, Mir(ib\$(m Fut alors en portrait le voisin de la belle.

C'était réellement la clarté d'un flambeau, Éclairant le pendant de la noble Oreecie.

Comme elle, elle fut belle et, comme Gabrio, Joignait à son esprit sublime repartie; Sensible^ elle éloignait tout ce qui est a\$w> Et pour mon goût souvent elle servait uiro flgtte^ Après un repas fait d'un superbe faisan^ Mais ici contre moi je crois que j& me ligue; Soit, mais je continue. J'armais le iMwtftaMii Aussi pour déjeuner, précédant la noieeUe; Je le voyais paraître après un bon pc^é Sorti d'un pâtissier, quartier de la griette^ Qui portait pour enseigne : Ait grand âne bâU.

L. Lhermite

— 3ii —

LA FEMME

Quel infini mystère est-ce donc que la femme? Son regard dans le sein de maint Catilina Mêla l'âpre révolte aux doux rêves de Vâme ; Pour son amour souvent un héros fouina.

Le bouddhiste cuivré qui se lave et qui jongle En l'honneur de ses dieux dont rit le citoyen De nos graves états, comme lui, sent ton ongle S'enfoncer dans sa chair, Vénus, monstre païen^ Qu'un vil plaisant pourrait appeler miraheUe, La suprême éloquence ayant nom Mirabeau, Des arts qui font la vie humaine douce et heUe, Par elle notre main garde ou perd le flambeau. Naïve dans Homère, horrible en VOrestiej Sensible de nos jours dans Staël, Sand, Gabrio, Sa honte à ses vertus donne la repartie; Elle inspira le Tasse, elle inspire agio.

Mais, aux temps où Garthage a cultivé la figv£, Dont Gaton fut jaloux, aux temps où le faisan Était si cher aux preux, aux durs jours de la ligue^ Sur les pôles gelés, sous le ciel parmesan, Partout où naît le thé, l'orange ou la noisette, Elle est reine, apprêtant la mort dans un pâtéj Gomme la Médicis, ou, duchesse et grisette.

Gomme vous^ dévorant un amoureux bâti.

Luis DE LIDA.

Je voudrais pour t*écrire avoir des doigts de femme :

Et pour te regarder être Catilina!

Les écrits féminins savent remuer l'ame ;
Le soleil éblouit les yeux que la fouine a î
Avec les bouts rimes, par pari, Méry jongle !
Mais comment l'imiter, moi, pauvre citoyen!
L'homme avant portera la griffe au lieu de V ongle,
Le blanc deviendra noir et le chrétien païen.
Toi, Dumas, qui sais tout, qui nommas mirabelle
Ce fruit jaune et sucré ? N'est-ce pas Mirabeau?
Je voudrais que ce fût ! cette prune si belle
Rappellerait celui dont a lui le flambeau!
Je n'ignorerais pas ce que c'est qu'Orestie
Si j'eusse pu vous suivre un jour chez Gabrio.
Là que de feux croisés, d'esprit, de repartie !
La finance et les arts, les vers, et Vagio
Faisaient chorus entr'eux, tout en mangeant la figue.
Là, contre les vins fins la truffe et le faisan,
Vos estomacs formaient une affamante Ligus :
Puis après on passait au fameux parmesan,
Et la bouche mordante écrasait la noisette,
Et le plus affamé retournait au pâté,

Et le plus jeune alors parlait bas de grisette,..

Et chacun s'en allait botté, jamais bête !

Jules Leriche.

PLAINTES D'UN AMANT MALHEUREUX

Jusques à quand, « enfin, me nargueras-tu, feimée

(Tiens j'ai l'air de plaider contre Caïn !)

Au rendez-vous promis, l'idole de mon âme

Parut, mais aussitôt ailleurs et le fouina !

Car avec tous les cœurs cette coquette

Ainsi quand, de Gythère aérant citoyen,

Je grillais d'en payer les droits à l'impôt,

Mon teint, combleur censé, ardent d'un rancœur,

Soudain change et revêtu ta couleur mirabelle

Sophie, au moins, tombait aux bras de Mimbeu ;

Mais elle, en me fuyant, m'attire de plus belle,

Et toujours, papillon, je me brûle au feu beau.

Ah si j'avais l'esprit de VdX tear d'Qresue,

Où la fine beauté du conteur Gabrio,

Sa conquête aisément œe aerm̃t reparUet
 Ou si j'étais banquier, riche | »ar l'apt̃d.
 Un soir je lui paierais ananas, laisin, îfyue^
 Et Madère, et Champagne, et homard, «t/oifaii.
 Contre sa gourmandise appétissante ligue;
 Alors... ah! doux tableaudigne du parmesan/
 Son cœur tendre, au dessert, s'oaYveav^ecJa4Mi9^<«,
 Car il puisa l'amour aux truffes d'un ipaté.
 Mais non I . . sot, laid, et -gweux, ma cruelle \$ràsiitii
 Toujours me traitera ccnameun âne îâié.
 Achille Christian.
 Je tremble toujours, faible femme.
 Au seul nom de Catilina.
 Je suis pourtant bien grande û'âmey Et pourtant mon cœur
 fouina.
 Mais si tu n'avais qu'une jungle, Dumas, toi, le grand citoyen^
 Je braverai bien des coups di*ongle Pour être aimé de loi, païen.
 Pour toi j'aurais nom miraheUe.
 Foin pour Sophie de Mirabeau 1 J'ai trente ans, je suis
 txts&îl^îte.
 Son amour ne fut qp*mi fbmbeau.

Sans savoir par cceur VOresHe, Plus douce à toi que Gabrio,
J'aurais sa fine réjprtrftc.

Toi tout mon coeur sans agio.

Aux sots galants je dirais figue A Torgueil, plat salut, faisane.

Du monde entier iiravaïït la Uffue, N'aurais-tu que du parme-
san A m' offrir, voire tmew)isette, Pour toi dédaignant le p<f*é,
Je saurais même être grisêtte.

Si tu me démens, sois bâié,

Eugénie.

Tout homme et plus que d'une femme

Connaissent bien Catilina,

Mais je te jure sur mon âme

Que j'ignore ta fouina.

Il ne faut pas ici qu'on jogle

En mauvais plaisant citoyen,

Ou bien, moi je me ronge Vongle,

Et je jure comme un païen,

Âhl quand tu me dis Mirabelle

Quand tu me diras Mirabeau,

Des prunes, je vois la plus belle,

Et des orateurs le flambeau.

Mais qu'est-ce encor, ton Orestie ?

... Ah! Parle-moi de Gabrio;

Certe, alors point de repartie.

Quelle chance ! Quel agio t

Lorsqu'aussi tu donnes ta figue

Et ton délicieux faisan,

Pour faire rimer avec ligue

Et puis avec ton parmesan.

Alors, c'est bien pour ta noisette

Ainsi que pour ton bon pâté,

Je les laisse pour ta grisette.

Et me retire non bûté.

A. DupuT

CE QUE J'AIME

J'aime le doux sourire, Tabandon de la femme , Cet être qui, sans doute, a plié Catilina Sous la domination de sa belle et grande âme Et qui, devant mes yeux jamais, ne fouina.

Ses regards et sa voix, avec tout elle jongle, Tenant en son pouvoir le bonheur du citoyen ; Mais jamais, non jamais, sa petite rose ongle Ne blessa, devant moi, ni fervent ni païen.

J'aime dans un verger la blonde mirabelle Qui, j'en suis sûr, dut plaire au tendre Mirabeau, Les sites enchanteurs, et, sans

compter V Orestie, J' aime Rousseau, Molière, et Corneille et Gabrio, Dont les auteurs du jour honorent la repartie. J' aime la charité, s' emparant de l' agio.

Pour à tous les pauvres attribuer une figue.

J' aime volant en l' air le pauvre et bon faisan, Contre qui, chaque jour un fin chasseur se ligue. Et qui n' a pas, hélas, pour mets, un parmesan. J' aime admirer un singe, agile à la noisette : n la pèle si bien! Comme il mange un pâté I J' aime enfin l' animal à la robe grisette Que partout on appelle un vil âne bête.

Théodore Girard.

UNE TRAHISON

Pourquoi faut-il que j' adore une femme De toute la fureur qu' avait Catilina Coalre JQLome daas son a« ie Quand il fouina !

^ Cette femme, avec aot^ on cœw jc^ kr, Je le souffre ^ en plat/ eitot^; Elle me bêche et du bec « t éd Veu(fle,

Elle me traite en 'vi^ i fautn.

Plus ferme .qu' ufiieri» tnf» 6â^, Plus ëhoQl^ que ne (ut üiimbêm.

D' autres que m^ i, héiml U Ivowfidiklfbeg:!

De ma vie c' est l' acné ficmkean»

Je \ la piéfère ^ aux veFS de 1' (k^ tie ; £Ue. ^ poiur4noi. l' ecpnt de/ fiafcrto; Ellaa fion. -sel^ sa^ fiaf tièpariie, Mais elle est. guérie,

et fait de l'agio.

Aux fins (de onois,, quand je m'/oSrQm^tfyiue,
£lie demauïde 4u ^»i«an.

L'argent, héJâsI^coiutre.mion cc»i^f«e Utgaie,
£ty quand je vis àeparmesaai.

D'un cure-dent et 4e .noisette^

Elle boude sur le^d(é.

Dès aujourd';bui, j'épouse une ^TTif^e^

Où je suis.un 4ne bâtié,

G, .AjLcaiBR, étudiant en médecine.

MA PROFESSION DE FOI

Samson fut autrefois livre paor wm femme;

Par une femme encor ipéni Càtalina' :

Aussi, comme Platoif, j'ai su règlep mon âma.

Et, loin de moi, l'amoar effaroudié/om*gia.

Laissant l'ambition an. candidat; qnvjtm^t,

Je tâche de rester honnête citeyerfi

De peur que mon curé ne me' donne* sur^r^oNffo^

Sans être trop dévot, je ne suis pas paaem^

En fait de fruits, surtOht j'aâiae la> mtra^ei^;

De poètes, Musset-; d'orateurs;, Mirabeau.

C'est lui, dont Téloquenee et si viveetsi beHê^

A de la liberté fait briller le flùmbeam.

J'admire le fécond auteur de VOrestie^,

Et je lis les écrits charmaoïts de Gahrio,

J'adore les bons mots, l'esprit, la répartie;

Mais, je déteste à mort la bourse et Vagio,

Mon palais n'a jamais pu supporter la figw,

Et préfère le lièvre au bout goût du faisán.

Chasseurs, pour m'affamer formez tous vm&Hg%e:

Je m'en consolerais, si j'ai du parmesa/n.

Qui ne m'a vu, vêtu de mon habit noiseUe:,

Emportant sous mon bras dti via vieuf, un pâté.

Parcourir la campagne? — Avec une grisettet

— Non pasi — Et vous dédire. « Obi quel âne bâUJ »

OxER Laine.

Je me laisse assez bien tenter par une femme. Mais j'eus fait
résistance à un Catiîina.

C'est un serment français : je jure sur mon âme Qu'un homme
de ce sang jamais ne fouina^ Qu'il put voir sans pâlir un tigre
dans sa jungle^ Affrontant le danger comme un bon citoyen ; At-
tendre patiemment en se rongant les ongles Et plaindre sans
blâmer chaque pauvre païen, Greffer en sa saison cette humble
mirabeUe Que put plus d'une fois admirer Mirabeau.

La science à mes yeux fut toujours la plus belle, Car elle porte
haut son modeste flambeau.

J'aime bien mieux cela que la belle Orestie; Je préfère Dumas,
plus charmant que Gabrio ; Il a, sans contredit, l'esprit, la repar-
tie, Et jamais il ne fut en faveur de l'alto.

Quant à moi, j'aime assez la saveur de la figue, Je ne rougirais
pas en face d'un faisan.

Ma profession de foi est sincère et se ligu£ Contre les ama-
teurs du goût du parmesan.

Je mange volontiers l'amande et la noisette, Mais je laisse au
voisin mon morceau de pâté. J'aime mieux la vertu et je plains la
grisette. Qui a souvent en partage un gros âne bête,

Henri Pochon, Graveur sur bois.

Le poète chante la femme^

Verres Chanta CaJtUina^

Doué et d'un cœur et d'une âme

Que tu compris, ô Fouinai

Sur notre terre, où tout est jingle^

Même un roi nommé citoyen^
Je demande, en rongeant mon ongUy
Qui croire, chrétien ou païen?
Quand je goûte à la mirabelle^
Je me souviens du Mirabeau,
Qui sut charmer l'homme et sa belle
Au feu brillant de son flambeau.
Que vous dirais-je ô'Orestie?
Plut-elle à notre Gabrio?
Je ne le sais, mais repartie^
Elle n'a pas fait l'agio /
Donna-t-elle au moins une figue
A l'auteur gourmet du faisan,
Qui, bon viveur, toujours se ligue
A se bourrer de parmesan?
Qu'importe; aux 6gues, à la noisette,
Je sais qu'il préfère un pâté.
Et que bu, sa tei^fire grisetite
Uappelle vieil âne bâté !
A. MOITIER.

FOUINA

A moi la sémillante femme^ Émule de Catilina, Conspiratrice
au fond de Vante, Qu'en riant j'appelle Fouina, C'est avec nos
cœurs qu'elle jongle ; Gare au trop naïf citoyen Tombé sous son
bec et son ongle:

D'un ange elle fait un païen !

Bonne comme une mirabelle, Ardente comme Mirabeau, Nul
n'eût de glace pour ma belle, Dont l'incendie est le flambeau.

Que serait près d'elle Orestie^ Ou l'éloquente Gabrio?

En traits brille sa repartie:

C'est de l'or livré sans agio!

Mais je veux lui faire la figue :

Je sais son goût pour le faisan; Contre elle j'admets, dans ma
ligue, Macaroni, vrai parmesan, Vin au franc bouquet de noisette,
De Strasbourg savoureux |)(î*é...

Ma Fouina redevient grisette, Et l'Amour... un âne bête,

Lescop.

J'aime éperdument une femmt

Qui vaincrait un Catilina.

Sa vengeance, me troublant l'am^,

Cruellement y fouina.

Comme le tigre dan? la jun^

Se repaissant d'un cttoi^,
Et le déchirant de son angk
Aux yeux d'un farouche jîflitni
Que Tun chante la mrabêUe^
Ou le talent de Mircd>êau;
Brigue la mara de Id i^\\i»helk,
Cherche la gloire et son flénnbem»;
Vante les vers de VOrestit^
Loue en l'aimable Gabrûx
L'esprit de vive repartie;
Aux vains charmes de l'apte,
Aux séductions de la figt»,
Au goût délicat du faisán
Qui pour capter chacun se ligtf^
Avec l'attrait du psnr^san;
A la plus friande noisette:,
Aux truffes d'or di^inind^ :
Moi je préfère la grisette
Par qui mon cœur semble bâte.
De Laurmil de la Figardièrè.

Moi, courir sur les pas de la gloire^ une femme ! Incendier Paris, nouveau Catilina^ Des feux de poésie où s'épuise mon âme !

Nonl... Des élus du jour, Tun, petit, fouina; L'autre à son torse doit le succès ; l'autre jongle : Que serait dans leur troupe un simple citoyen? Je préfère aux gandins qui se polissent Vongle, Aux princes des salons, un agreste païen Qui sur l'autel de Pan ouvre une mirabelle.

Dans ce monde bâtard, si j'étais Mirabeau, Je me tairais. Jamais, si j'étais une belle, Gomme un papillon d'or qui se brûle au flambeau, Je n'irais du balcon applaudir VOrestie :

J'aimerais mieux dans l'ombre écouter Gabrio, Ou de son compagnon guetter la repartie.

Je ferais mes sacs, prince de Y agio.

Et, si j'étais Dumas, comme je ferais figue Au banquier qui le juge en dînant d'un faisan. Au peuple d'écrivains qui contre lui se ligue î Si j'étais héritier du duché parmesan.

J'aimerais au dessert casser une noisette.

En souvenir du temps où le moindre pâté M'éblouissait les yeux, servi par ma grisette. Ainsi, je vais, riant au nom d'âne bête.

Porphyre Laigredoux.

Ange ou démon, telle est la femme t' Le traître, c'est Catilina ; L*abîme insondable, c'est Vâme.

Quel vilain mot que fouina !

Quel pleutre, que celui qui jongle Pour paraître un grand citoyen ; Qui, lorsqu'on le gratte sous V ongle, Laisse voir le Janus païen t Du prunier vient la mirabelle, Des deux Gracchus vient Mirabeau, Plus tard, de Thiers vient Vaula belle, De Bethléem vient le flambeau.

Quel chef-d'œuvre que VOrestie!

Quel charmant type Gabriol La gloire t'en est répartie^ Tu l'escomptes sans agio,, Dumas, l'Arabe aime la figue.

Le gostronome le faisan ; Mayenne dit : Vive la Ligue!

Yéron : Vive le parmesan!

L'écureuil : Vive la noisette !

Monselet : Vive le pâté/ Paul de Kock : Vive la grisette !,,

Si no vero, je suis bâti !...

Auguste PoMPiE. [Philomélas.)

Les moyens employés pour séduire la fèume Changent suivant l'époque. Ainsi Gatilina^ Pour plaire à sa beauté, dont le nom, sur mon âM#, Est peu propre à charmer (elle^ avait nom FottC-naf, La conduisait au cirque, eff ce» lieux où VonjmgVB'; Le citoyen luttait contre le cttoy^n, Et Ton ne s'y battait pas alort* à coups &on^^: C'étaient des coups mortels qui plaisaient au poli-Mi On aimait mieux alors'piment qae mirabdUi Si nous sautons du) coup jascfues à Mirabmw^ Nous verrons qu'e» ce temps, pour adoucir sdibettéi, Il fallait lui parler de flamn^, de flam-beaw^ Suivre le fleuve Amour... Tapp^el^r Orestie:^ Mais venons à nos jours : pour' plaire à GahHo^ On doit trouver un mot., foire une r&ptxrtie): Agissons en amour ainsi qu'en agio, n

fout du chambertin, en plein hiver la figite^ Des primeurs,
desj)erdreaus truflPés et du faismir^ Pour celle qui descend de
plus loin que la Ligue. Mais toujours, en revanche, un quart de
'parmesm^ Le cidre, les marrons, le vin doux, la noisette^

Un peu d'amour et... du pdté, Suffiront, j'en suis sûr, pour
charmer la grifette, -

Ou je suis un âne hâté,

B. Ragu fils.

Tu sais peindre rhomme et la femme ^

Les modernes Catilma,

Et les héros dont la grande âfne

Devant nul péril ne ./quiiia.

Souvent escamoteur ^ui jjaxjigie ;

Par caprice grand citoyen ;

Licm qui se connaît à Vongie

Sous peau de ture ou de^Oriât? ;

Pour une jeune mivabeUe

Tu d4)nnâr^8 les Mirabeau,

Pourtant le public ^e iplus.^

Vient se |;riller .à ion ficmbem-

Tu laisses la trâsle Or\$stie

À la .plume de jGabrio.

Toujours uif à..la vi^r^ie^

Dédaignant le ^il a^^

Aux .plus /sav,ants faisant la i/ij^e,

Sans manquer l)iécas8e on fanm^

Dieu te gard' ide la^sotte^ue^

De fromage de pan^ejon,

Des mentons en c»&&d-^nQi\$eike,

Des minois au nez érçâU ;

Mais j^doute encorda ,^rtâotte,

Ganic'est .par .là q\i*on t'a bcHé.

F. Rednes.

Est-ce l'histoire d'une femme

Ou celle de Catilina Qu'il me faut vous conter? Je crains bien,
sur mon âme, Que ce soit le moment de mettre fouina.

Ah ! si j'étais Méry, ce grand homme qui jongle Avec l'esprit
français ; mais, pauvre citoyen^ n me faut à l'instant trouver ru-
bis sur Vongle, Tant d'esprit, que vraiment on s'en ferait païen
Que vais-je faire ici de ce mot mirabelle, Se trouvant si voisin de
l'affreux Mirabeau?

A la femme, après tout, le besoin d'être belle : La laideur
n'éteint pas la clarté du flambeau. Que m'importe, en lisant les

vers de VOrestie, Que l'auteur ne soit pas beau comme Gabrio?

J'aime par-dessus tout la fine repartie, Et surtout pas de club,
pas de turf, pas d!agio. Vive Dumas ! il traite aussi bien de la
figue, Du rôl à la ficelle et du divin faisán; Il ne craint pas qu'au-
cun contre lui ne se ligue, Quand du macaroni il passe au
parmesan.

n ferait un volume avec une noisette.

Combien en ferait-il en parlant d'un pâté?

Et s'il vous racontait une histoire de grisette. Lourde serait la
charge au pauvre âne bâté.

Ernestine Revillon.

AUX DÉTRACTEURS DE LA FEMME

Quelle folie, bon Dieu 1 de médire d'une femme.

Chaque fois il me semble que, comme Catilina^

C'est abjurer sa foi et trahir son âme!,,.

Mais plus d'un, cependant, dans sa vertu fouina.

Alors je me crus être à quelque tour de jongle.

Et je suis assuré que tout bon citoyen,

Comme moi, toutes les fois, de colère s'arrache V ongle.

N'est-ce point, en effet, être vraiment païen,

Que porter une atteinte à la douce mirabelle?
Passe encore, au surplus, au joyeux Mirabeau,
Mais respectez, profane, respectez toute belle.
De votre méchanceté éteignez le flambeau,
Et devenez fidèle à la grande Orestie.
Faut-il vous rappeler la fameuse Gabrio,
Plus qu'une autre, il est vrai, de talent répartie?
Reconnaissez vos torts, car ce n'est qu'un agio
Où vous ne devez point même risquer une figue ;
Reconnaissez enfin que faire fi du faisan.
C'est armer contre vous toute une sainte ligu£.
Faites-le donc et plutôt, du fromage parmesan.
Nourrissez votre esprit, ou cueillez la noisette.
Encore, et soyez sûr qu'un simple et bon pâté,
Partagé entré deux avec une grisette.
Est moins du temps perdu, et surtout moins bâti.
(L'ami des femmes.) A. Wadbugk.

— 3Gi —

G®»ME i'AIMERAJS QU'IL SOIT

Au sein de la famille j'aimccais une femma

Qui ferait de son ûls, non un Ceilina^
Mais l'élevant au bien, lui inc^quant son âme^
Son âme douce et forte, qui jamais ne fouina,
Lui apprendrait ainsi à mépriser qui jongle,.
A aimer sa patrie, être bon citoyen.
Jamais à son semblable il ne rognerait V ongle;
Et, zélé catholique, il fuirait le pdien,
Et tout en cultivant la prune mirabelle^
Pour défendre le faible serait un Mirabeau.
Jamais il n'aimerait une femme, une belle,
Sans que de l'hyménée s'allumât le flambeau;
Et tout en admirant Dumas et VOrestie,
Il lirait les romans choisis de Gabrio,
Je lui voudrais l'esprit prompt à la repartie,
Mais bienveillant ef calme, égal sans agio.
Sans être gastronome^ sans dédaigner la fig}f£.
Il lui préférerait une aile de faisan.
Mais contre un cuisinier, -que jamais il se ligne., •
Pour un macaroni (manqué^ au parmesan.
Et, s'il allait au bois pour cueillir la noisette,.

H n'y dînerait point sur l'herbe d'un pâté,
De peur d'y rencontrer l'agaçante grisette.,
Et d'être pris par elle pour, un baudet bête
Emile S. M.

CE QUE J'AI RFFI, GE QUE m N'MME PAS

Ce que je n'akoe pas, c'est une indigne femme. Et je préférerais louer Catilina^ Chanter de ce Romain la perversité ô!âme
Qui trop longtemps, hélas! et trop souvent fouina; Intrigant avant tout, vil charlatan qu^ jonigky Mauvais fils, mauvais père et mauvais citopen, Qui cherche à déchirer son pays de son ongh.

Vautour couvert de sang, horrible, afireux païen. J'aime mieux ta couleur, ô pâle mirabelle, Fruit estimé, je crois, du comte Mirabeau, Que réclat emprunté d'une ci-devant belle.

Ce que j'aime? Ecoutez, mes amis: un flambeau Pour lire au coin du feu les vers de VOrestie; Ou, si vous le voulez, célébrons Gabria, Et du gracieux auteur la vive repartie.

Puis, exempts des soucis, des soins de l'agio. Plus heureux, en mangeant et la poire et la figue, Qu'un prince qui déguste un savoureux faisan, Contre l'apparat seul, méditons une ligue.

Pour du macaroni, flanqué de parmesan, Pour un bon petit vin, une simple noisette.

Délaissons le Champagne et le plus un pâté.

Enfin, de nos festins bannissons la giHsette, Qui sait du plus savant faire un âne bête.

Ernest Babile.

LES ÉTRENNES DE SAINT PIERRE

toi qui m'inspiras plus d'amour qu'une femme,

Voudrais-tu me trahir comme un Catilina?

A toi, j'ai consacré ma vie et plus, mon âme;

Après cela, veui-tu qu'on dise : Il fouina f

muse, mon amour ! fais qu'en ce temps de jongle,

Étouffant ses accents, d'un faible citoyen

La lyre puisse encor faire ronger chaque ongle

A qui chrétien se dit, étant moins que païen.

Aujourd'hui patelin, doux comme mirabelle,

Demain grand orateur comme feu Mirabeau,

Puis après menaçant (que sa prestance est belle)

D'éteindre du progrès le bienfaisant flambeau.

C'est vouloir effacer les vers de VOrestie,

Ou renier l'esprit saillant de Gabrio.

Que n'ai-je de Dumas la fine repartie t

Cardinaux fomenteurs du plus vil agio.,.

Mais au fait, à quoi bon? vous touchez à la figue,
Déjà loin vous avez englouti le faisán;
C'est en vain qu'à présent contre vous je me ligue,
Le vin semble chez vous noyer le parmesan.
Ministre, cardinal, moine blanc et noisette.
Entourant les débris de flacons, de pâté.
Achètent les baisers d'une folle grisette
En payant du denier d'un vieil âne bête,

C. F, MÉZIÈRES

Je suis, je vous Tassure, aussi doux qu'une femme. Vous me rendrez mauvais comme Catilina, Car vous promettez trop. Tout en damnant votre dwie, Les gens diront de vous : Sa raison fouina.

Avec une promesse, il ne faut pas qu'on jingle Pour vingt sous deux objets. Drôle de citoyen, Si vous pouvez après boire rubis sur Vongle Du restant^ vous serez plus sorcier qu'un païen. Pour un franc, au café, on prend la mirabelle, Ou chez un Disdéri les traits de Mirabeau.

On achète à ce taux un bouquet à sa belle.

Mais deux cent vingt rimeurs allumant leur flambeau Pour un franc! Oui, bientôt vous vendrez VOrestie Pour rien. Pour rien

aussi l'esprit de Gabrio. Quel trésor! Deux cents vingt donnant la répartie. Vous ne vous doutez pas des us de Vagio.

Le moindre agioteur va vous faire la figue; Quand vous boirez de l'eau, il aura du faisan^ Et sans qu'il soit besoin de former une ligue, B prendra bonne part de votre parmesan.

Donner son autographe au prix d'une noisette, Lorsqu'on peut en avoir le prix d'un gros pâte. C'est changer la duchesse en modeste grisette. Continuez, Dumas, et vous serez bête,

3Gja —

Dans un sentier désert, sur un âne bête,

Cheminait, en chantant, une jeune grisette;

Elle allait vers le four pour y cuire un pâté.

Apercevant quelqu'un qui cueillait la noisette,

Non loin d'un petit bois qu'on nomme parmesan:

« Peut-être que Lucas contre Rose se ligm,

Se dit-elle tout bas. Plus rusé qu'un faisan.

Le drôle pourrait bien me faire ici la figue, d

Ce Lucas n'était pas très-fort sur l'o^to ;

Mais il était adroit, prompt à la répartie.

Sans avoir jamais lu les vers de Gabrio,

Ni connaître de nom l'auteur de VOrestie,

n avait de l'esprit, et lisait sans flambeau,

La nuit, comme le jour, dans les yeux d'une beUe,
 C'était, parmi les siens, un petit Mirabeau,
 Qui cueillait certain fruit, comme une mirabelle.
 De mœurs, il en avait, tout autant qu'un païen,
 A défaut de canif, il eût donné de Vongle
 Dans son contrat. C'était encore un citoyen
 Capable de chasser un tigre dans lai jungle.
 Cependant un beau soir, près de Rose il fouina.,,
 Lucas fut si confus, qu'il jura sur son âme
 (Peut-être en avait-il plus que Catilina)
 Que, pour lui, rien n'était sacré comme une femme,
 Je suis bien plus habile à coiffôr une femme. Qu'à ourdir un
 complot comme CatilinŒ..

Mon coup de démêloir est donné avec ame; C'est un de mes
 talenl;s qui jamais: ne foumm. Comme tous les coiffeurs,, je bte-
 gae et jongle ;. Mais je n'en suis pas moins un très-bon citoym,
 Payant le moindre impôt toujours rubi& sur VongU, Assez bon
 catholique, et tant soit peu pai^n. J'ai dans un vieux bocai plus
 d'une mirabelle, Dont aurait fait grand cas l'orateur MirabaaU. Le
 bonheur m'a souri, ma femme est jeune et belle. Et son amour
 constant me tient lieu 6e flambeau. Elle a autant d'esprit que
 l'auteur ô^Orestie;; Plus vertueuse encor que n^ était Gabrio^ La
 vertu, chez Louise est assez r^artie.

Car sa grande beauté excita VagîOé Elle excelle surtout pour bien sucrer la figue,. Arranger un civet, ou rôtir un faisan.

Quelquefois contre moi je la vois qui s© ligucy Quand, sans permission, je goûte au parmesan. Ses belles dents d'ivoire ont cassé la noiaotte, Pas une n'est tombée en mangeant le pâté. Pour ses jolis yeux bleus je quittai la grisette,. Et maintenant je suis son efaer âne 6dlé.

Jullien François.

Qui dans son cœur ne sent de Tamour pour la femme?

Qui ne plaindrait pas le fou Catilina?

Qui ne veut au bonheur vouer toute son âme?

Qui donc pour le plaisir de nos jours fouina?

Qui ne tremblerait seul dans la sauvage jungle?

Qui ne voudrait pas être un brave citoyen?

Qui donnerait sans crainte à Dumas un coup d* ongle?

Qui maintenant voudrait devenir un paien?

Qui n'aime pas un peu la jaune mirabelle?

Qui n'admirerait pas le bouillant Mirabeau?

Qui ne s'enflamme pas aux doux yeux d'une belle?

Qui voudrait de l'amour rejeter le flambeau?

Qui ne veut pas aimer la charmante Orestie?

Qui ne prise donc pas l'aimable Gabrio,

Qui toujours est si prompt à donner répartie?

Qui voudrait entreprendre un mauvais agio?

Qui du Midi charmant n'aime la douce figue?

Qui dans un bon dîner n'aime pas le faisan?

Qui contre moi voudrait amener une ligue ?

Qui prend à mon dessert parfois le parmesan ?

Qui n'a pas fait claquer dans ses dents la noisette?

Qui n'ouvre l'estomac devant un bonpâché?

Qui souvent jeune encor ne poursuit la grisette?

Qui ne le ferait pas serait âne bêté.

Auguste Apeine.

Mon cœur, illustre ami, n'est point un cœur de femme^

— Pas plus que Gicéron ne fut Catilina.

J'ai donc, à ton défi, senti bondir mon âme, Mais, malgré son élan, mon cerveau fouina...

Qu'un prince de l'esprit avec des rimes jongle, C'est au mieux ; mais que moi', maladroit citoyen, J'aspire à l'égalier!... — Je m'y casserais V ongle; Car l'œuvre du croyant convient mal au païen. Néanmoins, pour gober, ami, ta mirabelle, J'entr'ouve éloquemment un bec de Mirabeau.

— Hélas I la mariée est encore trop belle,

Et ce n'est pas pour moi qu'Hymen a son flambeau! J'interpelle Bouillet? — Muet sur Orestie!

J'interroge mon cœur ? — Muet pour Gabrio !

J'adjure mon esprit? — Muet en repartie!

Je consulte mon goût? — Muet pour Vagio!

Mais mon goût me répond qu'il préfère une figv£, Après un bon dîner fleuroné d'un faisán;

— Comme Henri préférerait une poule à la Ligu£,

— Et les fervents de l'art, Michel au parmesan. Si ce que j'écris là valait une noisette,

Ce qui m'en reviendrait vaudrait bien un pâté ;

Et si ma muse, ami, valait une grisetle,

Ton serviteur vaudrait mieux qu'un... rimeur bâti.

Messire Jean.

Vous qui savez si bien nous dépeindre la femme, Les duels, les amours^ Rome et Catilina, Qui lisez clairement tous les secrets de Várnûy Dites-nous, s'il vous plait, quel est ce mot fouina. Tandis qu'à l'expliquer mon pauvre cerveau jongle^ Vous me jetez au nez le nom de citoyen; Je le saisis au vol, non sans me ronger Vongle, Et me trouve aussitôt en face d'un païen.

En même temps voici la prune mirabelle Précédant sans respect notre grand Mirabeau.

Certes^ mon cher Dumas, vous mus la donnez belle. Est-ce ainsi qu'aujourd'hui vous portez le flambeau ? Vous vous jouez

de nous, auteur de VOrestie, Noble et brillant ami du sylphe Gabrio, Célèbre par Tesprit et par la repartie, Et qui du seul Parnasse estimez Vagio.

De Naples, où le soleil sucre et mûrit la figue, Vous rapportez, dit-on, plus d'un exquis faisan Apprêté par vos mains pour une docte ligue, Digne en tout de manger vos plats au parmesan. Quant à moi, je n'ai droit pas même à la noisette Que je trouve au-dessus d'un succulent pâté : Pour la croquer il faut être ou muse ou grisette, Et je ne suis, hélas! qu'un pauvre âne bête,

Adèle Maurice.

En vingt quatre-vers, dépeindrai-je la femme^

Ou, comme Gicéron, Verrès Catilina?...

Mille sujets divers se croisent dans mon âme...

Mais je m'arrête court devant le mot : fou Uvœ.

Est-ce une ballerine^ un Léotard qui jongle

A cent pieds de hauteur? Est-ce un grand citouf en ?^

Faites-moi, cher Dumas, un ^gne de votre onglée

Ou, par ma foi, je vais jurer comme un palenL.,

Allons, pour m'éclairer, prendre une mirabelle\

Lire quelques discours du fameux Jifirabea/Uy

Visiter un ami, consulter une belle,

Car j'ai besoin, hélas! d'allumer mon/femÔaHf...

Âh I si je connaissais la charmante Orestie,
Si dans l'intimité, vivant chez Gubrio,
Je ne manquerais pas souvent de repartie^,,.
Mais comme tout banquier, je ne vis que Hagh !
Pour arriver au but, il faut parler de fig%be,
De pêche, de raisin, de perdreaux, de faisan ;
Le ûïenu d'un souper se rassemble et se ligne
Contre moi ; il n'est pas jusqu'au fin parmesan^
Qui, t^ napt par la main demoiselle noisettB,
Tienne faire chorus, pour grossir mon pâté.
Le bout-rimé, je crois, ressemble à la grisette,
Et moi?... Cherchez le mot qu'on met... avant bâti.

Léo DucAu.

U est facile, je crois, d'écrire sur une femme. S'il existait des vers faits par Catilina, On trouverait ce mot y rimant avec âme^ Et ces mots seraient joints au doux nom de fouina. Mais je crois que, vraiment, en écrivant, je jongle! Ces rimes m'embarrassent : un soldat citoyen Jouerait mieux du fusil sur le bout de son ongle; Et je nommerais mieux tous les dieux d'un païen, Que de trouver des vers dans une mirabelle, Ou un discours prudent chez le grand Mirabeau, Pour que je réussisse, il me faut un flambeau, A qui le demander? Serait-ce à Orestie?

Invoy|ierai-je encor l'ange de Gabrio?

Il faut être Dumas pour avoir repartie, Et joindre Gabriel au mercantile agio.

Ces rimes, contre moi, ont formé une ligv£, Sans que je le connaisse y entre parmesan.

Je voudrais le briser comme on brise noisette. Le réduire en morceaux pour en faire un pâté Petit comme un pâté de souper de grisette, Car aux rimes ajouté, ce mot-là m'a bûté.

E. Lefebvre.

SI, ou : MON VOULOIR

Si je n'étais point une femme, Je voudrais de Catilina Eteindre la race dont Vâme De tous temps lâchement fouina.

Du pauvre vagabond qui jingle Je voudrais faire un citoyen.

Je voudrais tenir sur mon ongle Les foudres de ce dieu païen.

En cultivant la mirabelle, Prenant la voix de Mirabeau, De la vérité simple et belle Je ferais briller le flcûibenu.

J'applaudirais à VOrestie, Je sourirais à Gabrio»

J'aurais toujours la reparte Contre les amateurs d'agio.

Aux fourbes je ferais la figui, Tailbnt ma plume de faisan.

Je ne formerais pas de ligue Pour être ici du Parmesan.

A ceux qui n'ont qu'une noisette Je donnerais da mon pâté.

Je détromperais la grisette, (Pour moi, le temps serait bûté,)

Augustine Maunt.

LES FEMMES

Damis me dit hier : Ne prenez jamais femme ;

La femme, voyez-vous, c'est un Catilina

En jupon; dol et fraude habitent dans son âme;

Elle a de noirs sentiers, et toujours fouina.

De plus, avec nos cœurs méchamment elle jongle;

On ne saurait trouver un seul grand citoyen

Qui n'eût d'elle reçu quelque sanglant coup d'ongle;

Aussi l'aimait-on peu dans le monde païen.

Elle ne donnerait pas une miraèe

Du malin Cicéron, du fougueux Mirabeau,

S'ils ne lui disaient pas à toute heure : Ma belle^

On pourrait à vos yeux allumer un flambeau.

En outre elle est féroce. Oui : lisez VOreétie,

Vous verrez Clytemnestre... Ici, le Gabrio

Me fournit une repartie;

Et sans me demander d'agio t Monsieur, dis-je à Damis, mal-
traitez le heo-figue^ La linotte étourdie, ou le grave faisan, Aussi-
tôt contre vous ils forment une ligue;

Mais donnez-leur du parmesan,

Ou moins que rien, une noisette.

Ce qui reste d'un pâté Quand y mords une griset; Voici leur
covtvr&ux, bête,

P. L. Mari.

GMILINA

Seule, je crois, une humble femme, Eût pu TédvuvQ Catilina, A
la patrie garder son âme, Le rendre à Thonneur qu'il fouina,.

Avecque ses serments il jongle Et devient traître citoyen; Une
femme lui eût rogné Yon^ Et mis à genoux ce païen.

Donc,' comme la mirabelle, Sans le talent de Mirabeau^ Oui,
la femme, jeune, tendre et belle.

Lui eût bien servi de flambeau.

Que dire s'il connut d'Orcfitô L'auteur chéri de Gabrio, Dont
l'esprit fin, la repartie.

Font oublier bourse, agio?

Aux fins Romains faisant la f^ue, n eût glissé comme un
faisan.

Cherchant à éviter la ligue Qui doit le mettre au parmesan.

S'il eût mêlé à la noisette.

Aux tranches dorées d'un pâté Les gais refrains d'une griset,
Gicéronne Teût point &a<é.

Marie.

CE QUE J'AIME

Brune avec des yeux bleus, douce j'aime la femme.
Malgré ses grands défauts, j'aime Catilina,
Cet homme ambitieux, plein d'audace, et dont Vâmey
En face du danger, jamais ne fouina.
J'aimerais à poursuivre un tigre dans la jungle;
Intrépide chasseur, paisible citoyen,
Je braverais d'un aigle et la serre et Vongle,
Me riant du hibou, cet oracle païen.
Cela n'empêche pas d'aimer la mirabelle,
D'admirer les discours du tribun Mirabeau;
De lire avec le cœur ses lettres à sa belle.
Où brille de l'amour le céleste flambeau.
Pour applaudir à VOrestie,
Je voudrais posséder l'entrain de Gabrio,
Sa fine et vive repartie;
Mais peu m'importe l'agio.
Si parfois je mange une figue,
Rarement je goûte au faisan,
Et si les princes de la Ligue

Ont fait filer le parmesan,

Moi, je préfère la noisette,

Des marrons^ du cidre, un pâté. Qui dirait le contraire à
rieuse grisette, Serait, j'en suis certain, traité d'âne bête,

Ch. Lesueur.

POUR CLORE LE CONCOURS

Plus que tout autre humain, je chéris une femme ^ Aussi belle
que traître était Catilina.

Un regard de ses yeux atteindrait plus d'une âme; 'Devant elle
j'en sais plus d'un qui fouina.

J'estime au plus haut point le bateleur qui jongle, Comme ar-
tiste d'abord, puis comme citoyen.

On n'ose le braver, car il a bec et ongle; Mais il est homme en-
fin et n'est point né païen. J'aime de tous les fruits la douce mira-
belle. Mon pays, qu'eût sauvé la voix de Mirabeau, Une tendre ca-
resse, un baiser d'une belle.

Et la noble science au céleste flambeau.

Je lis avec plaisir les vers de VOrestie, Et, quoique je n'aie
point l'esprit de Gabrio, J'écoute et applaudis la vive repartie.

Comme un vrai bien social, j'approuve Vagio.

Parfois à mes rivaux je sais faire la figue.

Des habitants de l'air j'adore le faisan.

Plus que le bon Henri, je déteste la Ligue, Je fuis tout entremets qui n'est point parmesan. Mais je chéris surtout de la tendre noisette La douceur que n'a point la croûte d'un pâté ; Et celui qu'effarouche une brune grisette, Selon moi, cher lecteur, n'est qu'un âne bête.

Georges Lacomme.

Chez Vachette, ce soir, j'écris ffrôs- d'une fenama. — Tu n'es pas seul un traître, 6 gcand CaiiUimt Je rinvite à souper, elle accepte avec âme!

Elle croqua cent franiS&, puis.... elle fouina^. Avec nos bons louis,, ce maudit sexe pngk^t.

Gomme si l'or tondrait, en plui&auL citoyeni. Tâchez d'avoir la main, pleine d'or jus^à Yongla, Ou, cher Monsieur, bonsoir, vous: n'êtiss qu'un jwtteni Gardez-vous, chez Moretux, d'offrir la mirabelki, Fussiez-vous éloquent comme &u Mirabeau^ Car l'on vous répondrait : « Vous nous la f*.-*..6c8«/, » Et Lizon, pour partir, vous tendrait son flambeau. Que si vous lui parlez des vers de VOreHie^ De la voix et des yeux de sa sœur (ïaôrto, Â ces noms inconnus j'entends sa repartie :

« Parlez-moi donc plutôt de bourse- et d'agio! » L'on ne me fera plus jamais gober Ir figues J'irai manger tout seul désormais mon fcdsaiu Contre le sexe impur volontiers j'entre en^igue^; Je le ferai filer... comme le parmesan, Â moins qu'au fond des bois, pour cueillir la noiseUie, Je n'emmène un beau jour, lesté d'un bon pâté, Quelque timide enfant, quelque blonde grisette. Qu'avec moi j'assiérai sur un âne bête,

J. Kettch:

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/boutsrimspublisoodumagoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.